II 2, 3.

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

SECONDE PARTIE.

M. DCC. LXX.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/questionssurlenc02volt

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE.

APOCRYPHE,

DU MOT GREC QUI SIGNIFIE CACHÉ.

ON remarque très bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes ; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même ; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple Juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations, avant la traduction grecque faite dans Alexandrie

sous les *Ptolomées*, c'est une vérité reconnue.
Liv. I. ch. IV. *Joseph* l'avoue dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion*; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il
Liv XII. ch. II. prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire, que les livres juifs étant tous divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait osé jamais parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les loix juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en inférer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou, que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux prophanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon sens.

Joseph, au même endroit, rapporte encor qu'un poëte nommé *Théodecte*, ayant dit un mot des Juifs, dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple Juif, il est certain qu'il y eut des tems où il ne put lire les divines écritures, puisqu'il est dit dans le quatriéme
Ch. XXII. ℣. 8. livre des Rois, & dans le deuxiéme des Paralipomènes, que sous le roi *Josias* on
c. XXXIV. ℣. 14. ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hazard un seul exemplaire dans un cof-

fre, chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus, qui furent diſperſées par *Salmanaſar*, n'ont jamais reparu; & leurs livres, s'ils en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus, qui furent eſclaves à Babilone, & qui revinrent au bout de ſoixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très rares & très défectueux, puiſque *Eſdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fuſſent apocryphes pendant la captivité de Babilone, c'eſt-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toûjours ſacrés; ils portaient le ſceau de la Divinité, ils étaient, comme tout le monde en convient, le ſeul monument de vérité qui fût ſur la terre.

Nous appellons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues ſont ſujettes au changement. Les catholiques & les proteſtans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce ſens & à rejetter

La Prière de Manaſſé, roi de Juda, qui ſe trouve dans le quatriéme livre des Rois.

Le troiſiéme & quatriéme livre des Machabées.

Le quatriéme livre d'Eſdras, quoiqu'ils ſoient inconteſtablement écrits par des Juifs; mais on nie que les auteurs ayent été inſpirés de DIEU, ainſi que les autres Juifs.

Les autres livres juifs, rejettés par les seuls protestans, & regardés par conséquent comme non inspirés par DIEU même, sont

La Sagesse, quoiqu'elle soit écrite du même stile que les Proverbes.

L'Ecclésiastique, quoique ce soit encor le même stile.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils soient écrits par un Juif; mais ils ne croyent pas que ce Juif ait été inspiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en soit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme, qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troisiéme auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit, que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'*enterrèrent gaîment*.

Préface de *Tobie*. Le même *Calmet*, à la fin de sa préface, s'exprime ainsi: „ Ni cette histoire en elle-„ même, ni la manière dont elle est racontée, „ ne portent en aucune manière le caractère „ de fable, ou de fiction. S'il falait rejetter „ toutes les histoires de l'Ecriture où il paraît „ du merveilleux & de l'extraordinaire, où *Luther* dans la préface allemande du liv. de *Judith*. „ serait le livre sacré que l'on pourait conserver ? “

Judith, quoique *Luther* lui-même déclare que „ ce livre est beau, bon, saint, utile, „ & que c'est le discours d'un saint poëte &

„ d'un prophète animé du St. Esprit, qui „ nous instruit, &c. "

Il est difficile à la vérité de savoir en quel tems se passa l'avanture de *Judith*, & où était située la ville de Bethulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith*; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du stile de tous les autres prophètes.

Esther. Les protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reste du livre, encore que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuérus*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les protestans en retranchent l'avanture de *Susanne*, & des petits enfans dans la fournaise; mais ils conservent le songe de *Nabucodonosor* & son habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ancien livre qui contient la vie & la mort de *Moïse*, paraît écrit du tems de la captivité de Babilone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Caldéens & les Perses donnaient aux anges. Voyez *Ange*.

C'eſt-là qu'on voit les noms des *Zinguiel*, *Samaël*, *Tſakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïſe* paraît poſtérieur. Il eſt reconnu que les Juifs avaient pluſieurs vies de *Moïſe* très anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appellé *Moni*, & non pas *Moïſe ;* & on prétend que *mo* ſignifiait de l'*eau*, & *ni* la particule *de*. On le nomma auſſi du nom général *Melk ;* on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Tehtmoſi*, & ſurtout on a cru que c'était le même perſonnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant *Gilbert Gaumin*, qui poſſédait la langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1635. Ils furent imprimés enſuite & dédiés au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

FRAGMENT DE LA VIE DE MOÏSE.

Cent trente ans après l'établiſſement des Juifs en Egypte, & ſoixante ans après la mort du patriarche *Joſeph*, le pharaon eut

un ſonge en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant peſait plus que tous les Egyptiens enſemble. Le pharaon appelle auſſi-tôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit : *O roi ! cet enfant eſt un Juif, qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous ſauverez par-là votre empire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du deſtin.*

Ce conſeil plut à *Pharaon*, il fit venir les ſages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de *Jocabed* ſœur de ſon frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui ſignifie *perſécutée*, parce que les Egyptiens deſcendans de *Cham* perſécutaient les Iſraëlites. *Jocabed* accoucha enſuite d'*Aaron*, qui ſignifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans Juifs. *Aaron* & *Marie* furent préſervés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adoleſcence.

Enfin *Jocabed* eut un troiſiéme enfant : ce fut *Moïſe* (qui par conſéquent avait quinze ans de moins que ſon frère). Il fut expoſé ſur le Nil. La fille du pharaon le rencontra

en ſe baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour ſon fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, ſon père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand feſtin, ſa femme était à ſa droite, ſa fille était à ſa gauche avec le petit *Moïſe*. L'enfant en ſe jouant lui prit ſa couronne & la mit ſur ſa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, ſe reſſouvint alors du ſonge de ſa majeſté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'eſprit de DIEU eſt en lui. Ce qu'il vient de faire eſt une preuve qu'il a déja un deſſein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr ſur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïſe*, lorſque DIEU envoya ſur le champ ſon ange *Gabriel* déguiſé en officier du pharaon, & qui lui dit ; Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encor l'âge de diſcrétion ; il n'a mis votre couronne ſur ſa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui préſenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choiſit le charbon, il eſt clair que c'eſt un imbécille qui ne ſera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'eſt ſigne qu'il y entend fineſſe, & alors il faut le tuer.

Auſſi-tôt on apporte un rubis & un charbon ; *Moïſe* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel* par un *léger de main*, gliſſe le charbon à la place de la pierre pré-

tieuſe. *Moïſe* mit le charbon dans ſa bouche, & ſe brûla la langue ſi horriblement qu'il en reſta bègue toute ſa vie ; & c'eſt la raiſon pour laquelle le légiſlateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïſe avait quinze ans & était favori du pharaon. Un Hébreu vint ſe plaindre à lui, de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec ſa femme. *Moïſe* tua l'Egyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïſe*. Le boureau le frappa ; mais DIEU changea ſur le champ le cou de *Moïſe* en colomne de marbre ; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de tems conduiſit *Moïſe* hors des frontières.

Le jeune Hébreu ſe réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit ſon général d'armée, & après la mort de *Mécano*, *Moïſe* fut élu roi & épouſa la veuve. Mais *Moïſe*, honteux d'épouſer la femme de ſon ſeigneur, n'oſa jouïr d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que *Moïſe* ne lui feſait rien, & conclut à le chaſſer, & à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moïſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que ſa fortune était faite s'il remettait *Moïſe* entre les

mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de baſſe-foſſe, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïſe* engraiſſa à vue d'œil dans ſon cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille *Séphora* était devenue amoureuſe du priſonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïſe*, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier ſa fille ; il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait ſa fille à celui qui pourait arracher l'arbre de ſaphir. Les amans de *Séphora* ſe préſentèrent, aucun d'eux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. *Moïſe* qui n'avait que ſoixante & dix-ſept ans l'arracha tout d'un coup ſans effort. Il épouſa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerſon*.

Un jour en ſe promenant il rencontra DIEU, qui ſe nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appellait *Jéhova*, dans un buiſſon, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec ſa femme & ſon fils. Ils rencontrèrent chemin feſant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerſon* avec un couteau de pierre. DIEU envoya

Aaron ſur la route ; mais *Aaron* trouva fort mauvais que ſon frère eût épouſé une Madianite, il la traita de putain & le petit *Gerſon* de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïſe* s'en allèrent donc tout ſeuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha ſur eux les deux lions ; mais *Moïſe* les toucha de ſa verge, & les deux lions humblement proſternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moïſe*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ſes magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix playes d'Egypte à-peu-près comme elles ſont rapportées dans l'Exode. Il ajoute ſeulement que *Moïſe* couvrit toute l'Egypte de poux juſqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maiſons, quoique les portes fuſſent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, ſelon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec ſon armée ; les Juifs coururent après lui, les eaux ſe ſéparèrent à droite & à gauche pour

les voir combattre ; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait affaire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* & *Gabriel* furent envoyés vers lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cent ans.

DE LA MORT DE MOÏSE.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël, qu'il ne sortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moïse* le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la mer rouge. DIEU lui dit, qu'il se souviendrait de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moïse* eut passé six-vingt ans, DIEU vint lui annoncer qu'il falait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïse*, & *Michaël* se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais, *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. DIEU refusé par ces deux anges s'adresse à

Zinguiel. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'eſt moi, dit-il, qui ai été autrefois ſon précepteur, je ne tuerai pas mon diſciple. Alors DIEU ſe fâchant dit au mauvais ange *Samaël*, Eh bien, méchant, prends donc ſon ame. *Samaël* plein de joye tire ſon épée & court ſur *Moïſe*. Le mourant ſe lève en colère, les yeux étincelans; Comment, coquin, lui dit *Moïſe*, oſerais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon ſur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingt ans; qui ai conduit hors d'Egypte ſoixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer rouge en douze; qui ai vaincu deux rois ſi grands que du tems du déluge, l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraut, ſors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encor quelques momens. *Gabriel* pendant ce tems-là prépara un brancard pour tranſporter l'ame de *Moïſe*; *Michaël* un manteau de pourpre; *Zinguiel* une ſoutane. DIEU lui mit les deux mains ſur la poitrine & emporta ſon ame.

C'eſt à cette hiſtoire que l'apôtre *St. Jude* fait alluſion dans ſon épître, lorſqu'il dit que l'archange *Michaël* diſputa le corps de *Moïſe* au diable. Comme ce fait ne ſe trouve que dans le livre que je viens de citer, il eſt évident que *St. Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La ſeconde hiſtoire de la mort de *Moïſe*, eſt encor une converſation avec DIEU. Elle n'eſt pas moins plaiſante & moins curieuſe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïſe. Je vous prie, Seigneur, de me laiſſer entrer dans la terre promiſe, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïſe. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non, ni mort ni vif.

Moïſe. Hélas! bon DIEU, vous êtes ſi clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché & vous ne me pardonnez pas!

Dieu. Tu ne ſais ce que tu dis, tu as commis ſix péchés.... Je me ſouviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Iſraël; il faut qu'un de ces deux ſermens s'accompliſſe. Si tu veux vivre, Iſraël périra.

Moïſe. Seigneur, il y a là trop d'adreſſe, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïſe* périſſe plutôt qu'une ſeule ame d'Iſraël.

Après pluſieurs diſcours de la ſorte, l'écho de la montagne dit à *Moïſe*, tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel* & *Samaël*. DIEU promit à *Moïſe* de l'enterrer, & emporta ſon ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope*, bien raisonnables.

LIVRES APOCRYPHES DE LA NOUVELLE LOI.

1°. Cinquante évangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jaques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices.

Le voyageur *Tournefort* envoyé par *Louïs XIV* en Asie, nous apprend que les Georgiens ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les *Actes des apôtres* ces mots que prononce St. Paul : *Il faut se souvenir des paroles du Seigneur* JESUS : *car lui-même a dit, il vaut mieux donner que recevoir.* Ch. XX. ℣. 25.

St. Barnabé, ou plutôt *St. Barnabas*, fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son épitre catholique : *Résistons à toute iniquité, & ayons-* N°. 4. & 7.

la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me ſuivre par les afflictions & par les peines.

N°. 4. *St. Clément*, dans ſa ſeconde épitre aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes aſſemblés dans mon ſein & que vous ne ſuiviez pas*

N°. 8. *mes commandemens, je vous rejetterai, & je vous dirai, retirez-vous de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de moi artiſans d'iniquité.*

Il attribue enſuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaſte, & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.*

Dans les *Conſtitutions apoſtoliques*, qui ſont du ſecond ſiécle, on trouve ces mots : JESUS-CHRIST *a dit; ſoyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'eſt tirée des quatre évangiles reconnus dans l'égliſe pour les ſeuls canoniques. Elles ſont pour la plûpart tirées de l'évangile ſelon les Hébreux, évangile traduit par *St. Jérôme*, & qui eſt aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St. Clément le Romain, dit dans ſa ſeconde épitre : *Le Seigneur étant interrogé, quand viendrait ſon régne, répondit, quand deux feront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles ſont tirées de l'évangile ſelon

lon les Egyptiens, & le texte eſt rapporté tout entier par *St. Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi penſait l'auteur de l'évangile égyptien, & *St. Clément* lui-même ? Les paroles qu'ils citent ſont injurieuſes à JESUS-CHRIST ; elles font entendre qu'il ne croyait pas que ſon régne advînt. Dire qu'une choſe arrivera, *quand deux feront un*, *quand le mâle ſera femelle*, c'eſt dire qu'elle n'arrivera jamais. C'eſt comme nous diſons la ſemaine des trois jeudis, les calendes grecques : un tel paſſage eſt bien plus rabinique qu'évangelique.

Il y eut auſſi des *Actes des apôtres* apocryphes, *St. Epiphane* les cite. C'eſt dans ces actes qu'il eſt rapporté que *St. Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtre, & qu'il ſe fit juif pour épouſer la fille de *Gamaliel* ; qu'ayant été refuſé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des diſciples de JESUS. C'eſt un blaſphème contre *St. Paul.* Ch. XXX, paragraphe 16.

DES AUTRES LIVRES APOCRYPHES DU PREMIER ET DU SECOND SIÉCLES.

I°. *Livre d'Enoch ſeptiéme homme après Adam*, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles ſous leur capitaine *Semexia* contre les anges fidèles, conduits par *Michaël.* L'objet de la guerre était de jouïr des filles

des hommes, comme il eſt dit à l'article *Ange. a*)

II°. *Les actes de Ste. Thécle & de St. Paul*, écrits par un diſciple nommé *Jean* attaché à *St. Paul.* C'eſt dans cette hiſtoire que *Thécle* s'échape des mains de ſes perſécuteurs pour aller trouver *St. Paul* déguiſée en homme. C'eſt là qu'elle batiſe un lion ; mais cette avanture fut retranchée depuis. C'eſt là qu'on trouve le portrait de Paul, *ſtaturâ brevi*, *calvaſtrum*, *cruribus curvis*, *ſuroſum* ; *ſupercillis junctis*, *naſo aquilino*, *plenum gratia* DEI.

Quoique cette hiſtoire ait été recommandée par *St. Gregoire* de Nazianze, par *St. Ambroiſe* & par *St. Jean Chryſoſtome* &c., elle n'a eu aucune conſidération chez les autres docteurs de l'égliſe.

III°. *La prédication de Pierre.* Cet écrit eſt auſſi appellé *l'Evangile*, *la révélation de Pierre.* St. Clément d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge ; mais on s'apperçut bientôt qu'il était d'un fauſſaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV°. *Les actes de Pierre*, ouvrage non moins ſuppoſé.

a) Il y a encor un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'Ethiopie, que *Peireſc* conſeiller au parlement de Provence fit venir à très grands fraix ; il eſt d'un autre impoſteur. Faut-il qu'il y en ait auſſi en Ethiopie ?

V°. *Le Teſtament des douze patriarches.* On doute ſi ce livre eſt d'un juif ou d'un chrétien. Il eſt très vraiſemblable pourtant qu'il eſt d'un chrétien des premiers tems; car il eſt dit dans le *Teſtament de Lévi*, qu'à la fin de la ſeptiéme ſemaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores*, *avari*, *ſcribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores & pecorum.* Qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-Haut, & l'eſprit d'intelligence & de ſanctification s'élévera ſur ce nouveau prêtre. Ce qui ſemble prophétiſer JESUS-CHRIST.

VI°. *La lettre d'Abgare*, prétendu roi d'Edeſſe, *à* JESUS-CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *au roi Abgare.* On croit qu'en effet il y avait du tems de *Tibère*, un *Toparque* d'Edeſſe, qui avait paſſé du ſervice des Perſes à celui des Romains: mais ſon commerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII°. *Les actes de Pilate*, *Les lettres de Pilate a Tibère ſur la mort de* JESUS-CHRIST. *La vie de Procula femme de Pilate.*

VIII°. *Les actes de Pierre & de Paul*, où l'on voit l'hiſtoire de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien: *Abdias*, *Marcel* & *Egéſippe* ont tous trois écrit cette hiſtoire. *St. Pierre* diſpute d'abord avec *Simon*, à qui

reſſuſcitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir ; *Simon* le reſſuſcite à moitié, & *St. Pierre* achève la réſurrection. *Simon* vole enſuite dans l'air, & *St. Pierre* le fait tomber ; & le magicien ſe caſſe les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de ſon magicien, fait crucifier *St. Pierre*, la tête en bas, & fait couper la tête à *St. Paul* qui était du parti de *St. Pierre*.

IX°. *Les geſtes du bienheureux Paul apôtre & docteur des nations.* Dans ce livre, on fait demeurer *St. Paul* à Rome deux ans après la mort de *St. Pierre*. L'auteur dit, que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en ſortit du lait au-lieu de ſang, & que *Lucina* femme dévote le fit enterrer à vingt milles de Rome, ſur le chemin d'Oſtie, dans ſa maiſon de campagne.

X°. *Les geſtes du bienheureux apôtre André.* L'auteur raconte que *St. André* alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y batiſa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Soſtrate*, de la ville d'Amaſée, qui eſt du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André*, „ Je ſuis „ ſi beau, que ma mère a conçu pour moi „ de la paſſion ; j'ai eu horreur pour ce crime „ exécrable, & j'ai pris la fuite ; ma mère „ en fureur m'accuſe auprès du proconſul de „ la province, de l'avoir voulu violer. Je ne

„ puis rien répondre ; car j'aimerais mieux „ mourir que d'accuſer ma mère. " Comme il parlait ainſi, les gardes du proconſul vinrent ſe ſaiſir de lui. *St. André* accompagna l'enfant devant le juge, & plaida ſa cauſe ; la mère ne ſe déconcerta point ; elle accuſa *St. André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconſul auſſi-tôt ordonne qu'on jette *St. André* dans la rivière : mais l'apôtre ayant prié DIEU, il ſe fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après pluſieurs avantures de ce genre, l'auteur fait crucifier *St. André* à Patras.

XI°. *Les geſtes de St. Jaques le majeur.* L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jéruſalem, & il batiſe le greffier avant d'être crucifié.

XII°. *Des geſtes de St. Jean l'évangeliſte.* L'auteur raconte qu'à Ephèſe dont *St. Jean* était évêque, *Druſilla* convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie de ſon mari *Andronic*, & ſe retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la preſſa quelquefois dans ce tombeau même de condeſcendre à ſa paſſion. *Druſilla*, preſſée par ſon mari & par ſon amant, ſouhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque* informé de ſa perte, fut encor plus furieux d'amour ; il gagna par argent un domeſtique

d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court, il dépouille sa maîtresse de son linceuil, il s'écria, „ Ce que tu n'as pas „ voulu m'accorder vivante, tu me l'accor- „ deras morte. " Et dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses desirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. *St. Jean* arrive avec le mari; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St. Jean* ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité? *Callimaque* répond, qu'un ange lui était apparu, & lui avait dit: „ Il falait que tu mourusses pour revivre chré- „ tien. " Il demanda aussi-tôt le baptême, & pria *St. Jean* de ressusciter *Drusilla*. L'apôtre ayant sur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Drusilla* le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci qui était un payen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St. Jean* dit, qu'un mauvais arbre portait toûjours de mauvais fruits.

Aristodême grand-prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir; il dit à *St. Jean*: „ Permettez „ que je vous empoisonne, & si vous n'en

„ mourez pas, je me convertirai. " L'apôtre accepte la propoſition : mais il voulut qu'auparavant *Ariſtodème* empoiſonnât deux Ephéſiens condamnés à mort ; *Ariſtodème* auſſi-tôt leur préſenta le poiſon ; ils expirèrent ſur le champ. *St. Jean* prit le même poiſon, qui ne lui fit aucun mal. Il reſſuſcita les deux morts ; & le grand-prêtre ſe convertit.

St. Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans, JESUS-CHRIST lui apparut, & lui dit : „ Il eſt tems que tu viennes à mon feſtin avec tes frères. " Et bientôt après, l'apôtre s'endormit en paix.

XIII°. *L'hiſtoire des bienheureux Jaques le mineur, Simon & Jude frères.* Ces apôtres vont en Perſe, y exécutent des choſes auſſi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St. André.*

XIV°. *Les geſtes de St. Matthieu apôtre & évangeliſte.* St. Matthieu va en Ethiopie, dans la grande ville de Nadaver : il y reſſuſcite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des égliſes chrétiennes.

XV°. *Les geſtes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde.* Barthelemi va d'abord dans le temple d'*Aſtarot.* Cette déeſſe rendait des oracles & guériſſait toutes les maladies ; *Barthelemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* diſpute avec lui ; le démon déclare devant le

roi qu'il eſt vaincu. *St. Barthelemi* ſacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI°. *Les geſtes du bienheureux Thomas apôtre de l'Inde.* St. Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St. Barthelemi*; il eſt enfin martyriſé, & apparaît à *Xiphoro*, & à *Suſani.*

XVII°. *Les geſtes du bienheureux Philippe.* Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire ſacrifier a *Mars*; mais il fit ſortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres; il mourut à Hiérapolis à l'age de quatre-vingt ſept ans. On ne ſait quelle eſt cette ville; il y en avait pluſieurs de ce nom. Toutes ces hiſtoires paſſent pour être écrites par *Abdias* évêque de Babilone, & ſont traduites par *Jules* Africain.

XVIII°. A cet abus des ſaintes écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de reſpect au chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies attribuées à *St. Jaques*, à *St. Pierre*, à *St. Marc*, dont le ſavant *Tillemont* a fait voir la fauſſeté.

XIX°. *Fabricius* met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à St. Auguſtin, *ſur la manière dont ſe forma le Symbole:* mais il ne prétend pas ſans doute que le *Symbole*, que nous appellons *des apôtres*, en

ſoit moins ſacré & moins véritable. Il eſt dit dans cette homélie, dans *Ruffin* & enſuite dans *Iſidore*, que dix jours après l'aſcenſion les apôtres étant renfermés enſemble de peur des Juifs, Pierre dit: *Je crois en* DIEU *le Père tout-puiſſant.* André, *Et en* JESUS-CHRIST *ſon fils.* Jaques, *Qui a été conçu du St. Eſprit.* Et qu'ainſi chaque apôtre ayant prononcé un article, le Symbole fut entiérement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on eſt diſpenſé de la croire; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au Symbole, dont les apôtres ont enſeigné la ſubſtance. La vérité ne doit point ſouffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

XX°. *Des Conſtitutions apoſtoliques.*

On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Conſtitutions des ſaints apôtres*, qui paſſaient autrefois pour être rédigées par *St. Clément* le Romain. La ſeule lecture de quelques chapitres ſuffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne ſe laver qu'à la neuviéme heure. Au premier chapitre du ſecond livre, on veut que les évêques ſoient ſavans: mais du tems des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une ſeule égliſe. Ils allaient inſtruire de ville en ville,

de bourgade en bourgade ; ils s'appellaient *Apôtres* , & non pas *Evêques* , & ſurtout ils ne ſe piquaient pas d'être ſavans.

Au chapitre II de ce ſecond livre , il eſt dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand ſoin de ſa maiſon :* ce qui ne ſert qu'à prouver qu'à la fin du premier , & au commencement du ſecond ſiécle , lorſque la hiérarchie commença à s'établir , les prêtres étaient mariés.

Dans preſque tout le livre , les évêques ſont régardés comme les juges des fideles ; & l'on ſait aſſez que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction.

Il eſt dit au chapitre XXI , qu'il faut écouter les deux parties ; ce qui ſuppoſe une juriſdiction établie.

Il eſt dit au chapitre XXVI. *L'évêque eſt votre prince , votre roi , votre empereur , votre Dieu en terre.* Ces expreſſions ſont bien fortes pour l humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut , dans les feſtins des agapes , donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille : au prêtre , le double de ce qu'on donne au diacre ; parce qu'ils ſont les conſeillers de l'évêque , & la couronne de l'égliſe. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes , auſſi bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque choſe , doivent s'adreſſer à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondit à *laïque*, & qui marquât la différence entre les prophanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. „ Il faut révérer „ l'évêque comme un roi, l'honorer comme „ le maître, lui donner vos fruits, les ou- „ vrages de vos mains, vos prémices, vos „ décimes, vos épargnes, les présens qu'on „ vous a fait, votre froment, votre vin, vo- „ tre huile, votre laine, & tout ce que vous „ avez. " Cet article est fort.

Au chap. LVII. „ Que l'église soit longue, „ qu'elle regarde l'Orient, qu'elle ressem- „ ble à un vaisseau, que le trône de l'évê- „ que soit au milieu; que le lecteur lise les „ livres de *Moïse*, de *Josué*, des Juges, des „ Rois, des Paralipomènes, de *Job* &c. "

Au chap. XVII du livre 3. „ Le batême est „ donné pour la mort de JESU, l'huile pour „ le St. Esprit. Quand on nous plonge dans „ la cuve nous mourons; quand nous en „ sortons nous ressuscitons. *Le père est le* „ DIEU *de tout*, CHRIST est fils unique „ DIEU, fils aimé & seigneur de gloire. „ Le saint souffle est *Paraclet* envoyé de „ CHRIST, docteur enseignant, & prédica- „ teur de CHRIST. "

Cette doctrine serait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chap. VII du livre 5, on cite des vers des sibylles sur l'avénement de JESUS, & sur

la réſurrection. C'eſt la première fois que les chrétiens ſuppoſèrent des vers des ſibylles, ce qui continua pendant plus de trois cent années.

Au chap. XXVIII du livre 6. La pédéraſtie & l'accouplement avec les bêtes ſont défendus aux fidèles.

Au chap. XXIX, il eſt dit „ qu'un mari „ & une femme ſont purs en ſortant du „ lit, puiſqu'ils ne ſe lavent point.

Au chap. V du liv. 8. on trouve ces mots, „ DIEU *tout puiſſant*, donne à l'évêque par „ ton CHRIST la participation du St. Eſprit.

Au chap. VI. „ Recommandez-vous au ſeul „ DIEU par JESUS-CHRIST, " ce qui n'exprime pas aſſez la divinité de notre Seigneur.

Au chap. XII, eſt la conſtitution de *Jaques* frère de *Zebedée*.

Au chap. XV. Le diacre doit prononcer tout haut, *inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expreſſions ne ſont pas aujourd'hui aſſez correctes.

SUITE DES LIVRES APOCRYPHES.

XXI°. *Des Canons apoſtoliques*. Le ſixiéme canon ordonne qu'aucun évêque, ni prêtre ne ſe ſépare de ſa femme ſous prétexte de religion; que s'il s'en ſépare il ſoit excommunié; que s'il perſévère il ſoit chaſſé.

Le 7e. qu'aucun prêtre ne ſe mèle jamais d'affaires ſéculières.

Le 19e. Que celui qui a épouſé les deux ſœurs ne ſoit point admis dans le clergé.

Le 21e. & 22e. Que les eunuques ſoient admis à la prêtriſe, excepté ceux qui ſe ſont coupés à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le 55e. Si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encor du ſang, qu'il ſoit dépoſé.

Il eſt aſſez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXIIo. *Les reconnaiſſances de St. Clément à Jaques frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Ruſin.*

Ce livre commence par un doute ſur l'immortalité de l'ame; *Utrumne ſit mihi aliqua vita poſt mortem; an nihil omninò poſtea ſim futurus.* St. Clément agité par ce doute, & voulant ſavoir ſi le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlegéton, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *St. Barnabé* qui prêchait le chriſtianiſme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le tems que *Barnabé* célébrait une fête juive. Enſuite il rencontra *St. Pierre* à Céſarée avec *Simon* le magicien & *Zachée.* Ils diſputèrent enſemble, & *St. Pierre* leur raconta tout ce qui s'était paſſé depuis la mort de JESUS. *Clément*

No. XVII. & dans l'exorde.

ſe fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appellait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épouſât il propoſa à *St. Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Doſithée* & à pluſieurs autres, de ſe mettre au rang de ſes diſciples. *Doſithée* lui répondit d'abord par un grand coup de baton; mais le bâton ayant paſſé à travers du corps de *Simon* comme à travers de la fumée, *Doſithée* l'adora & devint ſon lieutenant; après quoi *Simon* épouſa ſa maîtreſſe, & aſſura qu'elle était la lune elle-même, deſcendue du ciel pour ſe marier avec lui.

Ce n'eſt pas la peine d'épouſer plus loin les reconnaiſſances de *St. Clément.* Il faut ſeulement remarquer qu'au livre 9. il eſt parlé des Chinois ſous le nom de *ſères*, comme des plus juſtes & des plus ſages de tous les hommes; après eux viennent les bracmanes, auxquels l'auteur rend la juſtice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de ſobrieté, de douceur & de juſtice.

XXIII°. *La lettre de St. Pierre à St. Jaques, & la lettre de St. Clément au même St. Jaques frère du Seigneur, gouvernant la ſainte égliſe des Hébreux à Jéruſalem & toutes les égliſes.* La lettre de *St. Pierre* ne contient rien de curieux; mais celle de *St. Clément* eſt très remarquable; il prétend que *St. Pierre* le déclara évêque

de Rome avant sa mort, & son coadjuteur; qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale en présence de tous les fidèles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jaques dès que je serai mort.*

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que *St. Pierre* eût été supplicié, puisque cette lettre attribuée à *St. Clément* aurait probablement fait mention du supplice de *St. Pierre*. Elle prouve encor qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les évèques de Rome.

XXIV°. *Homélies de St. Clément au nombre de dix-neuf.*

Il raconte dans sa première homélie ce qu'il avait déja dit dans les *reconnaissances*, qu'il était allé chercher *St. Pierre* avec *St. Barnabé* à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie numero 38. un passage bien plus extraordinaire; c'est *St. Pierre* lui-même, qui parle de l'ancien Testament; & voici comme il s'exprime.

„ La loi écrite contient certaines choses „ fausses, contre la loi de DIEU créateur „ du ciel & de terre; c'est ce que le dia„ ble a fait pour une juste raison, & cela „ est arrivé aussi par le jugement de DIEU, „ afin de découvrir ceux qui écouteraient avec „ plaisir ce qui est écrit contre lui, &c. &c. "

Dans la 6e. homélie *St. Clément* rencontre

Appion, le même qui avait écrit contre les Juifs du tems de *Tibère*; il dit à *Appion* qu'il eſt amoureux d'une Egyptienne; & le prie d'écrire une lettre en ſon nom à ſa prétendue maîtreſſe, pour lui perſuader, par l'exemple de tous les Dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St. Clément* fait la réponſe au nom de l'Egyptienne; après quoi il diſpute ſur la nature des Dieux.

XXV°. *Deux épîtres de St. Clément aux Corinthiens.*

Il ne parait pas juſte d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé *du phénix d'Arabie qui vit cinq cent ans, & qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Heliopolis.* Mais il ſe peut très bien faire que *St. Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande diſpute entre l'égliſe de Corinthe & celle de Rome. L'égliſe de Corinthe, qui ſe diſait fondée la première, ſe gouvernait en commun; il n'y avait preſque point de diſtinction entre les prêtres & les ſéculiers, encor moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins pluſieurs ſavans le prétendent. *St. Clément* dit aux Corinthiens, dans ſa première épî-

tre,

tre, „ Vous qui avez jetté les premiers „ fondemens de la ſédition, ſoyez ſoumis „ aux prêtres, corrigez-vous par la péniten- „ ce, fléchiſſez les genoux de votre cœur, „ apprenez à obéir. " Il n'eſt point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expreſſions.

C'eſt dans la 2de. épitre qu'on trouve encor cette réponſe de JESUS-CHRIST que nous avons déja rapportée, ſur ce qu'on lui demandait quand viendrait ſon royaume des cieux. *Ce ſera*, dit-il, *quand deux feront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI°. *Lettre de St. Ignace le martyr à la Vierge Marie, & la réponſe de la Vierge à St. Ignace.*

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST, ſon dévot *Ignace.*

„ Vous deviez me conſoler, moi néophi- „ te & diſciple de votre *Jean.* J'ai enten- „ du pluſieurs choſes admirables de votre „ JESUS, & j'en ai été ſtupéfait; je déſire „ de tout mon cœur d'en être inſtruit par „ vous qui avez toûjours vécu avec lui en „ familiarité, & qui avez ſu tous ſes ſe- „ crets. Portez-vous bien & confortez les „ néophites qui ſont avec moi de vous & „ par vous, Amen.

RÉPONSE DE LA STE. VIERGE,
à *Ignace* son disciple chéri,
l'humble servante de JESUS-CHRIST.

„ Toutes les choses que vous avez appriſes
„ de *Jean* ſont vraies; croyez-les, perſiſtez-y,
„ gardez votre vœu de chriſtianiſme, con-
„ formez-lui vos mœurs & votre vie; je
„ viendrai vous voir avec *Jean*, vous & ceux
„ qui ſont avec vous. Soyez ferme dans la
„ foi, agiſſez en homme; que la ſévérité de
„ la perſécution ne vous trouble pas; mais
„ que votre eſprit ſe fortifie, & exulte en
„ DIEU votre ſauveur, Amen.

On prétend que ces lettres ſont de l'an 116 de notre ère vulgaire; mais elles n'en ſont pas moins fauſſes & moins abſurdes; ce ſerait même une inſulte à notre ſainte religion, ſi elles n'avaient pas été écrites dans un eſprit de ſimplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII°. *Fragmens des apôtres.*

On y trouve ce paſſage, „ *Paul* homme
„ de petite taille, au nez aquilin, au viſage
„ angelique, inſtruit dans le ciel, a dit à
„ *Plantilla* la Romaine avant de mourir:
„ Adieu, *Plantilla*, petite plante de ſalut
„ éternel, connais ta nobleſſe, tu es plus
„ blanche que la neige, tu es enrégiſtrée
„ parmi les ſoldats de CHRIST, tu es héri-
„ tière du royaume céleſte. " Cela ne méri-tait pas d'être réfuté.

XXVIII°. *Onze apocalypſes*, qui ſont attribuées aux patriarches & prophètes, à *St. Pierre*, à *Cérinthe*, à *St. Thomas*, à *St. Etienne* protomartyr, deux à *St. Jean* différentes de la canonique, & trois à *St. Paul.* Toutes ces apocalypſes ont été éclipſées par celle de *St. Jean.*

XXIX°. *Les viſions*, *les préceptes & les ſimilitudes d'Hermas.*

Hermas parait être de la fin du premier ſiécle. Ceux qui traitent ſon livre d'apocryphe, ſont obligés de rendre juſtice à ſa morale. Il commence par dire, que ſon père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après pluſieurs années, & l'aima, dit-il, comme ſa ſœur : il la vit un jour ſe baigner dans le Tibre, il lui tendit la main & la tira du fleuve ; & il diſait dans ſon cœur, *que je ſerais heureux ſi j'avais une femme ſemblable à elle pour la beauté & pour les mœurs !*

Auſſi-tôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit, *bonjour Hermas.* Cette femme était l'égliſe chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conſeils.

Un an après l'Eſprit le tranſporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais ſa vieilleſſe était fraiche ; & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement

du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, & que j'étais assis sur une colline, rendant grace à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir à mes côtés, & me dit, Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin ? C'est que je suis en station, lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station ? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne ? C'est ma coutume. *Allez*, me repliqua le berger, *vous ne savez ce que c'est que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* DIEU ; *je vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité. Votre jeûne* Similit. 5e. liv. 3. *n'a rien de commun avec la justice & la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur ; gardez ses commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun desir coupable. Si vous avez toûjours la crainte de* DIEU *devant les yeux, si vous vous abstenez de tout mal, ce sera là le vrai jeûne, le grand jeûne dont* DIEU *vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un de plus singuliers monumens du premier siécle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses pour avoir soin de sa

maiſon ; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU ſans ces filles, qui figurent viſiblement les vertus.

Ne pouſſons pas plus loin cette liſte ; elle ſerait immenſe ſi on voulait entrer dans tous les détails. Finiſſons par les ſibylles.

XXX°. *Des ſibylles.*

Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive égliſe, c'eſt la prodigieuſe quantité de vers attribués aux anciennes ſibylles en faveur des myſtères de la religion chrétienne. *Diodore* de Sicile n'en reconnaiſſait qu'une, qui fut priſe dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette ſibylle, c'eſt-à-dire de cette prophêteſſe, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la ſibylle *Erythrée* chez les Grecs. *Diodore*, livre IV.

Comme tous les oracles ſe rendaient en vers, toutes les ſibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acroſtiches. Pluſieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle ſelon la ſcience, non-ſeulement détournèrent le ſens des anciens vers qu'on ſuppoſait écrits par les ſibylles ; ils en firent eux-mêmes, & qui pis eſt, en acroſtiches. Ils ne ſongèrent pas que cet artifice pénible de l'acroſtiche ne reſſemble point du tout à l'inſpiration, & à l'entouſiaſme d'une prophê-

teſſe. Ils voulurent ſoutenir la meilleure des cauſes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales ſignifiaient en grec, *Jeſu, Chriſt, Fils, Sauveur*, & ces vers diſaient, *qu'avec cinq pains & deux poiſſons il nourrirait cinq mille hommes au deſert, & qu'en ramaſſant les morceaux qui reſteront il remplirait douze paniers.*

Le régne de mille ans, & la nouvelle Jéruſalem céleſte, que *Juſtin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les ſibylles.

Lactance au quatriéme ſiécle, recueillit preſque tous les vers attribués aux ſibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autoriſée, & ſe maintint ſi longtems, que nous chantons encor des hymnes dans leſquels le témoignage des ſibylles eſt joint aux prédictions de *David*.

Solvet ſæclum in favilla
Teſte David cum ſibylla.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne; parce qu'elle eſt fondée, comme on ſait, ſur des vérités inébranlables. Ces vérités ſont appuiées par une égliſe militante & triomphante, à laquelle DIEU a don-

né le pouvoir d'enſeigner & de réprimer. Elle unit dans pluſieurs pays l'autorité ſpirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richeſſe ſont ſes attributs ; & quoiqu'elle ſoit diviſée, quoique ſes diviſions l'ayent enſanglantée, on la peut comparer à la république Romaine toûjours agitée de diſcordes civiles, mais toûjours victorieuſe.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ.

SOit que ce mot vienne du latin, *punctum*, ce qui eſt très vraiſemblable ; ſoit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui ſe plaiſait fort aux *oins*, *ſoin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c. ; il eſt certain que cette expreſſion, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, eſt très néceſſaire. Le naïf *Amiot*, & l'énergique *Montagne*, s'en ſervent ſouvent. Il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Urſins ; à ſept heures du ſoir je m'y rendis ; je fus *deſapointé*. Comment exprimerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu & qui ne trouve perſonne ? A-t-il été trompé dans

ſon attente ? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *deſapointé* ; il n'y a que ce mot. Servez-vous en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vite ; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : *vous me devez cinq piéces de douze ſous*, quand vous pouvez dire : *vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *deſapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très énergiques ; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT,

TERMES DU PALAIS.

CE ſont procès par écrit. On *apointe* une cauſe ; c'eſt-à-dire, que les juges ordonnent, que les parties produiſent par écrit les faits & les raiſons. Le dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jéſuites, s'exprime ainſi : *Quand les juges veulent favoriſer une mauvaiſe cauſe, ils ſont d'avis de l'apointer au-lieu de la juger.*

Ils eſpéraient qu'on apointerait leur cauſe

dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaidait contre eux trouva heureusement leur explication du mot *apointer*; il en fit part aux juges, dans une de ses oraisons. Le parlement, plein de reconnaissance, n'apointa pas leur affaire; il fut jugé à l'audiance que tous les jésuites, à commencer par le père-général, restitueraient l'argent de la banqueroute avec dépends, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

APOSTAT.

C'Est encor une question parmi les savans, si l'empereur *Julien* était en effet apostat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans lorsque l'empereur *Constance* plus barbare encor que *Constantin*, fit égorger son père & son frère, & sept de ses cousins germains. A peine échapa-t-il à ce carnage avec son frère *Gallus*. Mais il fut toûjours traité très durement par *Constance*. Sa vie fut longtems menacée; il

vit bientôt aſſaſſiner par les ordres du tyran le frère qui lui reſtait. Les ſultans Turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille Conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de *Julien*, dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance*, que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien que ſon oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſurtout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages, il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ſes lettres comme s'il avait toûjours été attaché au culte du ſénat. Il n'eſt pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du tauraubole, qu'on pouvait regarder comme une eſpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du ſang de taureau ce qu'il appellait ſi malheureuſement *la tache de ſon batême*. C'était une dévotion payenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'aſſo-

ciation aux myſtères de *Cérès*. En un mot, ni ſes amis, ni ſes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun diſcours qui puiſſe prouver qu'il ait jamais cru au chriſtianiſme, & qu'il ait paſſé de cette croyance ſincère à celle des Dieux de l'empire.

S'il eſt ainſi, ceux qui ne le traitent point d'apoſtat paraiſſent très excuſables.

La ſaine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un ſage, un ſtoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne ſes erreurs, on convient de ſes vertus. On penſe aujourd'hui comme *Prudentius* ſon contemporain, auteur de l'hymne *ſalvete flores martyrum*. Il dit de *Julien*,

Ductor fortiſſimus armis
Conditor & legum celeberrimus : ore manuque
Conſultor patriæ : ſed non conſultor habendæ
Relligionis : amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, ſed non eſt perfidus orbi.

Fameux par ſes vertus, par ſes loix, par la guerre,
Il méconnut ſon Dieu, mais il ſervit la terre.

Voici comme on en parle dans un livre nouveau ſouvent réimprimé.

„ Aujourd'hui, après avoir comparé les „ faits, les monumens, les écrits de *Julien* „ & ceux de ſes ennemis, on eſt forcé de

„ reconnaitre que s'il n'aimait pas le chriſ-
„ tianiſme, il fut excuſable aux yeux des
„ hommes, de haïr une religion ſouillée
„ du ſang de toute ſa famille ; qu'ayant été
„ perſécuté, empriſonné, exilé, menacé de
„ mort par les Galiléens ſous le règne du
„ barbare *Conſtance*, il ne les perſécuta ja-
„ mais ; qu'au contraire, il pardonna à dix
„ ſoldats chrétiens qui avaient conſpiré con-
„ tre ſa vie. On lit ſes lettres, & on ad-
„ mire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont ſouffert*
„ *ſous mon prédéceſſeur l'exil & les priſons ;*
„ *on a maſſacré réciproquement ceux qui s'ap-*
„ *pellent tour-à-tour hérétiques. J'ai rap-*
„ *pellé leurs exilés, élargi leurs priſonniers ;*
„ *j'ai rendu leurs biens aux proſcrits ; je les*
„ *ai forcés de vivre en paix. Mais telle eſt la*
„ *fureur inquiète des Galiléens qu'ils ſe plai-*
„ *gnent de ne pouvoir plus ſe dévorer les uns*
„ *les autres.* Quelle lettre ! quelle ſentence
„ portée par la philoſophie contre le fana-
„ tiſme perſécuteur ! Dix chrétiens conſpi-
„ rent contre ſa vie, on les découvre, il
„ leur pardonne. Quel homme ! mais quels
„ lâches fanatiques que ceux qui ont voulu
„ deshonorer ſa mémoire ! “

Enfin, en diſcutant les faits, on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan*, hors le goût ſi longtems pardonné aux Grecs & aux Romains ; toutes les

vertus de *Caton*, mais non pas ſon opiniâtreté & ſa mauvaiſe humeur; tout ce qu'on admira dans *Jules Céſar*, & aucun de ſes vices; il eut la continence de *Scipion*. Enfin il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des hommes.

On n'oſe plus répéter aujourd'hui après le calomniateur *Théodoret*, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour ſe rendre les Dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jetta de ſa main quelques goutes de ſon ſang au ciel, en diſant à JESUS-CHRIST: *Tu as vaincu Galiléen*, comme s'il eût combattu contre JESUS en feſant la guerre aux Perſes; comme ſi ce philoſophe qui mourut avec tant de réſignation, avait reconnu JESUS; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air, & que l'air était le ciel! ces inepties ne ſe répètent plus aujourd'hui.

Ses détracteurs ſont réduits à lui donner des ridicules; mais il avait plus d'eſprit que ceux qui le raillent. Un hiſtorien lui reproche d'après *St. Gregoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande*. Mais, mon ami, ſi la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête*. Tien mieux la tienne. — *Sa démarche était précipitée*. Souvien-toi que l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi, ſifflé à la co-

médic, se moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille*. Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que sa taille était irrégulière ? Il marchait très bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet*, & l'ex-jésuite *Nonote* &c. appeller l'empereur, *Julien l'Apostat*. Eh gredins ! son successeur chrétien, *Jovien*, l'appella *Divus Julianus*.

Lettre LII, de l'empereur *Julien*.

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même. Il disait en se trompant ; *nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre ; ils sont déja assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante.*

Ayons pour lui la même compassion, puisque nous sommes sûrs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets, rendons-la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme il est vrai, élu par une brigue de scélérats. C'était le fils d'un maçon nommé *George Biordos*. Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance, il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la superstition à tous les vices ; avare, calomniateur, persécuteur, imposteur, sanguinaire, séditieux, détesté de tous les partis ; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexan-

drins ſur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en pere & en juge.

„ Quoi ! au-lieu de me réſerver la con-
„ naiſſance de vos outrages, vous vous êtes
„ laiſſés emporter à la colère, vous vous
„ êtes livrés aux mêmes excès que vous re-
„ prochez à vos ennemis ! *George* méritait
„ d'être traité ainſi, mais ce n'était pas à vous
„ d'être ſes exécuteurs. Vous avez des loix,
„ il falait demander juſtice &c. "

On a oſé flétrir *Julien* de l'infâme nom d'*intolérant* & de *perſécuteur*, lui qui voulait extirper la perſécution & l'intolérance. Reliſez ſa lettre cinquante-deuxiéme, & reſpectez ſa mémoire. N'eſt-il pas déja aſſez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, ſans que nous l'inſultions encor juſqu'au point de l'accuſer d'intolérance.

DES GLOBES DE FEU QU'ON A PRÉTENDU ÊTRE SORTIS DE TERRE, POUR EMPÊCHER LA RÉÉDIFICATION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM, SOUS L'EMPEREUR JULIEN.

Il eſt très vraiſemblable que lorſque *Julien* réſolut de porter la guerre en Perſe, il eut beſoin d'argent ; très vraiſemblable encore, que les Juifs lui en donnèrent, pour obtenir la permiſſion de rebâtir leur temple,

détruit en partie par *Titus*, & dont il restait les fondemens, une muraille entière & la tour Antonia. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers, & fissent discontinuer l'entreprise ?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent ?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place ? Le temple devait être nécessairement sur la montagne Moria. C'était là que *Salomon* l'avait élevé ; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jérusalem, & un temple à *Auguste* dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode*, avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de *Joseph*. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés du tems de *Julien* pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à

a) *Omar* ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon ;* & ce nouveau temple fut consacré au même DIEU que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au DIEU d'*Abraham* & de *Jacob* que

à recevoir le reſte de l'édifice, & ſur leſquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur moſquée? *a*) Quel homme fut jamais aſſez fou, aſſez ſtupide pour ſe priver ainſi à grands fraix & avec une peine extrême du plus grand avantage qu'il pût rencontrer ſous ſes yeux & ſous ſes mains? Rien n'eſt plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes ſeraient-elles ſorties du ſein de ces pierres? Il ſe pourait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voiſinage; ils ſont fréquens en Syrie; mais que de larges quartiers de pierres ayent vomi des tourbillons de feu! ne faut il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou ſi un tremblement de terre, qui n'eſt pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit, qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de ſon témoignage? N'eſt-il pas au contraire infiniment pro-

que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jéruſalem, & que les muſulmans reconnaiſſent. Ce temple ſubſiſte encor: il ne fut jamais entiérement démolli: mais il n'eſt permis ni aux Juifs, ni aux chrétiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les Turcs en ſeront chaſſés.

bable qu'il changea d'avis ? Cette lettre ne contient-elle pas ces propres mots ? *Que diront les Juifs de leur temple qui a été détruit trois fois & qui n'eſt point encor rebâti ? Ce n'eſt point un reproche que je leur fais, puiſque j'ai voulu moi-même relever ſes ruines ; je n'en parle que pour montrer l'extravagance de leurs prophètes qui trompaient de vieilles femmes imbécilles* : Quid de templo ſuo dicent, quod cùm tertiò ſit everſum, nondum ad hodiernam uſque diem inſtauratur ? hæc ego, non ut illis ex probrarem in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim. Sed ideò commemoravi, ut oſtenderem deliraſſe, prophetas iſtos quibus cum ſtolidis aniculis negotium erat.

N'eſt il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple ſerait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permiſſion de relever cet édifice ? La probabilité hiſtorique ſerait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureuſement en horreur les livres juifs ainſi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes Juifs.

L'abbé de la *Blétrie*, hiſtorien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le tem-

ple de Jéruſalem fut détruit trois fois. Il dit qu'apparemment *Julien* compte pour une troiſiéme deſtruction la cataſtrophe arrivée ſous ſon règne. Voilà une plaiſante deſtruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconſtruit par *Zorobabel*, détruit entiérement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifeſtement trois temples détruits ? le compte eſt juſte. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. Pag. 399

L'abbé de la *Blétrie* le calomnie aſſez en diſant qu'il n'avait que *des vertus apparentes & des vices réels* ; mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni yvrogne, ni débauché, ni pareſſeux, ni vindicatif. Quels étaient donc ſes vices ? Préface de la *Blétrie*.

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on ſe ſert pour perſuader que des globes de feu ſortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur payen & non ſuſpect, l'a dit. Je le veux ; mais cet *Ammien* a dit auſſi que lorſque l'empereur voulut ſacrifier dix bœufs à ſes Dieux pour ſa première vic-

b) *Julien* pouvait même compter quatre deſtructions du temple, puiſqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

toire remportée contre les Perſes, il en tomba neuf par terre avant d'être préſentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire? Faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falſifié le texte d'*Ammien Marcellin?* ſerait-ce la première fois qu'on aurait uſé de cette ſupercherie?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers apperçurent ſur leur corps quand ils allèrent ſe coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait eſt que le temple des Juifs ne fut point rebâti, & ne le ſera point, à ce qu'on préſume. Tenons-nous-en là; & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne ſortent ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas phyſiciens. Que l'abbé de la *Blétrie* regarde ſeulement le feu de la St. Jean, il verra que la flamme monte toûjours en pointe ou en onde, & qu'elle ne ſe forme jamais en globe. Cela ſeul ſuffit pour détruire la ſotiſe dont il ſe rend le défenſeur avec une critique peu judicieuſe & une hauteur révoltante.

Au reſte la choſe importe fort peu. Il n'y

à rien là qui intéreſſe la foi & les mœurs : & nous ne cherchons ici que la vérité hiſtorique.

APOTRES.

APrès l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel eſt auſſi ſavant qu'orthodoxe, il reſte bien peu de choſe à dire. Mais on demande ſouvent : Les apôtres étaient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que ſont devenus ces enfans ? où les apôtres ont-ils vécu ? où ont-ils écrit ? où ſont-ils morts ? ont-ils eu un diſtrict ? ont-ils exercé un miniſtère civil ? avaient-ils une juriſdiction ſur les fidèles ? étaient-ils évêques ? y avait-il une hiérarchie ? des rites, des cérémonies ?

Les apôtres étaient-ils mariés ?

I°. Il exiſte une lettre attribuée à *St. Ignace* le martyr, dans laquelle ſont ces paroles déciſives. „ Je me ſouviens de votre ſainteté „ comme d'*Elie*, de *Jérémie*, de *Jean-Batiſte*, des diſciples choiſis, *Timothée*, *Titus*, „ *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans la „ chaſteté : mais je ne blâme point les autres „ bienheureux qui ont été liés par le mariage ; & je ſouhaite être trouvé digne de „ DIEU, en ſuivant leurs veſtiges dans ſon

„ régne, à l'exemple d'*Abraham*, d'*Isaac*, de „ *Jacob*, de *Joseph*, d'*Isaïe*, des autres pro- „ phètes tels que *Pierre* & *Paul* & les au- „ tres apôtres qui ont été mariés. "

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St. Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St. Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de *St. Paul* s'y trouve. Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscripts grecs : *non negamus in quibusdam græcis codicibus* : mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des Grecs modernes.

3e. *Baronius* anno 57.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscript des lettres de *St. Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford par *Cromwell*. Il en reste encor un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli & Apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Voyez *Cotellier*, tom. 2d. pag. 242.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St. Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire sa première épître aux Corinthiens, pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : „ N'avons-nous pas droit

Chap. IX. ℣. 5 & 6.

„ de manger & de boire chez vous ? n'avons-
„ nous pas droit d'y amener notre femme ,
„ notre sœur , comme les autres apôtres ,
„ & les frères du Seigneur , & *Céphas ?*
„ ferions-nous donc les seuls *Barnabé* &
„ moi qui n'aurions pas ce pouvoir ? Qui
„ va jamais à la guerre à ses dépens ? " *a*)

Il est clair par ce passage que tous les apôtres étaient mariés aussi bien que *St. Pierre.* Et *St. Clément* d'Alexandrie déclare positivement que *St. Paul* avait une femme. Stromat. liv. III.

La discipline romaine a changé : mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers tems. (Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe.*)

Des enfans des apôtres.

II°. On a très peu de notions sur leurs familles. *St. Clément* d'Alexandrie dit que *Pierre* eut des enfans ; que *Philippe* eût des filles , & qu'il les maria. Stromat. liv. VII. & *Eusèbe* liv. III. ch. XXX.

Les *Actes des apôtres* spécifient *St. Philippe*, dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée , & que c'est *Ste. Hermione.* Act. ch. XXI.

Eusèbe rapporte que *Nicolas* , choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère *Eusèbe* liv. III. ch. XXIX.

a) Qui ? les anciens Romains qui n'avaient point de paye , les Grecs , les Tartares destructeurs de tant d'empires , les Arabes , tous les peuples conquérans.

avec *St. Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, & leur dit : *je suis prêt à la céder ; que celui qui la voudra l'épouse.* Les apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

Cléophas, selon *Eusèbe* & *St. Epiphane*, était frère de *St. Joseph*, & père de *St. Jaques le mineur* & de *St. Jude*, qu'il avait eus de *Marie* sœur de la Ste. Vierge. Ainsi *St. Jude* l'apôtre était cousin germain de JESUS-CHRIST.

Egésippe, cité par *Eusèbe*, dit que deux des petits-fils de *St. Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme descendans de *David* ; & ayant un droit inconteſtable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se serviſſent de ce droit, les interrogea lui-même ; ils exposèrent leur généalogie ; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune ; ils répondirent, qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut ; & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST ; ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix ; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Eusèbe liv. III. ch. XX.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on sait des enfans des apôtres.

Où les apôtres ont-ils vécu ? où ſont-ils morts ?

Selon *Euſèbe*, *Jaques*, *ſurnommé le Juſte*, frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier *ſur le trône épiſcopal* de la ville de Jéruſalem ; ce ſont ſes propres mots. Ainſi, ſelon lui, le premier évêché fut celui de Jéruſalem, ſuppoſé que les Juifs connuſſent le nom d'*évêque*. Il paraiſſait en effet bien vraiſemblable, que le frère de notre Sauveur fût le premier après lui ; & que la ville même, où s'était opéré le miracle de notre ſalut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard de *trône épiſcopal*, c'eſt un terme dont *Euſèbe* ſe ſert par anticipation. On ſait aſſez qu'alors il n'y avait ni trône ni ſiége. *Euſèbe* liv. III.

Euſèbe ajoute, d'après *St. Clément*, que les autres apôtres ne conteſtèrent point à *St. Jaques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Aſcenſion. *Le Seigneur*, dit-il, *après ſa réſurrection, avait donné à Jaques ſurnommé le Juſte, à Jean & à Pierre le don de la ſcience* : paroles bien remarquables. *Euſèbe* nomme *Jaques* le premier, *Jean* le ſecond. *Pierre* ne vient ici que le dernier ; il ſemble juſte que le frère, & le diſciple bien-aimé de JESUS paſſent avant celui qui l'a renié. L'égliſe grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où eſt la primauté de *Pierre* ? Les catholiques romains répondent : S'il n'eſt pas nommé

le premier chez les pères de l'égliſe, il l'eſt dans les *Actes des apôtres*. Les Grecs & les autres répliquent, qu'il n'a pas été le premier évêque; & la diſpute ſubſiſtera autant que ces égliſes.

St. Jaques, ce premier évêque de Jéruſalem, frere du Seigneur, continua toûjours à obſerver la loi moſaïque. Il était récabite, ne ſe feſant jamais raſer, marchant pieds nuds, allant ſe proſterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & ſurnommé par les Juifs *Oblia*, qui ſignifie *le Juſte*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour ſavoir qui était JESUS-CHRIST: mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme aſſis à la droite de* DIEU, *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut aſſommé à coups de bâton. C'eſt de *St. Jaques le mineur* que nous venons de parler.

Euſebe, Epiphane, Jérôme, Clément d'Alexandrie.

St. Jaques le majeur était ſon oncle, frère de *St. Jean* l'évangeliſte, fils de *Zébédée* & de *Salome*. On prétend qu'*Agrippa* roi des Juifs lui fit couper la tête à Jéruſalem.

Euſebe liv. III.

St. Jean reſta dans l'Aſie, & gouverna l'égliſe d'Ephèſe, où il fut, dit-on, enterré.

Euſebe liv. III.

St. André, frère de *St. Pierre*, quitta l'école de *St. Jean-Batiſte* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'eſt pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos. Mais pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Perſonne ne ſait où il fut martyriſé,

ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans ; les peintres l'ont toûjours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom ; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

St. Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Capadoce, dans Antioche, à Babilone. Les *Actes des apôtres* ne parlent point de son voyage à Rome. *St. Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St. Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St. Irénée*, après *St. Justin*, dit expressément que *St. Pierre* & *St. Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *St. Lin*. C'est encor là une nouvelle difficulté. S'ils établirent *St. Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jetté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St. Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'église à Rome, ne peut guères avoir appartenu à *St. Pierre* ; le bois ne dure pas si

longtems ; & il n'eſt pas vraiſemblable que *St. Pierre* ait enſeigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puiſqu'il eſt avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des diſciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté peut-être, eſt que *St. Paul* dans ſon épitre écrite de Rome aux Coloſſiens, dit poſitivement qu'il n'a été ſecondé que par *Ariſtarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de JESUS. Cette objection a paru inſoluble aux plus ſavans hommes.

Coloſſ. ch. IV. ℣. 10 & 11.

Dans ſa lettre aux Galates, il dit *qu'il obligea Jaques*, *Céphas & Jean qui étaient colonnes*, a reconnaître auſſi pour colonne lui & *Barnabé*. S'il place *Jean* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureuſement ces diſputes n'entament pas le fond de notre ſainte religion. Que *St. Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en eſt pas moins fils de DIEU & de la vierge *Marie*, & n'en eſt pas moins reſſuſcité ; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il eſt vrai, mais ſur leſquelles on ne diſpute pas.

Ch. II. ℣. 9.

Nicéphore-Caliſte, auteur du quatorziéme ſiécle, dit que *Pierre* était *menu*, *grand & droit*, *le viſage long & pâle*, *la barbe & les cheveux épais*, *courts & crépus*, *les yeux noirs*, *le nez long*, *plutôt camus que pointu*. C'eſt ainſi que *Dom Calmet* traduit ce paſſage. Voyez ſon *Dictionnaire de la Bible*.

St. Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, *b*) fils de *Ptolamée*. Les *Actes des apôtres* nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse & dans l'Abissinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très incertain. On a prétendu qu'*Astyage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

St. Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous *Trajan*.

St. Thomas-Dydime. Origène cité par *Eusèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il batisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à *St. Thomas*, fut devoré par un lion. Des auteurs Portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'isle de l'Inde. L'égliſe grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de-là on porta

b) Nom grec & hébreu, ce qui est singulier, & ce qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs helléniſtes loin de Jérusalem.

ſon corps à Edeſſe. Ce qui fait croire qu'il alla dans l'Inde, c'eſt qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinziéme ſiécle, quelques familles neſtoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appellé *Gondafer* : mais les ſavans rejettent toutes ſes hiſtoires.

St. Mathias. On ne ſait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douziéme ſiécle, par un moine de l'abbaye de St. Mathias de Trèves, qui diſait la tenir d'un Juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St. Matthieu. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre longtems, & mourir d'une mort naturelle : mais *Abdias* dit, qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant épouſer ſa niéce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permiſſion de *St. Matthieu*, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maiſon d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayons, méritait un meilleur hiſtorien qu'*Abdias*.

St. Simon Cananéen, qu'on fête communément avec *St. Jude*. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent, qu'il alla prêcher dans la Lybie, & de là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

St. Thadée, ou *Lebée*, le même que *St. Jude*, que les Juifs appellent, dans St. Matthieu, *frère de* JESUS-CHRIST; & qui, selon *Eusèbe*, était son cousin germain. Toutes ces rélations, la plûpart incertaines & vagues, ne nous éclairent point sur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curiosité, il reste assez pour notre instruction. Matth. ch XIII. V. 55.

Des quatre évangiles choisis parmi les cinquante-quatre, qui furent composés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des apôtres.

St. Paul n'était pas un des douze apôtres; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Festus* même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il est trop savant; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit: Tu es fou, *Paul*; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis, Paule; multæ te litteræ ad insaniam convertunt.* Act. ch. XXVI.

Il se qualifie apôtre, *envoyé*, dans sa première épître aux Corinthiens. „ Ne suis-je „ pas libre? Ne suis-je pas apôtre? N'ai- „ je pas vu notre Seigneur? N'êtes-vous „ pas mon ouvrage en notre Seigneur? „ Quand je ne serais pas apôtre à l'égard „ des autres, je le suis à votre égard..... „ Sont-ils ministres du CHRIST? Quand on Ire. aux Corint. ch. IX.

„ devrait m'accuſer d'imprudence, je le ſuis „ encor plus. "

Il ſe peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorſqu'il étudiait à Jéruſalem ſous *Gamaliel.* On peut dire cependant que ce n'était point une raiſon qui autoriſât ſon apoſtolat. Il n'avait point été au rang des diſciples de JESUS; au contraire, il les avait perſécutés; il avait été complice de la mort de *St. Etienne.* Il eſt étonnant qu'il ne juſtifie pas plutôt ſon apoſtolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en ſa faveur, par la lumière céleſte qui lui apparut en plein midi, qui le renverſa de cheval; & par ſon enlévement au troiſiéme ciel.

Héréſies. liv. XXX. §. VI. *St. Epiphane* cite des *Actes des apôtres* qu'on croit compoſés par les chrétiens nommés *Ebionites*, ou *Pauvres*, & qui furent rejettés par l'égliſe; actes très anciens à la vérité, mais pleins d'outrages contre *St. Paul*

C'eſt là qu'il eſt dit que *St. Paul* était né à Tarſis de parens idolâtres; *utroque parente gentili procreatus*; & qu'étant venu à Jéruſalem, où il reſta quelque tems, il voulut épouſer la fille de *Gamaliel*; que dans ce deſſein il ſe rendit proſélite juif, & ſe fit circoncire: mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circonciſion, le ſabath & toute la loi.

Cumque Hieroſolimam acceſſiſſet, & ibidem ali-

aliquandiù manſiſſet, pontificis filiam ducere in animum induxiſſe, & eam ob rem proſelytum factum, atque circumciſum eſſe, poſtea quod virginem eam non accepiſſet, ſuccenſuiſſe; & adverſùs circumciſionem ac ſabbathum totamque legem ſcripſiſſe.

Ces paroles injurieuſes ſont voir que ces premiers chrétiens, ſous le nom de *Pauvres*, étaient attachés encor au ſabath & à la circonciſion, ſe prévalant de la circonciſion de JESUS-CHRIST, & de ſon obſervance du ſabath ; qu'ils étaient ennemis de *St. Paul* ; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverſer. En un mot ils étaient hérétiques, & en conſéquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation ſur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'eſprit de parti & de ſuperſtition.

Auſſi *St. Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures ; il les appelle *chiens* dans ſa lettre aux Galates. 2de. Epît. aux Corint ch. XI. ℣. 13. Ch. III. ℣. 2.

St. Jérôme prétend qu'il était né à Giſcala, bourg de Galilée, & non à Tarſis. D'autres lui conteſtent ſa qualité de citoyen Romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen Romain ni à Tarſis, ni à Galgala ; & que Tarſis ne fut colonie Romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *Actes des apôtres* qui ſont inſpirés par le St. Eſprit, & qui doivent l'emporter ſur le *St Jérôme* épitre à *Philemon*.

témoignage de *St. Jérôme*, tout ſavant qu'il était.

Tout eſt intéreſſant de *St. Pierre* & de *St. Paul.* Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *Actes* de *Ste. Thécle*, qui, bien que non canoniques, ſont du premier ſiécle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était (diſent ces actes) de petite taille, chauve, les cuiſſes tortues, la jambe groſſe, le nez aquilin, les ſourcils joints, plein de la grace du Seigneur.

Staturâ brevi, calvaſtrum, cruribus curvis, ſuroſum, naſo aquilino, ſuperciliis junctis, plenum gratiâ DEI.

Au reſte, ces *Actes* de *St. Paul* & de *Ste. Thécle* furent compoſés, ſelon *Tertullien*, par un Aſiatique diſciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord ſous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris & même dépoſé, c'eſt-à-dire exclus de l'aſſemblée ; car la hiérarchie n'étant pas encor établie, il n'y avait pas de dépoſition proprement dite.

Quelle était la diſcipline ſous laquelle vivaient les apôtres & les premiers diſciples ?

Il parait qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des eſſéniens, des récabites, des thérapeutes, des diſciples de *Jean*, & ſurtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

St. Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne ſa voix avec eux. *St. Paul*

qui était encor moins apôtre choisi du vivant de JESUS, non-seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant ; il tance rudement *St. Pierre.*

On ne voit parmi eux aucun supérieur, quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. *St. Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le surveillant des ames.* Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appellons *prêtres* ; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence. Epit Ire. ch. II.

Les anciens, ou vieillards, sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix, pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept ; ce qui constate évidemment des repas de communauté. Voyez l'article *Eglise.* Actes ch. VI. V. 2.

De juridiction, de puissance de commandement, de punition, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *St. Pierre* ; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans ; pour ne l'avoir pas avoué ; pour avoir corrompu par un petit

menſonge la ſainteté de leurs largeſſes ; mais ce n'eſt pas *St. Pierre* qui les condamne. Il eſt vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah* ; il la lui reproche ; il lui dit : *Vous avez menti au St. Eſprit*, & *Ananiah* tombe mort. Enſuite *Saphira* vient, & *Pierre* au-lieu de l'avertir l'interroge ; ce qui ſemble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui diſant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ ;* la femme répond comme ſon mari. Il eſt étonnant qu'en arrivant ſur le lieu, elle n'ait pas ſu la mort de ſon époux, que perſonne ne l'en ait avertie, qu'elle n'ait pas vu dans l'aſſemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait cauſer, & ſurtout la crainte mortelle que la juſtice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eſt étrange que cette femme n'ait pas rempli la maiſon de ſes cris, & qu'on l'ait interrogée paiſiblement comme dans un tribunal ſévère, où les huiſſiers contiennent tout le monde dans le ſilence. Il eſt encor plus étonnant que *St. Pierre* lui ait dit : *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ; ils vont t'y porter.* Et dans l'inſtant la ſentence eſt exécutée. Rien ne reſſemble plus à l'audience criminelle d'un juge deſpotique.

Actes ch. v.

Mais il faut conſidérer que *St. Pierre* n'eſt ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du St. Eſprit ; que c'eſt à eux qu'*Ananiah* & ſa

femme ont menti ; & que ce ſont eux qui les puniſſent par une mort ſubite ; que c'eſt même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui en donnant leurs biens à l'égliſe, & qui en diſant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque choſe pour des uſages profanes. Le judicieux *Dom Calmet* fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent ſur le ſalut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché conſiſtait dans une ſimple réticence, mais coupable.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction, aucune puiſſance, aucune autorité que celle de la perſuaſion, qui eſt la première de toutes, & ſur laquelle toutes les autres ſont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette hiſtoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient aſſemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Eſprit. JESUS était leur véritable, leur ſeul ſupérieur ; il leur avait dit : *N'appellez perſonne ſur la terre, votre père ; car vous n'avez qu'un père qui eſt dans le ciel. Ne deſirez point qu'on vous appelle, maîtres ; parce que vous n'avez qu'un ſeul maître, & que vous êtes tous frères ; ni qu'on vous appelle, docteurs ; car votre ſeul docteur eſt* JESUS. Voyez *Egliſe.* St. Matthieu ch. XXIII.

Il n'y avait du tems des apôtres aucun rite, point de lithurgie, point d'heures mar-

quées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples batisaient les cathécumènes; on leur soufflait dans la bouche, pour y faire entrer l'Esprit-saint avec le soufle, ainsi que JESUS-CHRIST avait soufflé sur les apôtres; ainsi qu'on soufle encor aujourd'hui en plusieurs églises dans la bouche d'un enfant, quand on lui administre le batême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se fesait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques, devenues réprouvées, à des sociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son père.

St. Jean ch. XX. ℣. 22.

Le tems amena des changemens nécessaires; l'église s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles loix.

APPARENCE.

TOutes les apparences sont-elles trompeuses? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle? Tout est-il erreur? Vivons-nous dans un songe entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le soleil se coucher à

l'horizon, quand il eſt déja deſſous. Il n'eſt pas encore levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous ſemble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous ſemble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la repréſente derrière lui. Elle n'eſt ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vuë eſt ſi liſſe, & ſi unie, n'eſt qu'un amas inégal d'aſpérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'eſt qu'un réſeau hériſſé, dont les ouvertures ſont incomparablement plus larges que le tiſſu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs paſſent ſans ceſſe ſous ce réſeau, & il en ſort des exhalaiſons continuelles, qui couvrent toute cette ſurface. Ce que vous appellez *grand* eſt très petit pour un élephant, & ce que vous appellez *petit* eſt un monde pour des inſectes.

Le même mouvement, qui ſerait rapide pour une tortue, ſerait très lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui eſt impénétrable au fer de vos inſtrumens, eſt un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuſe, qui conduiſent à ſon centre, où logent des multitudes d'animaux, qui peuvent ſe croire les maîtres de l'univers.

Rien n'eſt ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il ſoit.

Plusieurs philosophes fatigués d'être toûjours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas, & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient conclure tout aussi bien que toutes les apparences étant fausses, & que la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce desespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes Chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du tems de *Molière*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école, quand il enseigne à *Sganarelle*, qu'*il ne faut pas dire : je suis venu ; mais il me semble que je suis venu. Et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.*

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échapent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent,

ils s'y promènent comme dans un vaſte pays. Et ceux, qui ſont ſur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur eſpèce ſur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voyent, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire ſur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne ſentez les choſes que de la manière dont vous devez les ſentir.

Tout eſt proportionné. Les loix de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eſt pas, & qui briſent une ligne droite, tiennent aux mêmes loix qui vous font paraître le ſoleil ſous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il ſoit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans ſa dimenſion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raſſemblât les rayons ſous un angle auſſi grand que ſon diſque; ce qui eſt impoſſible. Vos ſens vous aſſiſtent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le tems, la dureté, la molleſſe, les dimenſions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleſſe, les apparences, de quelque genre qu'elles ſoient, tout eſt rélatif. Et qui a fait ces rélations?

APPARITION.

CE n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voye ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait ; on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle ; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même ; elle ſe jette à ſes pieds, & veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poiſſon, qu'on lui ſervait, celle de *Simmaque* qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement ; (c'eſt la même choſe.)

Charles IX, après la St. Barthelemi, voyait des morts & du ſang, non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très fréquentes dans les fiévres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le phantôme exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine,

ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées ſeraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſurtout dans cet état mitoyen, entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords ſont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleverſées. L'œil qui eſt ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'eſt qu'une très faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces cauſes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois ſa divine influence. L'ancien & le nouveau Teſtament en ſont d'aſſez évidens témoignages. La providence daigna employer ces apparitions, ces viſions en faveur du peuple Juif, qui était alors ſon peuple chéri.

Il ſe peut que dans la ſuite des tems, quelques ames, pieuſes à la vérité, mais trompées par leur enthouſiaſme, ayent cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'eſt alors qu'on a beſoin du

conſeil d'un honnête homme, & ſurtout d'un bon médecin.

Les hiſtoires des apparitions ſont innombrables. On prétend que ce fut ſur la foi d'une apparition que *St. Théodore*, au commencement du quatriéme ſiécle, alla mettre le feu au temple d'Amaſée, & le réduiſit en cendre. Il eſt bien vraiſemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même eſt ſi criminelle, dans laquelle pluſieurs citoyens périrent, & qui expoſait tous les chrétiens à une juſte vengeance.

Que *Ste. Potamienne* ait apparu à *St. Baſilide*, DIEU peut l'avoir permis; il n'en a rien réſulté qui troublât l'état. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St. Victor*; mais que *St. Benoît* ait vu l'ame de *St. Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines ayent vu celle de *St. Benoît* marcher ſur un tapis étendu depuis le ciel juſqu'au mont Caſſin, cela eſt plus difficile à croire.

On peut douter de même, ſans offenſer notre auguſte religion, que *St. Eucher* fut mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel*; & qu'un ſaint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet; car après tout, il ne ſerait pas aiſé d'expliquer nettement com-

ment une ame marche ſur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il ſe peut très bien faire que des cervelles allumées ayent eu de ſemblables viſions; on en a mille exemples de ſiécle en ſiécle. Il faut être bien éclairé pour diſtinguer, dans ce nombre prodigieux de viſions, celles qui viennent de DIEU même, & celles qui ſont produites par la ſeule imagination.

L'illuſtre *Boſſuet* rapporte, dans l'*Oraiſon funèbre de la princeſſe Palatine*, deux viſions, qui agirent puiſſamment ſur cette princeſſe, & qui déterminèrent toute la conduite de ſes dernières années. Il faut croire ces viſions céleſtes, puiſqu'elles ſont regardées comme telles par le diſert & ſavant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypſe eſt couverte.

Il dit donc, que la princeſſe Palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne ſa ſœur *a*), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageuſement ſes filles, étant heureuſe ſelon le monde, mais doutant malheureuſement des vérités de la religion catholique, fut rappellée à la

a) *Oraiſon funèbre*, page 310 & ſuivantes, édition de 1749.

conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit, qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il falait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un acces de fiévre. Elle vit une poule qui courait après un de ses pouſſins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse Palatine arrache le petit poulet au chien ; une voix lui crie : rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde. Non, s'écria la princesse ; je ne le rendrai jamais.

Ce poulet, c'était l'ame d'*Anne de Gonzague* princesse Palatine ; la poule était l'égliſe ; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grace efficace.

Boſſuet prêchait cette oraiſon funèbre aux religieuſes carmelites du fauxbourg St. Jaques à Paris, devant toute la maiſon de *Condé* ; il leur dit ces paroles remarquables : *Ecoutez, & prenez garde ſurtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertiſſemens divins, & la conduite de la grace.*

Les lecteurs doivent donc lire cette hiſtoire avec le même reſpect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la pro-

vidence, ſont comme les miracles des ſaints qu'on canoniſe. Ces miracles doivent être atteſtés par des témoins irréprochables. Eh! quel dépoſant plus légal pourions-nous avoir des apparitions & des viſions de la princeſſe Palatine, que celui qui employa ſa vie à diſtinguer toûjours la vérité de l'apparence? Il combattit avec vigueur contre les religieuſes de Port-royal ſur le formulaire; contre *Paul Ferri* ſur le catéchiſme; contre le miniſtre *Claude* ſur les variations de l'égliſe; contre le docteur *Du Pin* ſur la Chine; contre le père *Simon* ſur l'intelligence du texte ſacré; contre le cardinal *Sfrondate* ſur la prédeſtination; contre le pape ſur les droits de l'égliſe gallicane; contre l'archevêque de Cambrai ſur l'amour pur & déſintereſſé. Il ne ſe laiſſait ſéduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ſes adverſaires. Il a rapporté ce fait; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les ſecrets de la providence: mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appellait, *la folle du logis*. Car les deux viſions accordées à la princeſſe Palatine, ne ſont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste. Catherine* de Sienne; il l'épouſa; il lui donna un anneau. Cette apparition myſtique eſt reſpectable,

puiſqu'elle eſt atteſtée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confeſſait, & même par le pape *Urbain VI.* Mais elle eſt rejettée par le ſavant *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* Et une fille qui ſe vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourait avoir une place aux petites-maiſons pour préſent de noces.

L'apparition de la mère *Angelique* abbeſſe du Port-royal, à ſœur *Dorothée*, eſt rapportée par un homme d'un très grand poids dans le parti qu'on nomme *Janſéniſte*, c'eſt le Sr. *Dufoſſé* auteur des mémoires de *Pontis.* La mere *Angelique* longtems après ſa mort, vint s'aſſeoir dans l'égliſe de Port-royal à ſon ancienne place, avec ſa croſſe à la main. Elle commanda qu'on fit venir ſœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles ſecrets. Mais le témoignage de ce *Dufoſſé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue, & du pape *Urbain VI*, leſquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu enſuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* ſur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il eſt convaincu de toutes les apparitions avérées par l'égliſe; mais il a quelques doutes ſur les autres juſqu'à ce qu'elles ſoient autentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les janſéniſtes

&

& les moliniſtes ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Illiacos intra muros peccatur & extra.*

APROPOS, L'APROPOS.

L'Apropos eſt comme l'avenir, l'atour, l'ados & pluſieurs termes pareils ; qui ne compoſent plus aujourd'hui qu'un ſeul mot, & qui en feſaient deux autrefois.

Si vous dites : à propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire ; alors ce ſont deux mots, & *à* devient une prépoſition. Mais ſi vous dites : voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'eſt plus qu'un ſeul mot.

La Mothe a dit, dans une de ſes odes :

Le ſage, le prompt apropos,
Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux ſuccès en tout genre ſont fondés ſur les choſes dites ou faites à propos.

Arnaud de Breſſe, *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague ne vinrent pas aſſez à-propos, ils furent tous trois brûlés ; les peuples n'étaient pas encor aſſez irrités ; l'invention de l'imprimerie n'avait point encor mis ſous les

yeux de tout le monde les abus dont on ſe plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réfomateurs du ſeiziéme ſiécle vinrent très *à-propos*, & réuſſirent.

Un des meilleurs *apropos*, dont l'hiſtoire ait fait mention, eſt celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'eſprit préſent n'aurait rien répondu au froid jeu-de-mot de l'évêque Italien : *Ce coq chante bien : iſte gallus benè cantat.* *a*) Danez répondit par cette terrible réplique : *Plût à* DIEU *que Pierre ſe repentît au chant du coq !*

La plûpart de recueils de bons mots ſont remplis de réponſes très froides. Celle du marquis *Mafei*, ambaſſadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'eſt ni froide, ni injurieuſe, ni piquante, mais c'eſt un bel apropos. Le pape ſe plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les égliſes de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez, ſaint père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une choſe dite hors

a) Les dames, qui pouront lire ce morceau, ſauront que *Gallus* ſignifie *Gaulois* & *Coq.*

de propos : un *expropoſito*. Ce mot manque à notre langue.

C'eſt une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos. Ce défaut ſe trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fauſſes dans l'endroit où elles ſont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des états. On a déja dit, que *Cromwell*, ſous *Elizabeth*, ou ſous *Charles II*; le cardinal de *Retz*, quand *Louïs XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très ordinaires.

Céſar, né du tems de *Scipion l'Africain*, n'aurait pas ſubjugué la république Romaine; & ſi *Mahomet* revenait aujourd'hui, il ſerait tout au plus sherif de la Mecque. Mais ſi *Archimède* & *Virgile* renaiſſaient, l'un ſerait encor le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de ſon pays.

ARABES.

ET PAR OCCASION DU LIVRE DE JOB.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il eſt à préſumer qu'il n'en ſera pas plus inſtruit que de celles de

l'Auvergne & du Limouſin. Il eſt pourtant certain, que les Arabes étaient quelque choſe longtems avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes diſent, que *Moïſe* épouſa une fille Arabe, & ſon beau-père *Jethro* paraît un homme de fort bon ſens.

Mecka, ou la Mecque paſſa, & non ſans vraiſemblance, pour une des plus anciennes villes du monde; & ce qui prouve ſon ancienneté, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une autre cauſe que la ſuperſtition ſeule ait fait bâtir une ville en cet endroit; elle eſt dans un déſert de ſable, l'eau y eſt ſaumache, on y meurt de faim & de ſoif. Le pays, à quelques milles vers l'orient, eſt le plus délicieux de la terre, le plus arroſé, le plus fertile. C'était là qu'il falait bâtir, & non à la Mecque. Mais il ſuffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète qui aura débité ſes rêveries pour faire de la Mecque un lieu ſacré, & le rendez-vous des nations voiſines. C'eſt ainſi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des ſables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du déſert de Jéruſalem juſqu'à Aden ou Eden, vers le quinziéme degré, en tirant droit du nord-eſt au ſud-eſt. C'eſt un pays immenſe, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il eſt très vraiſemblable que ſes déſerts de ſable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ſes gol-

phes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée ; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples depuis l'Inde jusqu'à la Garonne ; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes, ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis, ni mélangés, ils est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs & leur langage ; aussi l'arabe est-il la langue-mère de toute l'Asie jusqu'à l'Inde, & jusqu'au pays habité par les Scythes. Leur génie n'a point changé, ils font encor des *mille & une nuit*, comme ils en faisaient du tems qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traversait la mer rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans ; qui arrêtait le soleil & la lune, qui faisait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent, quand il voulait.

Une nation ainsi isolée, & dont le sang est sans mélange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déserts ont toûjours été un peu voleurs. Ceux qui ha-

bitent les villes ont toûjours aimé les fables, la poëſie & l'aſtronomie.

Il eſt dit dans la *préface hiſtorique de l'Alcoran*, que lorſqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grace de lui donner un poete.

Les tribus s'aſſemblaient tous les ans par repréſentans dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades; & cette coutume dura juſqu'à *Mahomet*. De ſon tems chacun affichait ſes vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid fils de *Rabia*, paſſait pour l'*Homère* des Mecquois; mais ayant vu le ſecond chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché, il ſe jetta à ſes genoux, & lui dit: *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes un plus grand poëte que moi, vous êtes ſans doute le prophête de* DIEU.

Autant les Arabes du déſert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était deshonoré dans ces pays quand il avait refuſé des ſecours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il eſt rapporté qu'un jour dans la cour du

temple de la Mecque trois Arabes diſputaient ſur la généroſité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah* fils de *Giafar* oncle de *Mahomet*, les autres pour *Kaïs* fils de *Saad*, & d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien diſputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad*, pour les éprouver tous trois, & venir enſuite faire leur rapport à l'aſſemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui, & lui dit ; Fils de l'oncle de *Mahomet*, je ſuis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté ſur ſon chameau chargé d'or & de ſoye, & en deſcendit au plus vite, lui donna ſon chameau & s'en retourna à pied dans ſa maiſon.

Le ſecond alla s'adreſſer à ſon ami *Kaïs* fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encor, un de ſes domeſtiques demande au voyageur ce qu'il deſire. Le voyageur répond, qu'il eſt l'ami de *Kaïs* & qu'il a beſoin de ſecours. Le domeſtique lui dit : je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà ſept mille piéces d'or, c'eſt tout ce que nous avons à préſent dans la maiſon ; prenez encor un chameau dans l'écurie avec un eſclave, je crois que cela vous ſuffira juſqu'à ce que vous ſoyez arrivé chez

vous. Lorſque *Kaïs* fut éveillé, il gronda beaucoup le domeſtique de n'avoir pas donné davantage.

Le troiſiéme alla trouver l'ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, & il ſortait de ſa maiſon appuié ſur deux eſclaves pour aller prier DIEU au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit: je n'ai de bien que mes deux eſclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre; j'irai au temple comme je pourai avec mon bâton.

Les trois diſputeurs étant revenus à l'aſſemblée, racontèrent fidélement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As; mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont pluſieurs contes de cette eſpèce. Nos nations occidentales n'en ont point; nos romans ne ſont pas dans ce goût. Nous en avons pluſieurs qui ne roulent que ſur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Guſman* d'*Alfarache*, *Gilblas*, &c.

Il eſt clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus ſavans dans les langues orientales penſent que le livre de *Job*, qui eſt de la plus haute antiquité, fut compoſé par un Arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la

plus indubitable, c'eſt que le traducteur Hébreu a laiſſé dans ſa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la piéce, ne peut avoir été un Hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxiéme chapitre, qu'ayant recouvré ſon premier état, il partagea ſes biens également à ſes fils & à ſes filles : ce qui eſt directement contraire à la loi hébraïque.

Il eſt très vraiſemblable que ſi ce livre avait été compoſé après le tems où l'on place l'époque de *Moïſe*, l'auteur qui parle de tant de choſes, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moïſe*, & connus ſans doute de toutes les nations de l'Aſie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, & lui demande la permiſſion d'affliger *Job ;* on ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque, c'était un mot caldéen. Nouvelle preuve que l'auteur Arabe était voiſin de la Caldée.

On a cru qu'il pouvait être Juif, parce qu'au douziéme chapitre le traducteur Hébreu a mis *Jehova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Shadaïd*. Mais quel eſt l'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le mot de *Jehova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens,

aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voiſines ?

Une preuve plus forte encore & à laquelle on ne peut rien repliquer, c'eſt la connaiſſance de l'aſtronomie qui éclate dans le livre de *Job*. Il eſt parlé des conſtellations que nous nommons l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hiades*, & même de celles *du midi qui ſont cachées*. Or les Hébreux n'avaient aucune connaiſſance de la ſphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'aſtronomie ; & les Arabes ont toûjours été renommés pour cette ſcience ainſi que les Caldéens.

Chap. IX. ℣. 9.

Il parait donc très bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un Juif, & eſt antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Joſeph* ſont trop aviſés pour le compter dans le canon hébreu. C'eſt inconteſtablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'eſt pas tout ; on y puiſe des connaiſſances des uſages de l'ancien monde, & ſurtout de l'Arabie. Il y eſt queſtion du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les tems, & dont les Juifs n'entendirent ſeulement pas parler.

Chapitre XXVIII. ℣. 16. &c.

On y voit que l'art d'écrire était très cultivé, & qu'on feſait déja de gros livres.

Chapitre XXXI.

On ne peut diſſimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il eſt, manque à toutes les règles de la logique, en préten-

dant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame, & la réſurrection du corps, quand il dit : *Je ſais que* DIEU *qui eſt vivant aura pitié de moi, que je me releverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à préſent, perſécutons-le, cherchons des paroles contre lui ? Je ſerai puiſſant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, ſachez qu'il y a une juſtice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre choſe, que l'eſpérance de la guériſon? L'immortalité de l'ame, & la réſurrection des corps au dernier jour, ſont des vérités ſi indubitablement annoncées dans le nouveau Teſtament, ſi clairement prouvées par les pères & par les conciles, qu'il n'eſt pas beſoin d'en attribuer la première connaiſſance à un Arabe. Ces grands myſtères ne ſont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu ; comment le feraient-ils dans ce ſeul verſet de *Job*, & encor d'une manière ſi obſcure ? *Calmet* n'a pas plus de raiſon de voir l'immortalité de l'ame & la réſurrection dans les diſcours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eſt attaqué. Ni la logique, ni la phyſique ne ſont d'accord avec ce commentateur.

Au reſte, ce livre allégorique de *Job* étant manifeſtement arabe, il eſt permis de dire,

qu'il n'y a ni méthode, ni juſteſſe, ni préciſion. Mais c'eſt peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui ayent été écrits au-deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

DROITS ROYAUX, JURISPRUDENCE, INQUISITION.

QUoique les noms propres ne ſoient pas l'objet de nos queſtions encyclopédiques, notre ſociété littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, préſident du conſeil ſuprême en Eſpagne, & capitaine-général de la Caſtille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquiſition.

Il était bien juſte qu'un Eſpagnol délivrât la terre de ce monſtre, puiſqu'un Eſpagnol l'avait fait naître. Ce fut un ſaint, à la vérité, ce fut *St. Dominique l'encuiraſſé*, qui étant illuminé d'enhaut, & croyant fermement que l'égliſe catholique apoſtolique & romaine, ne pouvait ſe ſoutenir que par des moines & des bourreaux, jetta les fondemens de l'inquiſition au treiziéme ſiécle, & lui ſoumit les rois, les miniſtres, & les

magiſtrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme eſt plus qu'un ſaint dans les choſes purement civiles, & qui concernent directement la majeſté des couronnes, la dignité du conſeil des rois, les droits de la magiſtrature, la ſûreté des citoyens.

La conſcience, le for intérieur (comme l'appelle l'univerſité de Salamanque) eſt d'une autre eſpèce ; elle n'a rien de commun avec les loix de l'état. Les inquiſiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples ; & les miniſtres, les magiſtrats établis par les rois ſur les peuples, doivent juger.

Un ſoldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre au commencement de l'année 1770, & le St. Office ayant prétendu que c'était à lui ſeul qu'il appartenait de juger ce ſoldat, le roi d'Eſpagne a décidé que cette cauſe devait uniquement reſſortir au tribunal du comte d'*Aranda* capitaine-général, par un arrêt ſolemnel du 5 Février de la même année.

L'arrêt porte, que le très révérend archevêque de Pharſale, (ville qui appartient aux Turcs) inquiſiteur-général des Eſpagnols, doit obſerver les loix du royaume, reſpecter les juriſdictions royales, ſe tenir dans ſes bornes, & ne ſe point mêler d'empriſonner les ſujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois ; *Hercule* ne put nétoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Eſpagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cent ans ; c'était grand dommage de voir de ſi beaux chevaux, ſi fiers, ſi legers, ſi courageux, ſi brillans, n'avoir pour palfreniers que des moines qui leur appeſantiſſaient la bouche par un vilain mords, & qui les feſaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda* qui eſt un exellent écuyer, commence à mettre la cavalerie Eſpagnole ſur un autre pied ; & les écuries d'*Augias* ſeront bientôt de la plus grande propreté.

Nous faiſiſſons cette occaſion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquiſition, parce qu'il eſt d'uſage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naiſſance & de leurs dignités.

Nous commençons par cette patente curieuſe donnée par *St. Dominique*.

„ Moi, *a*) frère *Dominique*, je réconcilie „ à l'égliſe le nommé *Roger* porteur des „ patentes, à condition qu'il ſe fera fouetter „ par un prêtre trois dimanches conſécutifs, „ depuis l'entrée de la ville juſqu'à la porte

a) Ce témoignage de la toute-puiſſance de *St. Dominique* ſe trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Eſpagne. Elle eſt citée

„ de l'égliſe ; qu'il fera maigre toute ſa vie,
„ qu'il jeûnera trois carêmes dans l'année ;
„ qu'il ne boira jamais de vin, qu'il portera
„ le *ſan-benito* avec des croix ; qu'il réci-
„ tera le bréviaire tous les jours, dix pater
„ dans la journée, & vingt à l'heure de mi-
„ nuit ; qu'il gardera déſormais la continen-
„ ce, & qu'il ſe préſentera tous les mois au
„ curé de ſa paroiſſe, ſous peine d'être traité
„ comme hérétique, parjure & impénitent. "

Il faudrait ſavoir ſi ce n'eſt pas un autre ſaint du même nom qui donna cette patente. Il faudrait diligemment rechercher ſi du tems de *St. Dominique* on faiſait porter le *ſan-benito* aux pécheurs, & ſi ce *ſan-benito* n'était pas une chemiſe bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retirés au milieu des neiges au pied du mont Crapak, qui ſépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La diſette de livres dont nous gémiſſons vers ce mont Crapak où nous ſommes, nous empêche auſſi d'examiner ſi *St. Dominique* aſſiſta en qualité d'inquiſiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire ; & ſi

dans le *Manuel de l'inquiſition*, ouvrage d'un théologien Français qui eſt d'une autre eſpèce. Il écrit à la manière de *Paſcal*.

le titre d'*encuiraſſé* lui fut donné auſſi bien qu'à l'hermite *Dominique* ; je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Quoique *Dominique* ſoit le véritable fondateur de l'inquiſition, cependant *Louïs de Paramo* l'un des plus reſpectables écrivains & des plus brillantes lumières du St. Office, rapporte au titre ſecond de ſon ſecond livre, que DIEU fut le premier inſtituteur du St. Office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre *Adam*. D'abord *Adam* eſt cité au tribunal, *Adam ubi es ?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de DIEU nulle.

Les habits de peau que DIEU fit à *Adam* & à *Eve* furent le modèle du *ſan-benito* que le St. Office fait porter aux hérétiques. Il eſt vrai que par cet argument on prouve que DIEU fut le premier tailleur ; mais il n'eſt pas moins évident qu'il fut le premier inquiſiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il poſſédait dans le paradis terreſtre, c'eſt de-là que le St. Office confiſque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louïs de Paramo remarque que les habitans de Sodome furent brûlés comme hérétiques, parce que la ſodomie eſt une héréſie formelle. De-là il paſſe à l'*Hiſtoire de Juifs* ; il y trouve partout le St. Office.

JESUS-

JESUS-CHRIST eſt le premier inquiſiteur de la nouvelle loi ; les papes furent inquiſiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puiſſance à *St. Dominique.*

Il fait enſuite le dénombrement de tous ceux que l'inquiſition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au de-là de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & le privilège du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs ſi extravagantes à la fois & ſi abominables ; mais alors rien ne paraiſſait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes reſſemblent à *Louïs de Paramo* quand ils ſont fanatiques.

Ce *Paramo* était un homme ſimple, très exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéreſſant, & ſupputant avec ſcrupule le nombre des victimes humaines que le St. Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établiſſement de l'inquiſition en Portugal, & il eſt parfaitement d'accord avec quatre autres hiſtoriens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

ETABLISSEMENT CURIEUX DE L'INQUISITION EN PORTUGAL.

Il y avait longtems que le pape *Boniface IX*, au commencement du quinziéme ſiécle,

avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les musulmans & les Juifs ; mais ils étaient ambulans, & les rois mêmes se plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape *Clément VII* voulut leur donner un établissement fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Castille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne, les esprits s'aigrirent, l'inquisition en souffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, disait-il, pour établir la sainte inquisition sur des fondemens inébranlables. Il apporte au roi *Jean III* des lettres du pape *Paul III*. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour ; ses patentes de légat étaient duement scellées & signées ; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand inquisiteur & tous les juges du St. Office. C'était un fourbe nommé *Savedra* qui savait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux sceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons. Son train était magnifique, il était composé de plus de cent vingt domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense, lui & ses deux confidens empruntèrent à Séville des sommes immen-

ſes au nom de la chambre apoſtolique de Rome ; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouïſſant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat *à latere* ſans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fiérement que dans une choſe auſſi preſſante que l'établiſſement fixe de l'inquiſition, ſa ſainteté ne pouvait ſouffrir les délais, & que le roi était aſſez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du ſaint père. Le roi n'oſa repliquer. Le légat dès le jour même établit un grand-inquiſiteur, envoya partout recueillir des décimes ; & avant que la cour pût avoir des réponſes de Rome, il avait déja fait brûler deux cent perſonnes, & recueilli plus de deux cent mille écus.

Cependant le marquis de *Villanova*, ſeigneur Eſpagnol de qui le légat avait emprunté à Séville une ſomme très conſidérable ſur de faux billets, jugea à propos de ſe payer par ſes mains, au-lieu d'aller ſe compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le légat feſait alors ſa tournée ſur les frontières de l'Eſpagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enlève & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne, le conſeil de Madrid condamna le légat *Saavedra* au fouët & à dix ans de galères ; mais ce qu'il y eut d'amirable, c'eſt que le

pape *Paul IV* confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon; il rectifia par la plénitude de sa puissance divine toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit sacré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Voilà comme l'inquisition devint sédentaire à Lisbonne, & tout le royaume admira la providence.

Au reste on connait assez toutes les procédures de ce tribunal; on sait combien elles étaient opposées à la fausse équité & à l'aveugle raison de tous les autres tribunaux de l'univers. On était empriſonné sur la simple dénonciation des personnes les plus infames, un fils pouvait dénoncer son père, une femme son mari; on n'était jamais confronté avec ses accusateurs, les biens étaient confisqués au profit des juges. C'est ainsi du moins que l'inquisition s'est conduite jusqu'à nos jours; il y a là quelque chose de divin: car il est incompréhensible que les hommes ayent souffert ce joug patiemment. *b*)

Béniſſons le comte d'*Aranda*.

b) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition le révérend père *Yvonet*, le docteur *Chucalon*, & surtout magister *Grillandus*, beau nom pour un inquisiteur.

ARARAT.

MOntagne d'Arménie, ſur laquelle s'arrêta l'arche. On a longtems agité la queſtion ſur l'univerſalité du déluge, s'il inonda toute la terre ſans exception, ou ſeulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agiſſait que des peuplades, qui exiſtaient alors, ſe ſont fondés ſur l'inutilité de noyer des terres non peuplées; & cette raiſon a paru aſſez plauſible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, ſans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Béroſe*, ancien auteur Caldéen, dont on retrouve des fragmens conſervés par *Abidène*, cités dans *Euſèbe*, & rapportés mot-à-mot par *George* le ſincelle.

On voit par ces fragmens, que les Orientaux, qui bordent le Pont-Euxin, feſaient anciennement de l'Arménie la demeure des Dieux. Et c'eſt en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les Dieux ſur le mont Olympe. Les hommes tranſportent toûjours les choſes humaines aux choſes divines. Les princes bâ-

Et vous, rois de l'Europe, princes ſouverains, républiques, ſouvenez-vous à jamais que les moines inquiſiteurs ſe ſont intitulés *inquiſiteurs par la grace de* DIEU !

tiſſaient leurs citadelles ſur des montagnes : donc les Dieux y avaient auſſi leurs demeures : elles devenaient donc ſacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le ſommet du mont Ararat : donc les Dieux ſe cachaient dans ces brouillards ; & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau tems.

Un Dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixiéme roi de la Caldée, ſuivant la ſupputation d'*Africain*, d'*Abidène*, & d'*Apollodore*. Ce Dieu lui dit : *Le quinze du mois d'Oeſi le genre-humain ſera detruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du ſoleil, afin que la mémoire des choſes ne ſe perde pas. Bâtiſſez un vaiſſeau ; entrez-y avec vos parens & vos amis ; faites-y entrer des oiſeaux, des quadrupèdes ; mettez-y des proviſions ; & quand on vous demandera, où voulez-vous aller avec votre vaiſſeau ? répondez : vers les Dieux, pour les prier de favoriſer le genre-humain.*

Xixutre bâtit ſon vaiſſeau, qui était large de deux ſtades, & long de cinq ; c'eſt-à-dire, que ſa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, & ſa longueur de ſix cent vingt-cinq. Ce vaiſſeau, qui devait aller ſur la mer noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaiſſeau.

Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il ſortit de ſon vaiſſeau, qui était perché ſur une montagne d'Arménie ; & on ne le vit plus ; les Dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable, il y a probablement quelque choſe d'hiſtorique. Le Pont-Euxin franchit ſes bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Caldée courut réparer le deſordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés ſur quelques vérités. Les anciens hiſtoriens ſont pour la plûpart des *Rabelais* ſérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appellait d'un nom qui répond à celui d'*Arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions ſur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines Arméniens appellent aujourd'hui *Ararat*, était, ſelon eux, une des bornes du paradis terreſtre ; paradis dont il reſte peu de traces. C'eſt un amas de rochers, & de précipices couverts d'une neige éternelle. Tournefort y alla chercher des plantes par ordre de Louïs XIV ; il dit, *que tous les environs en ſont horribles, & la montagne encore plus ; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaiſſeur*,

& toutes cryſtaliſées ; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été auſſi. Il monta, ſi on l'en croit, juſqu'au ſommet, pour guérir un hermite affligé d'une deſcente. *Son hermitage*, dit-il, *était ſi éloigné de terre, que nous n'y arrivames qu'au bout de ſept jours ; & chaque jour nous feſions cinq lieuës.* Si dans ce voyage il avait toûjours monté, ce mont Ararat ſerait haut de trente-cinq lieuës. Du tems de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un ſur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. *Jean Struis* aſſûre encore que l'hermite, qu'il guérit, lui fit préſent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé. *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

Voyage de Jean Struis, in-4°. page 208.

ARBRE A PAIN.

L'Arbre à pain croît dans les iſles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres ſeuls, s'ils pouvaient ſe multiplier dans les autres climats, ſerviraient à nourrir & à déſaltérer le genre-humain.

L'arbre à pain eſt plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires ; les feuilles ſont noires, le fruit eſt jaune, & de la dimenſion de la plus groſſe pomme de calleville ; ſon écorce eſt épaiſſe & dure, le dedans eſt une eſpèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits-pains au lait ; mais il faut le manger frais ; il ne ſe garde que vingt-quatre heures, après quoi il ſe ſéche, s'aigrit, & devient déſagréable ; mais en récompenſe ces arbres en ſont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture ; ils ſont tous grands, robuſtes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une ſanté vigoureuſe, telle que la doit procurer l'uſage unique d'un aliment ſalubre ; & c'eſt à des Nègres que la nature a fait ce préſent.

Le voyageur *Dampier* fut le premier qui en parla. Il reſte encor quelques officiers qui ont mangé de ce pain, quand l'amiral *Anſon* y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût ſupérieur. Si cet arbre était tranſplanté comme l'a été l'arbre à caffé, il pourait tenir lieu en grande partie à l'invention de *Triptolème*, qui coûte tant de ſoins & tant de peines multipliées. Il faut travailler une année entière, avant que le bled puiſſe être changé en pain ; & quelquefois tous ces travaux ſont inutiles.

Le bled n'eſt pas aſſûrément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la caſſave nourriſſent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les payſans ne mangent que du pain de chataignes, plus nourriſſant & d'un meilleur goût que ceux de ſeigle ou d'orge, dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au ſoldat. Toute l'Afrique auſtrale ignore le pain. L'immenſe archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange, fourniſſent un ris, dont la culture eſt beaucoup plus aiſée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le bled eſt abſolument inconnu dans l'eſpace de quinze cent lieues ſur les côtes de la mer glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous ſommes accoutumés, eſt parmi nous ſi précieuſe, que la crainte ſeule de la voir manquer cauſe des ſéditions chez les peuples les plus ſoumis. Le commerce du bled eſt partout un des grands objets du gouvernement; c'eſt une partie de notre être; & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée eſſentielle.

Les amidonniers employent la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens, & de nos femmes.

Le Dictionnaire encyclopédique remarque avec très grande raiſon, que le pain-béni, dont on ne mange preſque point, & dont la plus grande partie eſt perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainſi, de ce ſeul article, l'Angleterre eſt au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

ARBRE A SUIF.

ON nomme dans l'Amérique *chandel-berri-trée*, ou *bai-berri-trée*, ou *l'arbre à ſuif* une eſpèce de bruyère, dont la baye donne une graiſſe propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle ſe plaît ſur les rivages maritimes. Cet arbuſte eſt couvert de bayes d'où ſemble ſuinter une ſubſtance blanche & farineuſe; on les cueille à la fin de l'automne lorſqu'elles ſont meures; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante; la graiſſe ſe fond & s'élève au-deſſus de l'eau: on met dans un vaſe à part cette graiſſe réfroidie, qui reſſemble à du ſuif ou à de la cire; ſa couleur eſt communément d'un verd ſale. On la purifie, & alors elle devient d'un aſſez beau verd. Ce

ſuif eſt plus cher que le ſuif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle ſouvent avec du ſuif commun ; alors elles ne ſont pas ſi ſujettes à couler. Les pauvres ſe ſervent volontiers de ce ſuif végétal, qu'ils recueillent eux-mêmes, au-lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait auſſi du ſavon, & des ſavonnettes d'une odeur aſſez agréable.

Les médecins & les chirurgiens en font uſage pour les playes.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce ſuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'eſpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges : mais les prêtres refuſèrent de s'en ſervir.

Dans la Caroline on en a fait auſſi une ſorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuſte comme un remède contre les fluxions des gencives, remède uſité chez les ſauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il eſt aſſez connu. Que de plantes utiles à tout le genre-humain la nature a prodigué aux Indes orientales & occidentales ! le quinquina ſeul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont ſervi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

(Cet article eſt de Mr. *Durey*.)

ARC.

JEANNE D'ARC DITE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiſtoire de *Jeanne d'Arc* ſurnommée *la Pucelle*. Les particularités de ſon avanture ſont très peu connues & pouront faire plaiſir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni *Robert Gagain*, ni *Paul Emile*, ni *Polidore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Maſſon*, ni même *Mariana*, ne diſent qu'elle était envoyée de DIEU ; & quand *Mariana* le jéſuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en impoſerait pas.

Mézerai conte, *que le prince de la milice céleſte lui apparut* ; j'en ſuis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

La plûpart de nos hiſtoriens qui ſe copient tous les uns les autres, ſuppoſent que la *pucelle* fit des prédictions & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chaſſera les*

Anglais hors du royaume, & ils y étaient encor cinq ans après ſa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire, ni écrire ; on ne donnait pas cette éducation à une ſervante d'hôtellerie dans le Barrois ; & ſon procès porte qu'elle ne ſavait pas ſigner ſon nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lys d'or gravées ; & cette épée était cachée dans l'égliſe de Ste. Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle !

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été priſe par les Anglais, en dépit de ſes prédictions & de ſes miracles, ſoutint d'abord dans ſon interrogatoire que *Ste. Catherine*, & *Ste. Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ſes converſations avec le prince de la milice céleſte. Apparemment que ces deux ſaintes aimaient plus à parler que *St. Michel*. Ses juges la crurent ſorcière, & elle ſe crut inſpirée ; & c'eſt là le cas de dire,

Ma foi, juge & plaideurs, il faudraït tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les ſoldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'eſt que *Saintrailles* avait ſon berger, comme le comte de *Dunois* avait ſa bergère. Ce berger feſait

ſes prédictions d'un côté, tandis que la bergère les feſait de l'autre.

Mais malheureuſement la prophèteſſe du comte de *Dunois* fut priſe au ſiége de Compiégne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les ſuperſtitions, & qui n'ont pas le fanatiſme de punir les fanatiques.

Voilà ce me ſemble ce que les hiſtoriens auraient dû obſerver, & ce qu'ils ont négligé.

La *pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresſe de Beaulieu, enſuite dans celle de Beaurevoir, & de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre ſon roi légitime, revendique la *pucelle* comme une ſorcière arrêtée ſur les limites de ſa métropole. Il veut la juger en qualité de ſorcière. Il appuyait ſon prétendu droit d'un inſigne menſonge. *Jeanne* avait été priſe ſur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient aſſurément le droit de condamner perſonne, & encor moins de livrer à la mort une ſujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la ſolde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait ?) un vi-

caire-général de l'inquiſition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la ſubverſion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la priſonnière comme *ſentant l'héréſie*, *odorantem hæreſim*. Il ſomma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de ſon office*, *& de l'autorité à lui commiſe par le St. Siége*, *de livrer* Jeanne *à la ſainte inquiſition*.

La Sorbonne ſe hâta de ſeconder frère *Martin* : elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg* : „ Vous avez employé „ votre noble puiſſance à appréhender icelle „ femme qui ſe dit *la pucelle*, au moyen de „ laquelle l'honneur de DIEU a été ſans meſure offenſé, la foi exceſſivement bleſſée, „ & l'égliſe trop fort deshonorée ; car par ſon „ occaſion idolatrie, erreurs, mauvaiſe doctrine & autres maux ineſtimables ſe ſont „ enſuivis en ce royaume.... mais peu de „ choſe ſerait avoir fait telle prinſe, ſi ne „ s'enſuivait ce qu'il appartient pour ſatisfaire l'offenſe par elle perpétrée contre notre doux créateur & ſa foi, & ſa ſainte „ égliſe, avec ſes autres méfaits innumérables.... & ſi, ſerait intolérable offenſe „ contre la majeſté divine s'il arrivait qu'icelle femme fût délivrée. " *a*)

Enfin

a) C'eſt une traduction du latin de la Sorbonne, faite longtems après.

Enfin la *pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appellait l'indigne évêque, l'indigne Français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedford* les paya. La Sorbonne, l'évêque & frère *Martin*, préſentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedford* régent de France : *En l'honneur de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle* Jeanne *fût brièvement miſe es mains de la juſtice de l'égliſe.* Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *beſogner* dans la ville. (C'eſt le terme dont on ſe ſervit.) Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de Sorbonne avec trente-cinq autres aſſiſtans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquiſition, *Martin*, préſida avec *Cauchon* ; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la ſeconde place.

Jeanne ſubit quatorze interrogatoires ; ils ſont ſinguliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste. Catherine* & *Ste. Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda, à quoi elle a reconnu les deux ſaintes ? elle répond que c'eſt à leur manière de faire la révérence. Beaupère lui demande ſi elles ſont bien jaſeuſes ? Allez, dit-elle, le voir ſur le régiſtre. Beaupère lui demande ſi quand elle a vu *St. Mi-*

chel il était tout nud ? elle répond, Penſez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vétir ?

Les curieux obſerveront ici ſoigneuſement, que *Jeanne* avait été longtems dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui feſait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de ſuite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'uſage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers feſaient dire trois meſſes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eſt ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Mémoires pour ſervir à l'*Hiſtoire de France & de Bourgogne*, tom. Ier.

Les feſeuſes de miracles compagnes de *Jeanne*, & ſoumiſes à frère *Richard*, ſe nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaiſſait à elle en humanité comme ami fait à ami, DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil deſſous, &c.

Voilà juſqu'à préſent le ridicule ; voici l'horrible.

Un de ſes juges, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas Poiſeleur*, vient la confeſſer dans la priſon. Il abuſe du ſacrement juſqu'au point de cacher derrière un morceau

de ſerge deux prêtres qui tranſcrivent la confeſſion de *Jeanne d'Arc*. Ainſi les juges employèrent le ſacrilège pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très grands ſervices au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres Français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétenduë tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au-lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le ſens commun. On ne conçoit pas comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, appeller aucun peuple du nom de *barbare*.

La plûpart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſupplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue l'hiſtorien *Villaret*, elle reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nô-

tre, & très compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre ; car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échaffaut.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la rélation que nous avons encore, d'une avanturière qui prit le nom de la *pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette impoſture épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

LE Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine, & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer auſſi d'autres ardeurs ; celle du feu, celle de

l'amour. Nos poëtes français, Italiens, Eſpagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amants : l'opéra n'a preſque jamais été ſans ardeurs *parfaites*. Elles ſont moins *parfaites* dans les tragédies, mais il y a toûjours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit, qu'ardeur en général ſignifie une *paſſion amoureuſe*. Il cite pour exemple ce vers :

C'eſt de tes jeunes yeux que mon ardeur eſt née.

& on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire eſt fécond en citations de vers déteſtables. Il tire tous ſes exemples de je ne ſais quel nouveau choix de vers, parmi leſquels il ſerait très difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille* :

Une première ardeur eſt toûjours la plus forte ;
Le temps ne l'éteint point, la mort ſeule l'emporte.

& celui-ci de *Racine* :

Rien ne peut modérer mes ardeurs inſenſées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate* :

J'ai ſu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie,

Ah ! qu'il eût mieux vaû, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

C'eſt ainſi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expreſſion ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encor à cela les *allarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorſque toutes ces platitudes ſont arrangées en douze ſillabes croyent avoir fait des vers, & qui après avoir écrit quinze cent lignes remplies de ces termes oiſeux en tout genre, croyent avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures piéces de théâtre, parmi leſquelles on n'en trouve pas une ſeule qu'on puiſſe lire.

ARGENT.

MOt dont on ſe ſert pour exprimer de l'or. Monſieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or ? Monſieur, je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'ai point d'argent ;

je ne ſuis pas en argent comptant : l'Italien vous dirait, *Signore non ho di danari.* Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques*, Me feras-tu bonne chère ? Oui ; ſi vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel eſt le pays de l'Europe le plus riche en argent ? on entend par-là quel eſt le peuple qui poſſède le plus de métaux repréſentatifs des objets de commerce. On demande par la même raiſon quel eſt le plus pauvre ? & alors trente nations ſe préſentent à l'envi ; le Veſtphalien, le Limouſin, le Baſque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Griſon, l'Iſtrien, l'Ecoſſais & l'Irlandais du nord, le Suiſſe d'un petit canton, & ſurtout le ſujet du pape.

Pour déviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Eſpagne, & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treiziéme, quatorziéme, & quinziéme ſiécles, c'était la province de la daterie qui avait ſans contredit le plus d'argent comptant ; auſſi feſait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* diſait-on à un marchand. Il répondait, *autant que les gens ſont ſots.*

Toute l'Europe envoyait alors ſon argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgen-

ces plénières ou non plénières, des dispenses, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils faisaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la canelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toscans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient si pauvres en argent comptant, que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoye, & de les mettre en gage, pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt: les Vénitiens soudoièrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans son coffre & plus de vaisselle d'argent sur sa table, que l'empereur *Maximilien* surnommé *Pochi danari*.

Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes, en conquérans, & que les Espagnols eurent subjugué le Méxique & le Pérou avec six ou sept cent hommes. On sait qu'alors le commerce de Venise, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II* maître de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du

Milanais, de quinze cent lieuës de côtes dans l'Aſie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le ſeul riche, & par conſéquent le ſeul puiſſant en Europe. Les eſpions qu'il avait gagnés en France, baiſaient à genoux les doublons catholiques ; & le petit nombre d'angélots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Aſie lui valurent à-peu-près dix millions de ducats de revenus. Il eût en effet acheté l'Europe avec ſon argent, ſans le fer de *Henri IV* & les flottes de la reine *Elizabeth*.

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Eſprit des loix*, dans lequel il eſt dit: „ J'ai ouï déplorer pluſieurs fois l'aveu„ glement du conſeil de *François I*, qui rebuta „ *Chriſtophe Colomb* qui lui propoſait les In„ des ; en vérité, en vérité, on fit, peut„ être par imprudence, une choſe bien „ ſage. "

Nous voyons par l'énorme puiſſance de *Philippe*, que le conſeil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une choſe ſi ſage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né, quand on prétend qu'il refuſa les offres de *Chriſtophe Colomb* ; ce Génois aborda en Amérique en 1492, & *François I* naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV*, & de la reine *Elizabeth*, avec celui de *Philippe II*; le ſubſide ordinaire d'*Elizabeth* n'était que de cent mille livres ſterling: &, avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cent mille; mais il falait qu'elle employât ce ſurplus à ſe défendre de *Philippe II*. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* ſe montait à la vérité à trente millions de livres de ſon tems; cette ſomme était à la ſeule ſomme que *Philippe II* retirait des Indes, comme trois à dix; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III* très prodigue, très volé, & par conſéquent très pauvre: il ſe trouve que *Philippe II* était d'un ſeul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'eſt pas la peine de comparer ſes tréſors avec ceux de *Philippe II*. Juſqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de ſon épée, & il vécut en chevalier errant juſqu'au tems qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toûjours été ſi pauvre, que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnoie d'or.

On veut ſavoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexi-

que & du Pérou en Eſpagne ? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais qui font le commerce de Cadix ſous des noms Eſpagnols, & qui envoyent en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du ſalpêtre, du ſucre-candi, du thé, des toiles, des diamans & des magots.

On demande enſuite ce que déviennent tous ces tréſors des Indes ? je réponds : Que *Sha Thamas-Koulikan* ou *Sha Nadir* a emporté tout celui du grand-mogol avec ſes pierreries. Vous voulez ſavoir où ſont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha Nadir* a emportés en Perſe ? une partie a été enfouïe dans la terre pendant les guerres civiles ; des brigands ſe ſont ſervis de l'autre pour ſe faire des partis. „ Car, comme dit fort bien *Céſar*, „ avec de l'argent on a des ſoldats, & avec „ des ſoldats on vole de l'argent. "

Votre curioſité n'eſt point encore ſatisfaite ; vous êtes embarraſſé de ſavoir où ſont les tréſors de *Séſoſtris*, de *Créſus*, de *Cyrus*, de *Nabucodonoſor*, & ſurtout de *Salomon*, qui avait, dit-on, vingt milliards, & plus, de nos livres de compte, à lui tout ſeul dans ſa caſſette.

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez ſûr que du tems de

Cyrus, les Gaules, la Germanie, le Danemark, la Pologne, la Ruſſie, n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le tems, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux; & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment feſaient les Romains ſous leur grand *Romulus* fils de *Mars* & d'une religieuſe, & ſous le dévot *Numa Pompilius ?* Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendart, & pas une piéce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les ſept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par hazard la femme d'un receveur-général des finances ſe feſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiécles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il ſervait à la fois d'armes & de monnoie. On ſe battait, & on comptait avec du cuivre.

Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces, payaient un bœuf. On achetait le néceſſaire au marché comme on l'achète aujourd'hui; & les hommes avaient comme de tout tems la nourriture, le vêtement & le couvert. Les Romains plus pauvres que leurs voiſins, les ſubjuguèrent, & augmentèrent toûjours leur territoire dans l'eſpace de près de cinq cent années, avant de frapper de la monnoie d'argent.

Les ſoldats de *Guſtave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnoie de cuivre pour leur ſolde, avant qu'il fit des conquêtes hors de ſon pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choſes néceſſaires à la vie, le commerce ſe fait toûjours. Il n'importe que ce gage d'échange ſoit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu partout, que parce qu'ils ſont plus rares.

C'eſt en Aſie que commencèrent les premières fabriques de la monnoie de ces deux métaux, parce que l'Aſie fut le berceau de tous les arts.

Il n'eſt point queſtion de monnoie dans la guerre de Troye; on y pèſe l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un tréſorier, mais point de cour des monnoies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savans téméraires, que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le tems où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnoies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cent sicles d'argent monnoié de bon alloi; *Quadringintos siclos argenti probatæ monetæ publicæ.* Le judicieux *Dom Calmet* évalue cette somme à quatre cent quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hazard quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cent quatre-vingt-seize livres.

Genèse chapitre XXIII, ỳ. 16.

Or comme en ce tems-là il n'y avait point de monnoie marquée au coin, qui répondit au mot *pecunia*, cela fesait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. *a*)

a) Ces hardis savans, qui sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encor sur les témoignages de *St. Théodoret*, de *Mazius*, &c. Ils disent, si *St. Théodoret* & *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que

Une autre difficulté, c'eſt que dans un endroit il eſt dit, qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem. Conſultez ſur cela le vénérable *Bede*, *Raban Maure* & *Emmanuel Sa*. Actes ch. VII. ℣. 5.

Nous pourions parler ici des richeſſes que laiſſa *David* à *Salomon* en argent monnoié. Les uns les font monter à vingt & un, vingt-deux milliards tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de garde du tréſor royal, ni de teſterdar du grand Turc, qui puiſſe ſupputer au juſte le tréſor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de Sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables avantures qui ſont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, alteré, prodigué, reſſerré, volé, ayant dans toutes ſes tranſmigrations demeuré conſtamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encor une vieille loi qui ſubſiſte, c'eſt de ne point laiſſer ſortir d'or & d'argent de leurs royau-

le Pentateuque eſt très admirable ſans être de *Moïſe?* Voyez ſur cela le premier livre de l'*Hiſtoire critique du vieux Teſtament*, par le révérend père *Simon* de l'oratoire. Mais quoi qu'en ayent dit tant de ſavans, il eſt clair qu'il faut s'en tenir au ſentiment de la ſainte égliſe apoſtolique & romaine, la ſeule infaillible.

mes. Cette loi ſuppoſe de deux choſes l'une ; ou que ces princes règnent ſur des fous à lier qui ſe défont de leurs eſpèces en pays étranger pour leur plaiſir ; ou qu'il ne faut pas payer ſes dettes à un étranger. Il eſt clair pourtant que perſonne n'eſt aſſez inſenſé pour donner ſon argent ſans raiſon, & que quand on doit à l'étranger il faut payer ſoit en lettres de change, ſoit en denrées, ſoit en eſpèces ſonnantes. Auſſi cette loi n'eſt pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux, & il n'y a pas longtems qu'ils ſont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choſes à dire ſur l'argent monnoié ; comme ſur l'augmentation injuſte & ridicule des eſpèces qui fait perdre tout d'un coup des ſommes conſidérables à un état, ſur la refonte ou la remarque avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voiſins, tous vos ennemis, à remarquer votre monnoie & à gagner à vos dépens, enfin, ſur vingt autres tours d'adreſſe inventés pour ſe ruiner. Pluſieurs livres nouveaux ſont pleins de réflexions judicieuſes ſur cet article. Il eſt plus aiſé d'écrire ſur l'argent que d'en avoir. Et ceux qui en gagnent ſe moquent beaucoup de ceux qui ne ſavent qu'en parler.

En général, l'art du gouvernement conſiſte à prendre le plus d'argent qu'on peut à une

une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il eſt poſſible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre eſt fertile ? On répond, que la choſe n'eſt pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689 juſqu'à la fin de 1769 où nous écrivons, on a fait preſque ſans diſcontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France ſans reſſource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'eſt un bon corps qui a eu la fiévre pendant quatre-vingt ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait ſur l'argent de différens pays, adreſſez-vous à l'article *Monnoie* de Mr. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie. On ne peut en parler plus ſavamment & avec plus d'impartialité. Il eſt beau d'approfondir un ſujet qu'on mépriſe.

ARIANISME.

TOutes les grandes diſputes théologiques pendant douze cent ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère*, *Sophocle*, *Démoſ-*

thène, *Archimède*, s'ils avaient été témoins de ces subtils ergotismes qui ont coûté tant de sang ?

Arius a l'honneur encor aujourd'hui de passer pour avoir inventé son opinion ; comme *Calvin* passe pour être le fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde ; car celle des conquérans est, dit-on, la première. Cependant ni *Calvin*, ni *Arius* n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis longtems sur la Trinité, lorsqu'*Arius* se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie, où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles & justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins ; les Parisiens mêmes n'en approchent pas.

Il falait bien qu'on disputât déja vivement sur la Trinité, puisque le patriarche, auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main.

„ Voici une question incompréhensible, „ qui a exercé depuis plus de seize cent ans

„ la curiosité, la subtilité sophistique, l'ai-
„ greur, l'esprit de cabale, la fureur de do-
„ miner, la rage de persécuter, le fanatisme
„ aveugle & sanguinaire, la crédulité barba-
„ re; & qui a produit plus d'horreurs que
„ l'ambition des princes, qui pourtant en a
„ produit beaucoup." JESUS est-il verbe? S'il est verbe, est-il émané de DIEU dans le tems ou avant le tems? S'il est émané de DIEU, est-il coéternel & consubstantiel avec lui? Ou est-il d'une substance semblable? Est-il distinct de lui ou ne l'est-il pas? Est-il fait ou engendré? Peut-il engendrer à son tour? A-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité? Le St. Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? Son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du père & du fils? Et comment, ayant précisément la même nature, la même essence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même?

Ces questions si au-dessus de la raison, avaient certainement besoin d'être décidées par une église infaillible.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait chez les chrétiens

pour quelques-uns de ces dogmes inacceſſibles à l'eſprit humain avant les tems d'*Arius* & d'*Athanaſe*. Les Grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie s'aviſe de prêcher que DIEU étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius* eſt tout ſcandaliſé de la monade d'*Alexandros*; il explique la choſe différemment, il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le Phrygien *Praxeas* grand ergoteur. *Alexandros* aſſemble vite un petit concile de gens de ſon opinion, & excommunie ſon prêtre. *Euſébios* évêque de Nicomédie prend le parti d'*Arious*, voilà toute l'égliſe en feu.

L'empereur *Conſtantin* était un ſcélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé ſa fem-

a) Un profeſſeur de l'univerſité de Paris, qui a écrit l'*Hiſtoire du bas empire*, ſe garde bien de rapporter la lettre de *Conſtantin* telle qu'elle eſt, & telle que la rapporte le ſavant auteur du Dictionnaire des héréſies. *Ce bon prince*, dit-il, *animé d'une tendreſſe paternelle, finiſſait en ces termes : rendez-moi des jours ſereins & des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Conſtantin* aux évêques, mais il devait auſſi rapporter le reproche. L'épithète

me dans un bain, égorgé ſon fils, aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère & ſon neveu, je ne le nie pas ; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaiſirs, je l'accorde ; un déteſtable tyran ainſi que ſes enfans, tranſeat : mais il avait du bon ſens. On ne parvient point à l'empire, on ne ſubjugue pas tous ſes rivaux ſans avoir raiſonné juſte.

Quand il vit la guerre civile des cervelles ſcholaſtiques allumée, il envoya le célèbre évêque *Ozius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. *a*) *Vous êtes de grands fous*, (leur dit-il expreſſément dans ſa lettre) *de vous quereller pour des choſes que vous n'entendez pas. Il eſt indigne de la gravité de vos miniſtères, de faire tant de bruit ſur un ſujet ſi mince.*

Conſtantin n'entendait pas par *mince ſujet* ce qui regarde la Divinité ; mais la manière incompréhenſible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche Arabe qui a écrit l'*Hiſtoire de l'égliſe d'A-*

de *bon prince* convient à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Antonin*, à *Marc-Aurèle*, & même à *Julien le philoſophe*, qui ne verſa jamais que le ſang des ennemis de l'empire en prodiguant le ſien, & non pas à *Conſtantin* le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même tems le plus perfide & le plus ſanguinaire. Ce n'eſt pas écrire l'hiſtoire, c'eſt la défigurer.

lexandrie, fait parler à-peu-près ainſi *Ozius* en préſentant la lettre de l'empereur.

„ Mes freres, le chriſtianiſme commence „ a peine à jouïr de la paix, & vous allez le „ plonger dans une diſcorde éternelle. L'em- „ pereur n'a que trop raiſon de vous dire, „ que vous vous *querellez pour un ſujet fort* „ *mince*. Certainement ſi l'objet de la diſpu- „ te était eſſentiel, JESUS-CHRIST que nous „ reconnaiſſons tous pour notre légiſlateur, „ en aurait parlé; DIEU n'aurait pas en- „ voyé ſon fils ſur la terre pour ne nous „ pas apprendre notre catéchiſme. Tout ce „ qu'il ne nous a pas dit expreſſément eſt „ l'ouvrage des hommes, & l'erreur eſt leur „ partage. JESUS vous a commandé de vous „ aimer, & vous commencez par lui déſo- „ béir en vous haïſſant, en excitant la diſ- „ corde dans l'empire. L'orgueil ſeul fait „ naître les diſputes, & JESUS votre maître „ vous a ordonné d'être humbles. Perſonne „ de vous ne peut ſavoir ſi JESUS eſt fait ou „ engendré. Et que vous importe ſa nature „ pourvu que la vôtre ſoit d'être juſtes & „ raiſonnables? qu'a de commun une vaine „ ſcience de mots avec la morale qui doit „ conduire vos actions? Vous chargez la „ doctrine de myſtères, vous qui n'êtes fait „ que pour affermir la religion par la vertu. „ Voulez-vous que la religion chrétienne ne „ ſoit qu'un amas de ſophiſmes? Eſt-ce pour

„ cela que le CHRIST eſt venu ? Ceſſez de
„ diſputer, adorez, édifiez, humiliez-vous,
„ nourriſſez les pauvres, appaiſez les que-
„ relles des familles au-lieu de ſcandaliſer
„ l'empire entier par vos diſcordes. "

Ozius parlait à des opiniâtres. On aſſembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile ſpirituelle dans l'empire Romain. Cette guerre en amena d'autres, & de ſiécle en ſiécle on s'eſt perſécuté mutuellement juſqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que la perſécution commença dès que le concile fut terminé ; mais lorſque *Conſtantin* en avait fait l'ouverture, il ne ſavait encor quel parti prendre, ni ſur qui il ferait tomber la perſécution. Il n'était point chrétien, quoiqu'il fût à la tête des chrétiens ; le batême ſeul conſtituait alors le chriſtianiſme, & il n'était point batiſé ; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était ſans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Euſèbe* de Nicomédie, & le prêtre *Arios* euſſent raiſon ou tort ; il eſt aſſez évident par la lettre ci-deſſus rapportée qu'il avait un profond mépris pour cette diſpute.

Voyez l'article *Viſion de Conſtantin* dans l'Encyclopédie.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accuſerent *Euſèbe* de Nicomédie d'avoir pris

autrefois le parti de Licinius contre l'empereur : *J'en ai des preuves*, dit Conſtantin dans ſa lettre à l'égliſe de Nicomédie, *par les prêtres & les diacres de ſa ſuite que j'ai pris*, &c.

Ainſi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la perſécution ſont établies avec le dogme ſans pouvoir en affaiblir la ſainteté. *Conſtantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la conſubſtantiabilité à ceux qui la croyaient, confiſqua les biens des diſſidens à ſon profit, & ſe ſervit de ſon pouvoir deſpotique pour exiler *Arius* & ſes partiſans qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même, que de ſon autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'eſt pas vrai. *Conſtantin*, tout prodigue qu'il était du ſang des hommes, ne pouſſa pas la cruauté juſqu'à cet excès de démence abſurde de faire aſſaſſiner par ſes bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laiſſait vivre l'héréſiarque.

Tout change bientôt à la cour ; pluſieurs évêques inconſubſtantiels, des eunuques, des femmes parlèrent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'eſt ce que nous avons vu arriver pluſieurs fois dans nos cours modernes en pareille occaſion.

Le célèbre *Euſèbe*, évêque de Céſarée, connu par ſes ouvrages qui ne ſont pas écrits

avec un grand discernement, accusait fortement *Eustate*, évêque d'Antioche, d'être sabellien; & *Eustate* accusait *Eusèbe* d'être arien. On assembla un concile à Antioche; *Eusèbe* gagna sa cause; on déposa *Eustate*; on offrit le siége d'Antioche à *Eusèbe* qui n'en voulut point; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre; ce fut le prélude des guerres de controverse. Constantin, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila *Eustate* pour le croire. De telles révolutions sont communes.

St. Athanase était alors évêque d'Alexandrie; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, disant, qu'*Arius était excommunié; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part, & qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* Aussi-tôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres de cachet. *Athanase* est déposé par les pères de Tyr, & exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi *Arius*, & *Athanase* son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encor chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie selon l'ancien & l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer & cabaler; il avait d'autres occupa-

tions. Ce fut dans ce tems-là que ce *bon prince* fit aſſaſſiner ſon fils, ſa femme, & ſon neveu le jeune *Licinius*, l'eſpérance de l'empire, qui n'avait pas encor douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toûjours victorieux ſous Conſtantin. Le parti oppoſé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St. Macaire*, l'un des plus ardens ſectateurs d'*Athanaſe*, ſachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Conſtantinople, ſuivi de pluſieurs de ſes confrères, pria DIEU ſi ardemment de confondre cet héréſiarque, que DIEU ne put réſiſter à la prière de *Macaire*; que ſur le champ tous les boiaux d'*Arius* lui ſortirent par le fondement; ce qui eſt impoſſible; mais enfin *Arius* mourut.

Conſtantin le ſuivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien* dans ſes *Céſars* dit, que le batême que reçut cet empereur quelques heures avant ſa mort ne guérit perſonne de cette maladie.

Comme ſes enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples Romains, devenus eſclaves depuis longtems, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un Dieu, & ceux de la nouvelle en firent un ſaint. On célébra longtems ſa fête avec celle de ſa mère.

Après ſa mort, les troubles occaſionnés par

le seul mot *consubstantiel*, agitèrent l'empire avec violence. *Constance*, fils & successeur de *Constantin*, imita toutes les cruautés de son père, & tint des conciles comme lui ; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. *Athanase* courut l'Europe & l'Asie pour soutenir son parti. Les eusébiens l'accablèrent. Les exils, les prisons, les tumultes, les meurtres, les assassinats signalèrent la fin du règne de *Constance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'église, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'église, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conscience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée : mais l'impératrice *Justine*, qui régnait en Italie, en Illirie, en Afrique comme tutrice du jeune *Valentinien*, proscrivit le grand concile de Nicée ; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, qui se répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrassèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, suivit leur communion par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis ; & enfin, la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siécle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe : mais il reparut armé d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour sauveur & pour juge : mais on nia sa divinité, sa consubstantiabilité, & jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lelius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin* ; ils eurent quelque tems ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il faisait en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire arrêter, & assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu ; c'est-à-dire, dans le même supplice auquel *Calvin* avait à peine échapé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siécle. *Gentilis* fut mis en prison, & allait être brûlé comme *Servet :* mais il fut plus avisé que cet Espagnol ; il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un baillif du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit, que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase* ne se trouvaient pas dans l'Ecriture sainte ; & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner à perdre la tête.

Faustus Socin, neveu de *Lelius Socin*, & ses compagnons furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne ; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent ; ils réussirent ; mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés ; les jésuites qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent & les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en

Allemagne, en Hollande, ſe tient caché & tranquille. La ſecte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Loke* l'embraſſèrent ; *Samuel Clarke* célèbre curé de St. James, auteur d'un ſi bon livre ſur l'*exiſtence de* DIEU, ſe déclara hautement arien, & ſes diſciples ſont très nombreux. Il n'allait jamais à ſa paroiſſe le jour qu'on y récitait le *ſymbole de St. Athanaſe.* On poura voir, dans le cours de cet ouvrage, les ſubtilités que tous ces opiniâtres, plus philoſophes que chrétiens, oppoſent à la pureté de la foi catholique.

Quoi qu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la ſageſſe métaphyſique de *Loke* ont plus occupé les eſprits. Les diſputes ſur la conſubſtantiabilité ont paru très fades aux philoſophes. Il eſt arrivé à *Newton* en Angleterre la même choſe qu'à *Corneille* en France; on oublia *Pertharite*, *Theodore* & ſon recueil de vers, on ne penſa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les loix de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à ſa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du ſang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville

des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

QUoi ? l'on voudra toûjours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes, comme sur les plus sérieuses ! Un prétendu *Aristée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien Testament en grec, pour l'usage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montausier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs Latins à l'usage du dauphin qui n'en fit aucun usage.

Si on en croit cet *Aristée*, Ptolomée brûlait d'envie de connaître les loix juives ; & pour connaître ces loix que le moindre Juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il se proposa d'envoyer une ambassade solemnelle au grand-prêtre des Juifs de Jérusalem, de délivrer six-vingt mille esclaves Juifs que son père *Ptolomée Soter* avait pris prisonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnoie pour leur aider à faire le voyage agréablement ; ce qui fait quatorze millions quatre cent mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libé-

ralité inouïe. Comme il était fort dévot ſans doute au judaïſme, il envoya au temple à Jéruſalem une grande table d'or maſſif enrichie partout de pierres précieuſes ; & il eut ſoin de faire graver ſur cette table la carte du Méandre fleuve de Phrygie ; *a*) le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On ſent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenſes vaſes d'or encor mieux travaillés ; il donna trente autres vaſes d'or & une infinité de vaſes d'argent. On na jamais payé ſi chérement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jéruſalem, lui envoya à ſon tour des ambaſſadeurs qui ne préſentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était en agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut ſi content du ſtile d'*Eléazar* qu'il en verſa des larmes de joie.

Les ambaſſadeurs dinèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut

a) Il ſe peut très bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appellait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuſes. C'était toûjours un fort beau préſent.

lut bénir la table, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambaſſadeurs arrivèrent ſoixante & douze interprètes, ſix de chacune des douze tribus, tous avant appris le grec en perfection dans Jéruſalem. C'eſt dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'abſolument perdues, & diſparues de la face de la terre depuis tant de ſiécles. Mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée.*

Les ſoixante & douze interprètes furent enfermés dans l'iſle de Pharos, chacun d'eux fit ſa traduction à part en ſoixante & douze jours, & toutes les traductions ſe trouvèrent ſemblables mot pour mot; c'eſt ce qu'on appelle la *traduction des ſeptante*, & qui devrait être nommée la *traduction des ſeptante-deux.*

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or; & on envoya encor au grand-ſacrificateur pour ſon parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encenſoirs & des coupes d'or, un vaſe de trente talens d'argent, (c'eſt-à-dire du poids d'environ ſoixante mille écus) avec dix robes de pourpre, & cent piéces de toile du plus beau lin.

Preſque tout ce beau conte eſt fidélement rapporté par l'hiſtorien *Joſeph*, qui n'a jamais rien exagéré. *St. Juſtin* a enchéri ſur *Joſeph*; il dit que ce fut au roi Hérode que Ptolomée s'adreſſa, & non pas au grand-prêtre *Eleazar*. Il fait envoyer deux ambaſſadeurs de Ptolomée à Hérode, c'eſt beaucoup ajouter au merveilleux; car on ſait qu'Hérode ne naquit que longtems après le règne de Ptolomée *Philadelphe*.

Ce n'eſt pas la peine de remarquer ici la profuſion d'anacroniſmes qui règnent dans tout ce roman & dans tous leurs ſemblables; la foule des contradictions & les énormes bévues dans leſquelles l'auteur Juif tombe à chaque phraſe: cependant cette fable a paſſé pendant des ſiécles pour une vérité inconteſtable. Et pour mieux exercer la crédulité de l'eſprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à ſa manière; de ſorte qu'en croyant cette avanture il falait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces abſurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémiſſent de ces impoſtures; la multitude infinie des menſonges fait des *Démocrites* & des *Héraclites*.

ARISTOTE.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choisi par *Philippe*, fût un pédant & un esprit faux. *Philippe* était assûrément un bon juge, étant lui-même très instruit, & rival de *Démosthène* en éloquence.

DE SA LOGIQUE.

La *logique* d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait affaire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux ; & son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

„ Ne dites vous pas que la mort est le „ contraire de la vie ? — Oui. — Et qu'elles „ naissent l'une de l'autre ? — Oui. — Qu'est-„ ce donc qui naît du vivant ? — le mort — „ & qui naît du mort ? — le vivant. — C'est „ donc des morts que naissent toutes les cho-„ ses vivantes. Par conséquent les ames exis-„ tent dans les enfers après la mort.

Il falait des règles sûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* fascinait les esprits.

Il était néceſſaire de démontrer que *Platon* donnait un ſens louche à toutes ſes paroles.

Le mort ne naît point du vivant ; mais l'homme vivant a ceſſé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort, mais il eſt né d'un homme en vie qui eſt mort depuis.

Par conſéquent votre concluſion que toutes les choſes vivantes naiſſent des mortes eſt ridicule. De cette concluſion vous en tirez une autre qui n'eſt nullement renfermée dans les premiſſes. *Donc les ames ſont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts ſont dans les enfers, & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre juſteſſe. Il falait dire, ce qui penſe eſt ſans parties, ce qui eſt ſans parties eſt indeſtructible ; donc ce qui penſe en nous étant ſans parties eſt indeſtructible.

Ou bien, le corps meurt parce qu'il eſt diviſible, l'ame n'eſt point diviſible ; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en eſt de même de tous les raiſonnemens captieux des Grecs. Un maître enſeigne la rhétorique à ſon diſciple, à condition que le diſciple le payera à la première cauſe qu'il aura gagnée.

Le diſciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à ſon maître ; il lui dit,

Je ne vous dois jamais rien, car ſi je perds ma cauſe je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; & ſi je gagne, ma demande eſt de ne vous point payer.

Le maitre rétorquait l'argument, & diſait, Si vous perdez, payez, & ſi vous gagnez, payez, puiſque notre marché eſt que vous me payerez après la première cauſe que vous aurez gagnée.

Il eſt évident que tout cela roule ſur une équivoque. *Ariſtote* enſeigne à la lever en mettant dans l'argument les termes néceſſaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance ;
L'échéance eſt ici une cauſe gagnée.
Il n'y a point eu encor de cauſe gagnée ;
Donc il n'y a point eu encor d'échéance,
Donc le diſciple ne doit rien encor.

Mais *encor* ne ſignifie pas *jamais*. Le diſciple feſait donc un procès ridicule.

Le maitre de ſon côté n'était pas en droit de rien exiger, puiſqu'il n'y avait pas encor d'échéance.

Il falait qu'il attendit que le diſciple eût plaidé quelque autre cauſe.

Qu'un peuple vainqueur ſtipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ſes vaiſſeaux ; qu'il les faſſe ſcier en deux, & qu'ayant ainſi rendu la moitié juſte il prétende avoir ſatisfait au traité, il eſt évident que voila une équivoque tres criminelle.

Ariſtote, par les règles de ſa *logique*, rendit donc un grand ſervice à l'eſprit humain en prévenant toutes les équivoques ; car ce ſont elles qui font tous les mal-entendus en philoſophie, en théologie, & en affaires.

La malheureuſe guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque ſur l'Acadie.

Il eſt vrai que le bon ſens naturel, & l'habitude de raiſonner, ſe paſſent des règles d'*Ariſtote*. Un homme qui a l'oreille & la voix juſte, peut bien chanter ſans les règles de la muſique ; mais il vaut mieux la ſavoir.

DE SA PHYSIQUE.

On ne la comprend guères, mais il eſt plus que probable qu'*Ariſtote* s'entendait, & qu'on l'entendait de ſon tems. Le grec eſt étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans ſon chapitre ſept, que les principes des corps ſont, *la matière*, *la privation*, *la forme* ; il ſemble qu'il diſe une bétiſe énorme ; ce n'en eſt pourtant point une. La matière, ſelon lui, eſt le premier principe de tout, le ſujet de tout, indifférent à tout. La forme lui eſt eſſentielle pour devenir une certaine choſe. La privation eſt ce qui diſtingue un être de toutes les choſes qui ne ſont point en lui. La matière eſt indifférente à devenir roſe ou poi-

rier. Mais quand elle eſt poirier ou roſe, elle eſt privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée; mais enfin il n'y a rien là que de très intelligible, & rien qui ſoit impertinent.

L'*acte de ce qui eſt en puiſſance* parait ridicule, & ne l'eſt pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'eſt tout ce que cette expreſſion d'*acte en puiſſance* ſignifie. Ainſi il n'y avait point de ridicule, chez les Grecs, à dire que le mouvement était un acte de puiſſance, puiſque la matière peut être mue. Et il eſt fort vraiſemblable qu'*Ariſtote* entendait par-là que le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matière.

Ariſtote dut faire néceſſairement une très mauvaiſe phyſique de détail; & c'eſt ce qui lui a été commun avec tous les philoſophes, juſqu'au tems où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boiles*, l'académie *del Cimento* commencèrent à faire des expériences. La phyſique eſt une mine, dans laquelle on ne peut deſcendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils ſont reſtés ſur le bord de l'abîme; & ont raiſonné ſur ce qu'il contenait, ſans le voir.

TRAITÉ D'ARISTOTE SUR LES ANIMAUX.

Ses *Recherches ſur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Ariſtote* ſe ſervit de ſes yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie. Ce fut un fruit de ſes conquêtes. Ce héros y dépenſa des ſommes qui effrayeraient tous les gardes du tréſor royal d'aujourd'hui, & c'eſt ce qui doit immortaliſer la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déja parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux ſciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il conſulte continuellement des ames juives pour faire couler la ſubſtance de ſes ſujets dans ſon coffre des danaïdes, dont elle ſort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* feſait venir chez *Ariſtote*, éléphans, rinocerots, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches. Et nous autres, quand par hazard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt ſous ; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

DU MONDE ÉTERNEL.

Ariſtote ſoutient expreſſément dans ſon li-

vre du *Ciel* (Chap XI.) que le monde eſt éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur, & il le définit, *Un*, *éternel*, *immobile*, *indiviſible*, *ſans qualités*. Liv VII. ch. XII.

Il falait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du ſoleil, & auſſi ancienne que cet aſtre.

A l'égard des ſphères céleſtes, il eſt auſſi ignorant que tous les autres philoſophes. *Copernic* n'était pas venu.

DE SA MÉTAPHYSIQUE.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame ; mais qu'eſt-ce que DIEU ſelon lui, & qu'eſt-ce que l'ame ? L'ame eſt une enteléchie. Mais que veut dire enteléchie ? C'eſt, dit-il, un principe & un acte, une puiſſance nutritive, ſentante & raiſonnable. Cela ne veut dire autre choſe, ſinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de ſentir & de raiſonner. Le comment & le pourquoi ſont un peu difficiles à ſaiſir. Les Grecs ne ſavaient pas plus ce que c'eſt qu'une enteléchie, que les Topinambous & nos docteurs ne ſavent ce que c'eſt qu'une ame. Liv. II. ch. II.

DE SA MORALE.

La morale d'*Ariſtote* eſt comme toutes les autres, fort bonne, car il n'y a pas deux

morales. Celles de *Confutzée*, de *Zoroaſtre*, de *Pythagore*, d'*Ariſtote*, d'*Epictete*, de *Marc-Antonin*, ſont abſolument les memes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaiſſance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Ariſtote dit, qu'il faut trois choſes pour être vertueux, la nature, la raiſon & l'habitude; rien n'eſt plus vrai. Sans un bon naturel la vertu eſt trop difficile; la raiſon le fortifie, & l'habitude rend les actions honnetes auſſi familieres qu'un exercice journalier auquel on s'eſt accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre leſquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il diſtingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes & les amans. On ne connait plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hoſpitalité. Ce qui était le ſacré lien de la ſociété chez les anciens, n'eſt parmi nous qu'un compte de cabaretier. Et à l'égard des amans, il eſt rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il eſt triſte que nos premiers docteurs n'ayent preſque jamais mis l'amitié au rang des vertus; n'ayent preſque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils ſemblèrent inſpirer ſouvent l'inimitié. Ils reſſemblaient aux tyrans qui craignent les aſſociations.

C'eſt encor avec tres grande raiſon qu'*A-*

riſtote met toutes les vertus entre les extrêmes oppoſés. Il eſt peut-être le premier qui leur ait aſſigné cette place.

Il dit expreſſément que la piété eſt le milieu entre l'athéiſme & la ſuperſtition.

DE SA RHÉTORIQUE.

C'eſt probablement ſa *rhétorique* & ſa *poëtique* que Cicéron & Quintilien ont en vue. Cicéron, dans ſon livre de l'*orateur*, dit, *perſonne n'eut plus de ſcience, plus de ſagacité, d'invention & de jugement :* Quintilien va juſqu'à louer non-ſeulement l'étendue de ſes connaiſſances, mais encor la ſuavité de ſon élocution, *eloquendi ſuavitatem.*

Ariſtote veut qu'un orateur ſoit inſtruit des loix, des finances, des traités, des places de guerre, des garniſons, des vivres, des marchandiſes. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des pregadi de Veniſe, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Ariſtote* inutiles ; elles le ſont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaiſſe les paſſions des hommes, & les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une ſeule fineſſe de l'art qui lui échape. Il recommande ſurtout qu'on apporte des exemples quand on

parle d'affaires publiques ; rien ne fait un plus grand effet ſur l'eſprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit ſur cette matière, qu'il écrivait ſa rhétorique longtems avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine-général de la Grece contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il eſt de leur intérêt de s'oppoſer aux intérêts du roi de Perſe, & d'empêcher qu'il ne ſe rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire ſouvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grece qu'après que l'Egypte fut en ſa puiſſance ; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en uſe ainſi. Gardez-vous de ſouffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va juſqu'à permettre, dans les diſcours devant les grandes aſſemblées, les paraboles & les fables. Elles ſaiſiſſent toûjours la multitude ; il en rapporte de très ingénieuſes, & qui ſont de la plus haute antiquité, comme celle du cheval qui implora le ſecours de l'homme pour ſe venger du cerf, & qui devint eſclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre ſecond, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, &

probablement de l'Aſie, ſur l'étendue de la puiſſance des Dieux.

S'il eſt vrai, dit-il, *que les Dieux mêmes ne peuvent pas tout ſavoir, quelqu'éclairés qu'ils ſoient, à plus forte raiſon les hommes.* Ce paſſage montre évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniſcience à la divinité. On ne concevait pas que les Dieux puſſent ſavoir ce qui n'eſt pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraiſſait impoſſible de le connaître. C'eſt l'opinion des ſociniens d'aujourd'hui ; mais revenons à la rhétorique d'*Ariſtote*.

Ce que je remarquerai le plus dans ſon chapitre de l'*élocution* & de la *diction*, c'eſt le bon ſens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en proſe. Il veut du patétique, mais il bannit l'enflure ; il proſcrit les épithètes inutiles. En effet, *Démoſthène* & *Cicéron* qui ont ſuivi ſes preceptes, n'ont jamais affecté le ſtile poëtique dans leurs diſcours. Il faut, dit *Ariſtote*, que le ſtile ſoit toûjours conforme au ſujet.

Rien n'eſt plus déplacé que de parler de phyſique poëtiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'eſt le charlataniſme d'un homme qui veut faire paſſer de faux ſyſtèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits eſprits ſont trompés par cet appas, & les bons eſprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraiſon funèbre s'eſt emparée du ſtile poétique en proſe. Mais ce genre conſiſtant preſque tout entier dans l'exagération, il ſemble qu'il lui ſoit permis d'emprunter ſes ornemens de la poëſie.

Les auteurs des romans ſe ſont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je penſe, qui tranſpoſa ainſi les limites des arts, & qui abuſa de cette facilité. On fit grace à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait ſans pouvoir faire des vers, & plus encor en faveur de ſa morale, dans laquelle il ſurpaſſe infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de *Louïs XIV*, & de la dureté de *Louvois* qu'on crut appercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en ſoit, rien ne prouve mieux le grand ſens & le bon goût d'*Ariſtote*, que d'avoir aſſigné ſa place à chaque choſe.

POETIQUE.

Où trouver dans nos nations modernes un phyſicien, un géomètre, un métaphyſicien, un moraliſte même qui ait bien parlé de la poëſie ? Ils ſont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioſte*, du *Taſſe*, & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuſes de leur gé-

nie. Ils n'en ſentent pas les beautés, ou s'ils les ſentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Paſcal* de dire, „ comme on dit *beauté poëtique*, on devrait „ dire auſſi *beauté géométrique*, & *beauté* „ *médecinale*. Cependant on ne le dit point; „ & la raiſon en eſt qu'on ſait bien quel eſt „ l'objet de la géométrie & quel eſt l'objet „ de la médecine; mais on ne ſait pas en „ quoi conſiſte l'agrément qui eſt l'objet de „ la poéſie. On ne ſait ce que c'eſt que ce „ modèle naturel qu'il faut imiter; & faute „ de cette connaiſſance on a inventé de certains termes bizarres, *ſiécle d'or*, *mer-* „ *veilles de nos jours*, *fatal laurier*, *bel* „ *aſtre*, &c. Et on appelle ce jargon *beauté* „ *poëtique*. "

On ſent aſſez combien ce morceau de *Paſcal* eſt pitoyable. On ſait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appellons *beau* que ce qui cauſe à notre ame & à nos ſens du plaiſir & de l'admiration. C'eſt ainſi que raiſonne Ariſtote: & Paſcal raiſonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel aſtre*, n'ont jamais été des beautés poëtiques. S'il avait voulu ſavoir ce que c'eſt, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe*:

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſoumis à ſes loix;

Et la garde qui veille, aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan*,

Que te ſert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toûjours que la mort, qu'avecque moins de peine
L'on trouve en ſon foyer.
Que ſert à ces hèros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouïr le ſoleil
Des tréſors du Pactole ?
La gloire qui les ſuit après tant de travaux,
Se paſſe en moins de tems que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait ſurtout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, & il fut ſecondé par un nommé *Dubois*, qui était auſſi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas juſqu'à *Monteſquieu*, qui dans ſon livre amuſant des Lettres Perſanes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* & *Virgile* ne ſont rien en comparaiſon d'un homme qui imite avec eſprit & avec ſuccès le *Siamois* de *Dufréni*, & qui remplit ſon livre de

de choſes hardies, ſans leſquelles il n'aurait pas été lu. „ *Qu'eſt-ce que les poëmes épiques?* dit-il, „ *je n'en ſais rien; je mépriſe les lyri-* „ *ques autant que j'eſtime les tragiques.*“ Il devait pourtant ne pas tant mépriſer *Pindare* & *Horace*. Ariſtote ne mépriſait point Pindare.

Deſcartes fit à la vérité pour la reine *Chriſtine* un petit divertiſſement en vers, mais digne de ſa matière cannelée.

Mallebranche ne diſtinguait pas le *Qu'il mourût* de Corneille, d'un vers de *Jodele* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'Ariſtote qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature!

C'eſt dans le chapitre quatriéme de ſa *poëtique* que *Boileau* a puiſé ces beaux vers.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux;
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable:
Ainſi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Ariſtote*. „ L'imitation „ & l'harmonie ont produit la poëſie..... „ nous voyons avec plaiſir dans un tableau „ des animaux affreux, des hommes morts

„ ou mourans que nous ne regarderions
„ qu'avec chagrin & avec frayeur, dans la
„ nature. Plus ils ſont bien imités, plus ils
„ nous cauſent de ſatisfaction. "

Ce quatriéme chapitre de la poëtique d'*Ariſtote* ſe retrouve preſque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les loix qu'il donne dans les chapitres ſuivans, ſont encor aujourd'hui celles de nos bons auteurs, ſi vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la muſique. Son idée que la tragédie eſt inſtituée pour purger les paſſions, a été fort combattue ; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour inceſtueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer ſa colère en voyant le triſte exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philoſophe recommande expreſſément, c'eſt qu'il y ait toûjours de l'héroïſme dans la tragédie, & du ridicule dans la comédie. C'eſt une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES, ARMÉES, &c.

C'Eſt une choſe très digne de conſidération, qu'il y ait eu & qu'il y ait encor ſur la terre des ſociétés ſans armées. Les bracmanes, qui gouvernèrent longtems

preſque toute la grande Kerchonèſe de l'Inde ; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Penſilvanie ; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique ; les Samoïèdes, les Lapons, les Kanshkadiens n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voiſins.

Les bracmanes furent les plus conſidérables de tous ces peuples pacifiques ; leur caſte qui eſt ſi ancienne, qui ſubſiſte encor, & devant qui toutes les autres inſtitutions ſont nouvelles, eſt un prodige qu'on ne ſait pas admirer. Leur police & leur religion ſe réunirent toûjours à ne verſer jamais de ſang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on eſt aiſément ſubjugué ; ils l'ont été & n'ont point changé.

Les Penſilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont conſtamment la guerre en horreur.

Pluſieurs peuplades de l'Amérique ne ſavaient ce que c'eſt qu'une armée avant que les Eſpagnols vinſſent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorèrent & armes & Dieux des armées, & bataillons & eſcadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux ne portent les armes en aucun pays, du

moins quand ils ſont fidèles à leur inſtitution.

Ce n'eſt que chez les chrétiens qu'on a vu des ſociétés religieuſes établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de St. Jean, chevaliers Teutons, chevaliers portes-glaive. Ces ordres religieux furent inſtitués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées, ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent preſque jamais de cavalerie ; elle eût été aſſez inutile dans un pays entrecoupé de canaux, inondé pendant cinq mois, & fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Aſie employèrent les quadriges de guerre. Il en eſt parlé dans les annales de la Chine. *Confutzée* dit, qu'encor de ſon tems chaque gouverneur de province fourniſſait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient ſur des chars à deux chevaux.

Confucius liv. III. part. I.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation Juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des ânesſes quand il fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de trente villes, à ce que dit le texte, étaient montés chacun ſur un âne. *Saül*,

Juges ch. X. ℣. 4.

depuis roi de Juda, n'avait que des ânesses; & les fils de *David* s'enfuirent tous sur des mules lors qu'*Absalon* eut tué son frère *Ammon*. Absalon n'était monté que sur une mule, dans la bataille qu'il livra contre les troupes de son père; ce qui prouve, selon les histoires juives, que l'on commençait alors à se servir de jumens en Palestine, ou bien qu'on y était déja assez riche pour acheter des mules des pays voisins.

Les Grecs se servirent peu de cavalerie; ce fut principalement avec la phalange Macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui assujettirent la Perse.

C'est l'infanterie Romaine qui subjugua la plus grande partie du monde. *César*, à la bataille de Pharsale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne sait point en quel tems les Indiens & les Africains commencèrent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit les éléphans d'*Annibal* passer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a disputé longtems sur les dispositions des armées Romaines & Grecques, sur leurs armes, sur leurs évolutions.

Chacun a donné ſon plan des batailles de Zama & de Pharſale.

Le commentateur *Calmet* bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du Dictionnaire de la Bible, dans leſquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inſéré cent gravures où ſe voyent des plans de bataille & des ſiéges en taille-douce. Le DIEU des Juifs était le DIEU des armées; mais *Calmet* n'était pas ſon ſecrétaire : il n'a pu ſavoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philiſtins furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces eſtampes de carnage, deſſinées au hazard, enchérirent ſon livre de cinq ou ſix louis d'or, & ne le rendirent pas meilleur.

C'eſt une grande queſtion ſi les Francs, que le jéſuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, ſe ſervaient de fléches dans leurs armées, s'ils avaient des caſques & des cuiraſſes.

Suppoſé qu'ils allaſſent au combat preſque nuds & armés ſeulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée & d'un couteau, il en réſultera que les Romains, maîtres des Gaules ſi aiſément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, & que les Gaulois aimèrent autant devenir les ſujets d'un petit

nombre de Francs, que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea enſuite, ainſi que tout change.

Dans le tems des chevaliers, écuyers & varlets, on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Eſpagne. Cette gendarmerie était couverte de fer ainſi que les chevaux. Les fantaſſins étaient des ſerfs qui feſaient plutôt les fonctions de pionniers que de ſoldats. Mais les Anglais eurent toûjours dans leurs gens de pied de bons archers, & c'eſt en grande partie ce qui leur fit gagner preſque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne ſont guères que des expériences de phyſique! un ſoldat ſerait bien étonné ſi quelque ſavant lui diſait: „ Mon ami, tu es un „ meilleur machiniſte qu'*Archimède*. Cinq par„ ties de ſalpêtre, une partie de ſouphre, „ une partie de carbonis ligneus, ont été „ préparées chacune à part. Ton ſalpêtre diſ„ ſous avec du nitre bien filtré, bien évaporé, „ bien criſtaliſé, bien remué, bien ſeché, s'eſt „ incorporé avec le ſouphre purifié & d'un „ beau jaune. Ces deux ingrédiens mêlés „ avec le charbon pilé, ont formé de groſ„ ſes boules par le moyen d'une eſſence de „ vinaigre, ou de ſel ammoniac, ou d'urine.

„ Ces boules ont été réduites *in pulverem* „ *pirium* dans un moulin. L'effet de ce mé- „ lange eſt une dilatation qui eſt à peu-près „ comme quatre mille eſt à l'unité, & le plomb „ qui eſt dans ton tuyau fait un autre ef- „ fet qui eſt le produit de ſa maſſe multiplié „ par ſa viteſſe.

„ Le premier qui devina une grande partie „ de ce ſecret de mathématique, fut un béné- „ dictin nommé *Roger Bacon.* Celui qui l'in- „ venta tout entier fut un autre bénédictin „ Allemand nommé *Shwartz*, au quatorzié- „ me ſiécle. Ainſi, c'eſt à deux moines que „ tu dois l'art d'être un excellent meur- „ trier, ſi tu tires juſte & ſi ta poudre eſt „ bonne.

„ C'eſt en vain que *Du Cange* a préten- „ du qu'en 1338 les régiſtres de la chambre „ des comptes de Paris font mention d'un „ mémoire payé pour de la poudre à canon: „ n'en crois rien, il s'agit là de l'artillerie, „ nom affecté aux anciennes machines de „ guerre & aux nouvelles.

„ La poudre à canon fit oublier entié- „ rement le feu grégeois dont les Maures „ feſaient encor quelque uſage. Te voilà en- „ fin dépoſitaire d'un art qui non-ſeulement „ imite le tonnerre, mais qui eſt beaucoup „ plus terrible. "

Ce diſcours qu'on tiendrait à un ſoldat, ſerait de la plus grande vérité. Deux

moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fuſſent connus, les nations hyperborées avaient ſubjugué preſque tout l'hémiſphère, & pouraient revenir encor, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'était la force du corps, l'agilité, une eſpèce de fureur ſanguinaire, un acharnement d'homme à homme qui décidaient de la victoire, & par conſéquent du deſtin des états. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guères plus de diſcipline dans les armées du Nord, au tems de la décadence de l'empire Romain, que dans les bêtes carnaſſières qui fondent ſur leur proie.

Aujourd'hui une ſeule place frontière munie de canon, arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas longtems, une armée de Ruſſes victorieux, ſe conſumer inutilement devant Cuſtrin, qui n'eſt qu'une petite forteresſe dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps, peuvent l'emporter ſur les plus robuſtes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons ſuffirent à la bataille de Fontenoi pour faire retourner en arrière

toute la colonne Anglaiſe déja maîtreſſe du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le ſoldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorſque l'on combat corps-à-corps. La force, l'adreſſe, la trempe des armes même, ſont inutiles. A peine une ſeule fois dans une guerre ſe ſert-on de la bayonnette au bout du fuſil, quoiqu'elle ſoit la plus terrible des armes.

Dans une plaine ſouvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en ſilence; chaque bataillon mène avec ſoi des canons de campagne; les premières lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre. Ce ſont des victimes qu'on préſente tour-à-tour aux coups de feu. On voit ſouvent, ſur les ailes, des eſcadrons expoſés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui ſe laſſent de cette manœuvre, laquelle ne laiſſe aucun lieu à l'impétuoſité du courage, ſe débandent & quittent le champ de bataille. On va les rallier, ſi l'on peut, à quelques milles au-delà. Les ennemis victorieux aſſiégent une ville qui leur coûte quelquefois plus de tems, plus d'hommes, plus d'argent, que pluſieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès ſont très rarement rapides. Et au bout de cinq ou ſix ans, les deux par-

ties également épuisées, sont obligées de faire la paix.

Ainsi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle, ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévastations, & qui par-là rend les guerres moins funestes, quoi qu'elles le soient encor prodigieusement.

Les Grecs dans tous les tems, les Romains jusqu'au tems de *Sylla*, les autres peuples de l'occident & du septentrion, n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoiée ; tout bourgeois était soldat, & s'enrôlait en tems de guerre. C'était précisément comme aujourd'hui en Suisse. Parcourez-là toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté dans le tems des revues ; si elle a la guerre, vous y voyez tout d'un coup quatre-vingt mille soldats en armes.

Ceux qui usurpèrent la puissance suprême depuis *Sylla*, eurent toûjours des troupes permanentes soudoiées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens assujettis, encor plus que pour subjuguer les autres nations. Il n'y a pas jusqu'à l'évêque de Rome qui ne soudoie une petite armée. Qui l'eût dit du tems des apôtres, que le serviteur des serviteurs de DIEU aurait des régimens, & dans Rome!

Ce qu'on craint le plus en Angleterre,

c'eſt à *great ſtranding army*, une grande armée ſur pied.

Les janiſſaires ont fait la grandeur des ſultans, mais auſſi ils les ont étranglés. Les ſultans auraient évité le cordon ſi, au-lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne eſt qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paye, quand elle peut en avoir une.

AROT ET MAROT.

CEt article peut ſervir à faire voir combien les plus ſavans hommes peuvent ſe tromper, & à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui eſt rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

„ Ce ſont les noms de deux anges, que „ l'impoſteur *Mahomet* diſait avoir été en- „ voyés de DIEU pour enſeigner les hom- „ mes & pour leur ordonner de s'abſtenir „ du meurtre, des faux jugemens & de tou- „ tes ſortes d'excès. Ce faux prophète ajou- „ te, qu'une très belle femme ayant invité „ ces deux anges à manger chez elle, elle

„ leur fit boire du vin, dont étant échauffés,
„ ils la sollicitèrent à l'amour ; qu'elle fei-
„ gnit de consentir à leur passion, à con-
„ dition qu'ils lui apprendraient auparavant
„ les paroles par le moyen desquelles ils
„ disaient que l'on pouvait aisément monter
„ au ciel ; qu'après avoir su d'eux ce qu'elle
„ leur avait demandé, elle ne voulut plus
„ tenir sa promesse, & qu'alors elle fut en-
„ levée au ciel, où ayant fait à DIEU le
„ récit de ce qui s'était passé, elle fut chan-
„ gée en l'étoile du matin, qu'on appelle
„ *Lucifer* ou *Aurore*, & que les deux an-
„ ges furent sévérement punis. C'est de-
„ là, selon *Mahomet*, que DIEU prit occa-
„ sion de défendre l'usage du vin aux hom-
„ mes. Voyez *Alcoran*. "

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un seul mot de ce conte absurde & de cette prétendue raison de *Mahomet*, de défendre le vin à ses sectateurs. *Mahomet* ne proscrit l'usage du vin qu'au second & au cinquiéme sura, ou chapitre : *Ils t'interrogeront sur le vin & sur les liqueurs fortes : & tu répondras que c'est un grand péché.*

On ne doit point imputer aux justes qui croyent & qui font de bonnes œuvres, d'avoir bû du vin & d'avoir joué aux jeux de hazard, avant que les jeux de hazard fussent défendus.

Il eſt avéré chez tous les mahométans, que leur prophète ne défendit le vin & les liqueurs que pour conſerver leur ſanté, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'uſage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la ſanté & la raiſon.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui deſcendirent du ciel & qui voulurent coucher avec une femme Arabe, après avoir bû du vin avec elle, n'eſt dans aucun auteur mahométan. Elle ne ſe trouve que parmi les impoſtures que pluſieurs auteurs chrétiens, plus indiſcrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion muſulmane, par un zèle qui n'eſt pas ſelon la ſcience. Les noms d'*Arot* & de *Marot* ne ſont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'eſt un nommé *Silburgius*, qui dit dans un vieux livre que perſonne ne lit, qu'il anathématiſe les anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa & Merwa ſont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainſi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux anges. C'eſt ainſi qu'en ont uſé preſque ſans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous ſur le mahométiſme, juſqu'au tems où le ſage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance muſulmane, & où le ſavant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans

vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus inſtructive.

Gagnier lui-même, tout profeſſeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'eſt plu à nous débiter quelques fauſſetés ſur *Mahomet*, comme ſi on avait beſoin du menſonge pour ſoutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux ſur la jument *Alborac* : il oſe même citer le ſura ou chapitre 53 ; mais ni dans ce ſura 53, ni dans aucun autre, il n'eſt queſtion de ce prétendu voyage au ciel.

C'eſt *Aboulfeda*, qui plus de ſept cent ans après *Mahomet* rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits, qui eurent cours du tems de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſqu'après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus, & qu'on n'inféra dans la collection que ce qui parut autentique.

De plus, non-ſeulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'eſt point dans l'Alcoran ; mais il eſt d'un ſtile bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec ce-

lui-là, on y trouvera une prodigieuse différence. Voici comme il commence.

„ Une certaine nuit je m'étais endormi „ entre les deux collines de Safa & de Merwa. „ Cette nuit était très obscure & très noire ; „ mais si tranquille qu'on n'entendait ni „ les chiens aboyer ni les coqs chanter. Tout „ d'un coup l'ange *Gabriel* se présenta devant moi dans la forme en laquelle le „ DIEU très-haut l'a créé. Son teint était „ blanc comme la neige, ses cheveux blonds „ tressés d'une façon admirable, lui tombaient en boucles sur les épaules ; il avait „ un front majestueux, clair & serein, les „ dents belles & luisantes & les jambes teintes d'un jaune de saphir ; ses vêtemens „ étaient tout tissus de perles & de fil „ d'or très pur. Il portait sur son front „ une lame sur laquelle étaient écrites deux „ lignes toutes brillantes & éclatantes de „ lumiere ; sur la première il y avait ces „ mots : *il n'y a point de* DIEU *que* DIEU ; „ & sur la seconde ceux-ci : *Mahomet est l'apôtre de* DIEU. A cette vue je demeurai „ le plus surpris & le plus confus de tous „ les hommes. J'apperçus autour de lui soixante & dix mille cassolettes ou petites „ bourses pleines de musc & de safran. Il „ avait cinq cent paires d'ailes, & d'une aîle à „ l'autre il y avait la distance de cinq cent „ années de chemin.

„ C'est

„ C'eſt dans cet état que *Gabriel* ſe fit „ voir à mes yeux. Il me poussa & me „ dit : *lève-toi, ô homme endormi.* Je fus „ ſaiſi de frayeur & de tremblement, & je „ lui dis en m'éveillant en ſurſaut : *qui es-tu ?* DIEU *veuille te faire miſéricorde. Je* „ *ſuis ton frère Gabriel*, me répondit-il ; „ *ô mon cher bien-aimé Gabriel*, lui dis-je, „ *je te demande pardon. Eſt-ce une révélation* „ *de quelque choſe de nouveau, ou bien une* „ *menace affligeante que tu viens m'annoncer ?* „ *C'eſt quelque choſe de nouveau*, reprit-il ; „ *lève-toi, mon cher & bien-aimé. Attache* „ *ton manteau ſur tes épaules, tu en auras* „ *beſoin : car il faut que tu rendes viſite à* „ *ton ſeigneur cette nuit.* En même tems „ *Gabriel* me prit par la main ; il me fit „ lever, & m'ayant fait monter ſur la jument „ Alborac, il la conduiſit lui-même par la „ bride, &c. “

Enfin il eſt avéré chez les muſulmans que ce chapitre, qui n'eſt d'aucune autenticité, fut imaginé par *Abu-Horaïra*, qui était, dit-on, contemporain du prophète. Que dirait-on d'un Turc qui viendrait aujourd'hui inſulter notre religion, & nous dire que nous comptons parmi nos livres conſacrés les *lettres de St. Paul à Sénèque*, & les *lettres de Sénèque à Paul*, les *actes de Pilate*, la *vie de la femme de Pilate*, les *lettres du prétendu*

roi Abgare à JESUS-CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *à ce roitelet*, l'*Hiſtoire du défi de St. Pierre à Simon le magicien*, les *prédictions des ſybilles*, le *Teſtament des douze patriarches*, & tant d'autres livres de cette eſpèce ?

Nous répondrions à ce Turc qu'il eſt fort mal inſtruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'eſt regardé par nous comme autentique. Le Turc nous fera la même réponſe, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux. Il nous dira que ce n'eſt qu'une fraude pieuſe des derniers tems, & que ce voyage n'eſt point dans l'Alcoran. Je ne compare point ſans doute ici la vérité avec l'erreur, le chriſtianiſme avec le mahométiſme, l'Evangile avec l'Alcoran ; mais je compare fauſſe tradition à fauſſe tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été pouſſé ſi loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU ſont froides ; qu'il le fait parce qu'il les a touchées, que DIEU ſe fait porter en chaiſe ; que dans l'arche de Noé, le rat nâquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au-lieu de ſouffrir le ſupplice. Il ne ſonge pas que

ce ſont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conſervée dans la Syrie & dans l'Arabie juſqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans ſon oreille, & qu'il feſait accroire à ſes ſectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU ?

N'eſt-ce pas aſſez que nous ſoyons perſuadés de la fauſſeté de ſa ſecte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, ſans que nous perdions notre tems à calomnier les mahométans qui ſont établis du mont Caucaſe au mont Atlas, & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde. Nous écrivons ſans ceſſe de mauvais livres contre eux, & ils n'en ſavent rien. Nous crions que leur religion n'a été embraſſée par tant de peuples, que parce qu'elle flatte les ſens. Où eſt donc la ſenſualité qui ordonne l'abſtinence du vin & des liqueurs dont nous feſons tant d'excès, qui prononce l'ordre indiſpenſable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de ſon revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de ſouffrir dans les premiers tems de la puberté une opération douloureuſe, de faire au milieu des ſables arides un pélérinage qui eſt quelquefois de

cinq cent lieues, & de prier DIEU cinq fois par jour, même en fesant la guerre ?

Mais, dit-on, il leur est permis d'avoir quatre épouses dans ce monde ; & ils auront dans l'autre des femmes célestes. *Grotius* dit en propres mots : *il faut avoir reçu une grande mesure de l'esprit d'étourdissement pour admettre des rêveries aussi grossières & aussi sales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de son Koran des mains de l'ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur ; c'était un imposteur qui soutenait ses séductions par son courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi, ni de sale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les satrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourrissaient dans leurs serrails. Il est dit que *Salomon* avait trois cent femmes & sept cent concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouser les deux sœurs ; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le sura ou chapitre quatre. Où est donc la saleté ?

A l'égard des femmes célestes, où est la saleté ? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage que nous reconnaissons ordonné sur la terre & béni par DIEU même. Le mystère incompréhensible de la génération est le

ſceau de l'Etre éternel. C'eſt la marque la plus chère de ſa puiſſance d'avoir créé le plaiſir, & d'avoir par ce plaiſir même perpétué tous les êtres ſenſibles.

Si on ne conſulte que la ſimple raiſon, elle nous dira qu'il eſt vraiſemblable que l'Etre éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne ſera pas indigne de la Majeſté ſuprême, de nourrir nos eſtomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des eſtomacs. Nos ſaintes Ecritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'eſt à-peu-près l'état où ſeront les juſtes, lorſqu'après leur réſurrection, ils ſeront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps ſera continuellement ſatisfait. Nos pères de l'égliſe n'ont point eu d'autre idée de la Jéruſalem céleſte. *St. Irénée* dit, que chaque ſep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grapes, & chaque grape dix mille raiſins, &c. Liv. v. Chapitre xxxiii.

Pluſieurs pères de l'égliſe en effet ont penſé que les bienheureux dans le ciel joui-

raient de tous leurs sens. *St. Thomas* dit, que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le seront aussi, que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le cryſtal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

Commentaire sur la Genèse, Tome II. livre IV.

St. Augustin dans sa *doctrine chrétienne* dit, que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens, du chant & du discours.

Ch. II. & III. n. 149.

Un de nos grands théologiens Italiens nommé *Plazza*, dans sa *dissertation sur le paradis*, nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitarre & de chanter: ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages*; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans molleſſe, des voluptés sans excès : *tres nobilitates*, *illecebra sine titillatione*, *blanditia sine mollitudine & voluptas sine exuberantiâ*.

Page 506.

St. Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : *in corporibus glorioſis erit odor in suâ ultimâ perfectionne*, *nullo modo per humidum repreſſus*. Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Supplément part. III. q. 84.

Suarez, dans sa *sageſſe*, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût, & l'affecte intentionnellement :

non eſt Deo difficile facere ut ſapidus humor ſit intra organum guſtûs qui ſenſum illum poſſit intentionaliter afficere. Liv. XVI. ch. XX.

Enfin, *St. Proſper*, en réſumant tout, prononce que les bienheureux ſeront raſſaſiés ſans dégoût, & qu'ils jouïront de la ſanté ſans maladie : *ſaturitas ſine faſtidio & tota ſanitas ſine morbo.* N. 232.

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans ayent admis l'uſage des cinq ſens dans leur paradis. Ils diſent, que la première béatitude ſera l'union avec DIEU ; elle n'exclut pas le reſte.

Le paradis de *Mahomet* eſt une fable ; mais encor une fois, il n'y a ni contradiction ni faleté.

La philoſophie demande des idées nettes & préciſes ; *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, & il étalait des raiſonnemens apparens, dont la fauſſeté ne peut ſoutenir un examen réfléchi.

On pourait faire un très gros livre de toutes les imputations injuſtes dont on a chargé les mahométans. Ils ont ſubjugué une des plus belles & des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chaſſer, que de leur dire des injures.

L'impératrice de Ruſſie donne aujourd'hui un grand exemple, elle leur enlève Azoph & Taganrok, la Moldavie, la Valachie,

la Georgie ; elle pouſſe ſes conquêtes juſqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoye contre eux, par une entrepriſe inouïe, des flottes qui partent du fond de la mer Baltique, & d'autres qui couvrent le Pont-Euxin ; mais elle ne dit point, dans ſes manifeſtes, qu'un pigeon ſoit venu parler à l'oreille de *Mahomet*.

ARRÊTS NOTABLES,

SUR LA LIBERTÉ NATURELLE.

ON a fait en pluſieurs pays, & ſurtout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatiſme, ou même l'erreur & la faibleſſe ont commis avec le glaive de la juſtice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pouraient à peine expier, & qui feront frémir tous les ſiécles à venir. Tels ſont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naple & de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou* ; contre *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague par des prêtres & des moines, contre le roi d'Angleterre *Charles I* par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques

commis par la lâcheté, la bêtiſe, la ſuperſtition; & ceux-là ſont innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette claſſe, il faut ranger principalement les procès de ſortilège; & ne jamais oublier qu'encor de nos jours en 1750, la juſtice ſacerdotale de l'évêque de Vurtzbourg a condamné comme ſorcière une religieuſe fille de qualité, au ſupplice du feu. C'eſt afin qu'on ne l'oublie pas, que je répéte ici cette avanture dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop & trop vite.

Je voudrais que chaque jour de l'année, un crieur public au-lieu de bâiller, comme en Allemagne & en Hollande, quelle heure il eſt, (ce qu'on ſait très bien ſans lui) criât, C'eſt aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg & tous ſes habitans furent réduits en cendre. C'eſt ce 14 Mai, à quatre heures & demie du ſoir, que *Henri IV* fut aſſaſſiné pour cette ſeule raiſon qu'il n'était pas aſſez ſoumis au pape; c'eſt à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté ſous le nom de *juſtice*.

Ces avertiſſemens continuels ſeraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les perſécuteurs. Par exemple, je pro-

poſe que chaque année les deux plus forts goſiers qu'on puiſſe trouver à Paris & à Toulouſe, prononcent dans tous les carrefours ces paroles: „ C'eſt à pareil jour que „ cinquante maîtres des requêtes rétablirent „ la mémoire de *Jean Calas* d'une voix „ unanime, & obtinrent pour la famille des „ libéralités du roi même, au nom duquel „ *Jean Calas* avait été injuſtement condamné „ au plus horrible ſupplice. "

Il ne ſerait pas mal qu'à la porte de tous les miniſtres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés, ou dépendans:

„ Meſſieurs, craignez de ſéduire le miniſ- „ tre par de faux expoſés, & d'abuſer du „ nom du roi. Il eſt dangereux de le pren- „ dre en vain. Il y a dans le monde un „ maître *Gerbier* qui défend la cauſe de la „ veuve & de l'orphelin opprimés ſous le „ poids d'un nom ſacré. C'eſt celui-là même „ qui a obtenu au barreau du parlement de „ Paris l'aboliſſement de la ſociété de JESUS. „ Ecoutez attentivement la leçon qu'il a don- „ née à la ſociété de St. Bernard, conjointe- „ ment avec maître *Loiſeau* autre protecteur „ des veuves. "

Il faut d'abord que vous ſachiez que les révérends pères bernardins de Clervaux poſ-

ſèdent dix-ſept mille arpens de bois, ſept groſſes forges, quatorze groſſes métairies, quantité de fiefs, de bénéfices, & même des droits dans les pays étrangers. Le revenu du couvent va juſqu'à deux cent mille livres de rentes. Le tréſor eſt immenſe; le palais abbatial eſt celui d'un prince; rien n'eſt plus juſte; c'eſt un faible prix des grands ſervices que les bernardins rendent continuellement à l'état.

Il arriva qu'un jeune homme de dix-ſept ans, nommé *Caſtille*, dont le nom de batême était *Bernard*, crut par cette raiſon qu'il devait ſe faire bernardin; c'eſt ainſi qu'on raiſonne à dix-ſept ans, & quelquefois a trente: il alla faire ſon noviciat en Lorraine dans l'abbaïe d'Orval. Quand il falut prononcer ſes vœux, la grace lui manqua; il ne les ſigna point, s'en alla & redevint homme. Il s'établit à Paris, & au bout de trente ans, ayant fait une petite fortune, il ſe maria & eut des enfans.

Le révérend père procureur de Clervaux nommé *Mayeur*, digne procureur, frère de l'abbé, ayant appris à Paris d'une fille de joie que ce *Caſtille* avait été autrefois bernardin, complote de le révendiquer en qualité de déſerteur, quoi qu'il ne fût point réellement engagé; de faire paſſer ſa femme pour une concubine, & de placer ſes enfans à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'aſſocie avec un

autre fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont au bureau des lettres de cachet, expoſent leurs griefs au nom de *St. Bernard*, obtiennent la lettre, viennent ſaiſir *Bernard Caſille*, ſa femme & leurs enfans, s'emparent de tout le bien, & vont le manger où vous ſavez.

Bernard Caſille eſt enfermé à Orval dans un cachot, où il meurt au bout de ſix mois, de peur qu'il ne demande juſtice. Sa femme eſt conduite dans un autre cachot à Ste. Pélagie, maiſon de force des filles débordées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

Les choſes reſtent dans cet état pendant trois ans. Au bout de ce tems la dame *Caſille* obtient ſon élargiſſement. DIEU eſt juſte. Il donne un ſecond mari à cette veuve. Ce mari nommé *Launai*, ſe trouve un homme de tête qui développe toutes les fraudes, toutes les horreurs, toutes les ſcélérateſſes employées contre ſa femme. Ils intentent tous deux un procès aux moines. Il eſt vrai que frere *Mayeur* qu'on appelle *Dom Mayeur*, n'a pas été pendu; mais le couvent de Clervaux en a été pour quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent, qui n'aime mieux voir pendre ſon procureur, que de perdre ſon argent.

L'arrêt eſt de 1764.

Que cette hiſtoire vous apprenne, meſſieurs, à uſer de beaucoup de ſobriété en fait de lettres de cachet. Sachez que maître

Elie de Beaumont, ce célèbre défenseur de la mémoire de *Calas*, & maître *Target* cet autre protecteur de l'innocence opprimée, ont fait payer vingt mille francs d'amende à celui qui avait arraché par ses intrigues une lettre de cachet pour faire enlever la comtesse de *Lancize* mourante, la traîner hors du sein de la famille, & lui dérober tous ses titres.

L'arrêt est de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens des provinces.

Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on entend des battemens de mains du fond de la grand' chambre aux portes de Paris. Prenez garde à vous, messieurs, ne demandez pas légérement des lettres de cachet.

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé, qu'est-ce qu'une lettre de cachet? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

ART DRAMATIQUE,

OUVRAGES DRAMATIQUES,

TRAGÉDIE, COMÉDIE, OPÉRA.

Panem & circenses est la devise de tous les peuples. Au-lieu de tuer tous les Caraïbes, il falait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibecière, & de la musique. On les eût aisé-

ment ſubjugués. Il y a des ſpectacles pour toutes les conditions humaines ; la populace veut qu'on parle à ſes yeux ; & beaucoup d'hommes d'un rang ſupérieur ſont peuple. Les ames cultivées & ſenſibles veulent des tragédies, & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charettes des *Theſpis*, enſuite on eut ſes *Eſchyles*, & l'on ſe flatta bientôt d'avoir ſes *Sophocles* & ſes *Euripides* ; après quoi tout dégénéra : c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires ſur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eſchyle*, *Ménandre* & *Ariſtophane* n'ont fait d'œuvres dramatiques ; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'eſt aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaiſſance de tous les autres arts. Il eſt vrai qu'ils commencèrent dès le treiziéme ſiécle, & peut-être auparavant, par des farces malheureuſement tirées de l'ancien, & du nouveau Teſtament ; indigne abus qui paſſa bientôt en Eſpagne, & en France ; c'était une imitation vicieuſe des eſſais, que *St. Grégoire* de Nazianze avait faits en ce genre, pour oppoſer un théâtre chrétien au théâtre payen de Sophocle & d'Euripide. *St. Grégoire* de Nazianze mit quelque

éloquence, & quelque dignité dans ces piéces ; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes, & des boufonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Triſſino*, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da gothi*, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vûe en Italie, & cependant régulière. Il y obſerva les trois unités, de lieu, de tems, & d'action. Il y introduiſit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais pour le tems où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette piéce fut repréſentée à Vicence, & la ville conſtruiſit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau ſiécle accoururent aux repréſentations, & prodiguèrent les applaudiſſemens que méritait cette entrepriſe eſtimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de ſa préſence la *Rozemonde* du *Ruccellaï* : toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement ; mais, ce qui eſt étrange, preſque toutes furent un peu froides : tant le dialogue en vers eſt difficile, tant l'art de ſe rendre maître du cœur eſt donné à peu de génies ; le *Toriſmond* même du *Taſſe* fut encor plus inſipide que les autres.

On ne connut que dans le *Paſtor fido* du

Guarini ces scènes attendrissantes, qui font verser des larmes, qu'on retient par cœur malgré soi; & voilà pourquoi nous disons, *retenir par cœur*; car ce qui touche le cœur, se grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait longtems auparavant rétabli la vraie comédie; comme *Trissino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

NB Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans son *Traite de la poesie.*

Dès l'an 1480, quand toutes les autres nations de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare, ce prélat avait fait jouer sa *Calendra*; piéce d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licentieuses, ainsi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel.*

Les Italiens seuls furent donc en possession du théatre pendant près d'un siécle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'histoire, des mathématiques, de tous les genres de poésie & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de misérables farces, comme on sait, pendant tout le quinziéme, & seiziéme siécles.

Les Espagnols, tout ingénieux qu'ils sont, quelque grandeur qu'ils ayent dans l'esprit, ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable coutume d'introduire les plus basses bouffonneries dans les sujets les plus sérieux: un

un ſeul mauvais exemple une fois donné eſt capable de corrompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

DU THÉATRE ESPAGNOL.

Les *autos ſacramentales* ont deshonoré l'Eſpagne beaucoup plus longtems que les *myſtères de la paſſion*, les *actes des ſaints*, nos *moralités*, la *mère ſotte* n'ont flétri la France. Ces *autos ſacramentales* ſe repréſentaient encore à Madrid, il y a très peu d'années. *Calderon* en avait fait pour ſa part plus de deux cent.

Une de ſes plus fameuſes piéces, imprimée à Valladolid ſans date, & que j'ai ſous mes yeux, eſt la *dévotion de la miſſa*. Les acteurs ſont un roi de Cordouë mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux ſoldats bouffons & le diable. L'un de ces deux bouffons, eſt un nommé *Paſcal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* ſoldat mahométan.

Le diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas*; & croyent en avoir bon marché, parce qu'il eſt en péché mortel: mais *Paſcal* prend le parti de faire dire une meſſe ſur le théâtre, & de la ſervir. Le diable perd alors toute ſa puiſſance ſur lui.

Pendant la meſſe, la bataille ſe donne; & le diable eſt tout étonné de voir *Paſcal* au

milieu du combat dans le même tems qu'il ſert la meſſe. *Oh oh*, dit-il, *je ſais bien qu'un corps ne peut ſe trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le ſacrement, auquel ce drole a tant de dévotion.* Mais le diable ne ſavait pas que l'ange chrétien avait prix la figure du bon *Paſcal Vivas*, & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordouë eſt battu, comme on peut bien le croire ; *Paſcal* épouſe ſa vivandière, & la piéce finit par l'éloge de la meſſe.

Partout ailleurs, un tel ſpectacle aurait été une prophanation que l'inquiſition aurait cruellement punie, mais en Eſpagne c'était une édification.

Dans un autre acte ſacramental JESUS-CHRIST en perruque quarrée, & le diable en bonnet à deux cornes, diſputent ſur la controverſe, ſe battent à coups de poing, & finiſſent par danſer enſemble une ſarabande.

Pluſieurs piéces de ce genre finiſſent par ces mots, *ite comedia eſt.*

D'autres piéces, en très grand nombre, ne ſont point ſacramentales, ce ſont des tragicomédies, & même des tragédies ; l'une eſt *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Abſalon.* On a joué *le ſoleil ſoumis à l'homme*, DIEU *bon payeur*, le *maître d'hôtel de* DIEU,

la *dévotion aux trépassés*. Et toutes ces piéces sont intitulées *la famosa comedia*.

Qui croirait que dans cet abîme de grossiéretés insipides, il y ait de tems en tems des traits de génie, & je ne sais quel fracas de théâtre qui peut amuser & même intéresser ?

Peut-être quelques-unes de ces piéces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle*, dans lesquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France & en Espagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Promethée* sur un rocher, par ordre de *Jupiter* ? qu'est-ce que la force & la vaillance qui servent de garçon-bourreaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid, *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes ? Si *Pascal Vivas* sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes ces cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides* ? La ressemblance me parait assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toûjours eu un ou deux bouffons dans les piéces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusques dans le *Cid*. Il n'est

pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connait l'*Héraclius* de Calderon, intitulé *Toute la vie eſt un menſonge, & tout eſt une vérité*, antérieure de près de vingt années à l'*Héraclius* de Corneille. L'énorme démence de cette piéce n'empêche pas qu'elle ne ſoit ſemée de pluſieurs morceaux éloquens, & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels ſont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a ſi heureuſement traduits :

Mon trône eſt-il pour toi plus honteux qu'un ſupplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!

Non-ſeulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théâtre groſſier & abſurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y ſoumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ſes yeux plus qu'à ſon ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans ſon *nouvel art de faire des comédies* de ſon tems.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizares,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains:

Nos ayeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos ayeux étaient des barbares. *a*)
L'abus régne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit;
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris & meurt dans l'indigence. *b*)
Je me vois obligé de ſervir l'ignorance,
D'enfermer ſous quatre verroux *c*)
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des ſoux.
. . . . . .
Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir;
Il faut, pour ſon argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût eſpagnol ne pénétra point à la vérité en France; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand, c'était l'ennui; & cet ennui était l'effet des longues déclamations ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans intrigue, ſans intérêt, dans une langue non encor formée. *Hardi* & *Garnier* n'écri-

a) *Mas come le ſervieron muchos barbaros*
Che enſeñaron el bulgo a ſus rudezas?

b) *Muere ſin fama è galardon.*

c) *Encierro los preceptos con ſeis llaves. &c.*

virent que des platitudes d'un ſtile inſupportable ; & ces platitudes furent jouées ſur des tréteaux au-lieu de théâtre.

DU THÉATRE ANGLAIS.

Le théâtre anglais au contraire, fut très animé, mais le fut dans le goût eſpagnol ; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le ſujet d'une tragédie : les acteurs paſſaient de Rome, de Veniſe, en Chypre ; la plus vile canaille paraiſſait ſur le théâtre avec des princes ; & ces princes parlaient ſouvent comme la canaille.

J'ai jetté les yeux ſur une édition de *Shakeſpear*, donnée par le ſieur *Samuel Jonhſon*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits eſprits* les étrangers qui ſont étonnés, que dans les piéces de ce grand Shakeſpear, *un ſénateur Romain faſſe le bouffon, & qu'un roi paraiſſe ſur le théâtre comme un yvrogne.*

Je ne veux point ſoupçonner le ſieur *Jonhſon* d'être un mauvais plaiſant, & d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'yvrognerie parmi les beautés du théâtre tragique ; la raiſon qu'il en donne n'eſt pas moins ſingulière. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces diſtinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La compa-

raiſon ſerait plus juſte s'il parlait d'un peintre qui, dans un ſujet noble, introduirait des groteſques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté ſur un âne ; & la femme de *Darius* buvant avec des gougeats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe ; & s'il y en avait chez les Anglais, c'eſt alors qu'on pourait leur appliquer ce vers de *Virgile*.

Et penitus toto diviſos orbe Britannos.

On peut conſulter la traduction exacte des trois premiers actes du *Jules Céſar* de Shakeſpear, dans le deuxiéme tome des œuvres de *Corneille*.

C'eſt là que *Caſſius* dit que *Céſar demandait à boire quand il avait la fiévre*, c'eſt là qu'un ſavetier dit à un tribun, *qu'il veut le reſſemeler* ; c'eſt là qu'on entend Céſar s'écrier, *qu'il ne fait jamais de tort que juſtement* ; c'eſt la qu'il dit que le danger & lui ſont nés de la même ventrée, qu'il eſt l'aîné, que le danger ſait bien que *Céſar* eſt plus dangereux que lui ; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière ſon dos.

Liſez la belle tragédie du *Maure de Veniſe*. Vous trouverez à la première ſcène que la fille d'un ſénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naitra de cet accouplement des chevaux de Barbarie*. C'eſt ainſi

qu'on parlait alors sur le théâtre tragique de Londre. Le génie de *Shakespear* ne pouvait être que le disciple des mœurs & de l'esprit du tems.

SCÈNE TRADUITE DE LA CLÉOPATRE DE SHAKESPEAR.

Cléopatre ayant resolu de se donner la mort, fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras, dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue & qui ne fait point du mal ?

LE PAYSAN.

En vérité, je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez, car sa blessure est immortelle ; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort ?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs, hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier ; c'était une bien honnête femme, si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir, ce que

les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vite de la morſure de la bête ! quels tourmens elle reſſentit ! elle a dit de très bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens diſent ne ſera jamais ſauvé par la moitié de ce qu'ils font ; cela eſt ſujet à caution. Ce ver eſt un étrange ver.

CLÉOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je ſouhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaiſir.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, madame ? vous devez penſer que ce ver vous traitera de ſon mieux.

CLÉOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous ? il ne faut ſe fier à mon ver que quand il eſt entre les mains des gens ſages ; car, en vérité, ce ver-là eſt dangereux.

CLÉOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'eſt fort bien fait : ne lui donnez rien à manger, je vous en prie ; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourriſſe.

CLEOPATRE.

Ne mangerait-il rien ?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je ſois ſi ſimple ; je ſais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je ſais bien qu'une femme eſt un plat à préſenter aux Dieux, pourvu que le diable n'en faſſe pas la ſauce : mais, par ma foi, les diables ſont des fils de putain qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; ſi le ciel en fait dix, le diable en corrompt cinq.

CLÉOPATRE.

Fort bien ; va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon ſoir, je vous ſouhaite bien du plaiſir avec votre ver.

SCÈNE TRADUITE DE LA TRAGÉDIE DE HENRI V.

HENRI.

En vers anglais. Belle Catherine, très belle,
Vous plairait-il d'enſeigner à un ſoldat les paroles

Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiſelle,
Et plaider ſon procès d'amour devant ſon gentil cœur?

LA PRINCESSE CATHERINE.

Votre majeſté ſe moque de moi, je ne peux parler votre anglais. En proſe anglaiſe.

HENRI.

Oh belle Catherine! ma foi vous m'aimerez fort & ferme avec votre cœur français. Je ſerai fort aiſe de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue françaiſe, *Me goûtes-tu, Catau?* En proſe.

CATHERINE.

Pardonnez-moi, je n'entends pas ce que veut dire vous goûter. *a*) En proſe anglaiſe.

HENRI.

Goûter, c'eſt reſſembler; un ange vous reſſemble, Catau; vous reſſemblez à un ange.

CATHERINE (*à une eſpece de dame d'honneur qui eſt auprès d'elle.*)

Que dit-il? que je ſuis ſemblable à des anges? En françois.

LA DAME D'HONNEUR.

Oui vraiment, ſauf votre honneur; ainſi dit-il. En françois.

a) *Goûter*, *like*, ſignifie auſſi en anglais *reſſembler*.

HENRI.

En anglais. C'eſt ce que j'ai dit, chère Catherine; & je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah bon-dieu! les langues des hommes ſont pleines de tromperies?

HENRI.

En anglais. Que dit-elle, ma belle; que les langues des hommes ſont pleines de fraudes?

LA DAME D'HONNEUR.

En mauvais anglais. Oui, que les langues des hommes eſt plein de fraudes, c'eſt-à-dire, des princes.

HENRI.

En anglais. Eh bien, la princeſſe en eſt-elle meilleure Anglaiſe? Ma foi, Catau, mes ſoupirs ſont pour votre entendement, je ſuis bien aiſe que tu ne puiſſe pas parler mieux anglais; car ſi tu le pouvais, tu me trouverais ſi franc roi, que tu penſerais que j'ai vendu ma ferme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu? réponds. Réponds, tapons d'une main, & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, lady?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, moi entendre bien. Me underſtand well.

HENRI.

Croi-moi, ſi tu voulais me faire rimer, ou me faire danſer pour te plaire, Catau, tu m'embarraſſerais beaucoup ; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles, ni meſure ; & pour ce qui eſt de danſer, ma force n'eſt pas dans la meſure ; mais j'ai une bonne meſure en force ; je pourais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à ſaute grenouille.

On croirait que c'eſt-là une des plus étranges ſcènes des tragédies de *Shakeſpear* ; mais dans la même piéce, il y a une converſation entre la princeſſe de France *Catherine*, & une de ſes filles d'honneur Anglaiſes, qui l'emporte de beaucoup ſur tout ce qu'on vient d'expoſer.

Catherine apprend l'anglais ; elle demande, comment on dit le pied & la robe ? la fille d'honneur lui répond, que le pied c'eſt *foot*, & la robe c'eſt *coun* : car alors on prononçait *coun* : & non pas *gown*. Catherine entend ces mots d'une manière un peu ſingulière ; elle les répète à la françaiſe ; elle en rougit. *Ah!* dit-elle en français, *ce ſont des mots impudiques, & non pour les dames d'honneur d'uſer. Je ne voudrais répéter ces mots devant les ſeigneurs de France pour tout le*

monde. Et elle les répète encor avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très longtems sur le théâtre de Londres, en préſence de la cour.

DU MÉRITE DE SHAKESPEAR.

Il y a une choſe plus extraordinire que tout ce qu'on vient de lire, c'eſt que *Shakeſpear* eſt un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque tems en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très au-deſſous d'arlequin, pour le plus mépriſable bouffon qui ait jamais amuſé la populace. C'eſt pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'eſt la vérité, c'eſt la nature elle-même qui parle ſon propre langage ſans aucun mélange de l'art. C'eſt du ſublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la *Mort de Céſar*, Brutus reproche à Caſſius les rapines qu'il a laiſſé exercer par les ſiens en Aſie, il lui dit : *Souvien-toi des ides de Mars, Souvien-toi du ſang de Céſar. Nous l'avons verſé parce qu'il était injuſte. Quoi ! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit Céſar d'avoir favoriſé les brigands de la république, ſouillerait ſes mains lui-même par la corruption ?*

César, en prenant enfin la résolution d'aller au sénat où il doit être assassiné, parle ainsi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable, qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même piéce, après avoir formé la conspiration, dit, *Depuis que j'en parlai à Cassius pour la première fois, le sommeil m'a fui, entre un dessein terrible & le moment de l'exécution ; l'intervalle est un songe épouvantable. La mort & le génie tiennent conseil dans l'ame. Elle est bouleversée, son intérieur est le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui est dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienséances.

Demeure, il faut choisir de l'être & du néant.
Ou souffrir, ou périr ; c'est-là ce qui m'attend.
Ciel qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter, ou finir mon malheur & mon sort ?
Qui suis-je ? qui m'arrête ? & qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique azile ;

Après des longs tranſports c'eſt un ſommeil tranquile:
On s'endort, & tout meurt : mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie,
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité,
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourait ſans toi ſupporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocriſie,
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs,
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs,
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue ?
La mort ſerait trop douce en ces extrêmités,
Mais le ſcrupule parle & nous crie ; arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraſte de grandeur & de baſſeſſe, de raiſon ſublime & de folies groſſières, enfin de tous les contraſtes que nous venons de voir dans *Shakeſpear ?* Qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du tems d'*Adiſſon.*

D'ADISSON.

Cet homme célèbre qui fleuriſſait ſous la reine *Anne*, eſt peut-être celui de tous les écrivains Anglais qui ſut le mieux conduire le

le génie par le goût. Il avait de la correction dans le ſtile, une imagination ſage dans l'expreſſion, de l'élégance, de la force & du naturel dans ſes vers & dans ſa proſe. Ami des bienſéances & des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'eſt ainſi que ſon *Caton* eſt compoſé.

Ce ſont, dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, & des ſentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la ſcène de *Juba* & de *Syphax* ne fût applaudie, comme un chef-d'œuvre d'adreſſe, de caractères bien développés, de beaux contraſtes, & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire qui connait les traductions de cette piéce, applaudit aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie & de Rome prononce au cinquiéme acte, lorſqu'il parait ayant ſur ſa table une épée nue & liſant le *Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès longtems en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai; notre ame eſt immortelle;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiécles ſans fin, je ſens que tu m'entraînes;
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaînes;

Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité ! quel mot conſolant & terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible,
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître ?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?
Allons ; s'il eſt un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel tems ? & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, & tout y ſuit ſon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte.
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte !
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil :
Cette vie eſt un ſonge, & la mort un réveil.

La piéce eut le grand ſuccès que méritaient ſes beautés de détail, & que lui aſſuraient les diſcordes de l'Angleterre, auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une alluſion très frappante. Mais la conjoncture de ces alluſions étant paſſée, les vers n'étant

que beaux, les maximes n'étant que nobles & juſtes, & la piéce étant froide, on n'en ſentit plus guères que la froideur. Rien n'eſt plus beau que le ſecond chant de *Virgile*; récitez-le ſur le théâtre, il ennuiera : il faut des paſſions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités groſſières, mais attachantes de *Shakeſpear*.

DE LA BONNE TRAGÉDIE FRANÇAISE.

Je laiſſe là tout ce qui eſt médiocre, la foule de nos faibles tragédies effraie; il y en a près de cent volumes: c'eſt un magazin énorme d'ennui.

Nos bonnes piéces, ou du moins, celles qui ſans être bonnes, ont des ſcènes excellentes, ſe réduiſent à une vingtaine tout au plus; mais auſſi, j'oſe dire, que ce petit nombre d'ouvrages admirables eſt au-deſſus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, ſans en excepter *Sophocle* & *Euripide*.

C'eſt une entrepriſe ſi difficile d'aſſembler dans un même lieu des héros de l'antiquité; de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire; de ne les faire entrer & ſortir qu'à propos; de faire verſer des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne ſoit ni ampoulé ni familier; d'être toûjours décent & toûjours intereſſant; qu'un

tel ouvrage eſt un prodige, & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette eſpèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, ſans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur ſur ceux qui ne parlent qu'à l'eſprit? quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire, Voilà qui eſt beau; mais il ne fera point verſer des larmes. Quatre ou cinq ſcènes bien raiſonnées, fortement penſées, majeſtueuſement écrites, s'attirent une eſpèce de vénération; mais c'eſt un ſentiment qui paſſe vîte, & qui laiſſe l'ame tranquille. Ces morceaux ſont de la plus grande beauté, & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais: ce n'eſt pas aſſez, il faut plus que de la beauté. Il faut ſe rendre maître du cœur par dégrés, l'émouvoir, le déchirer, & joindre à cette magie les régles de la poëſie, & toutes celles du théâtre, qui ſont preſque ſans nombre.

Voyons quelles piéces nous pourions propoſer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner *Phèdre* comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de Phèdre ſoit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant, & de mieux travaillé. Ils me

répéteront que le rôle de *Théſée* eſt trop faible, qu'*Hippolite* eſt trop français, qu'*Aricie* eſt trop peu tragique, que *Teramène* eſt trop condamnable de débiter des maximes d'amour à ſon pupille; tous ces défauts ſont, à la vérité, ornés d'une diction ſi pure & ſi touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la piéce; mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puiſſe faire aucun juſte reproche.

Ne ſera-ce point l'*Iphigénie* en Aulide? dès le premier vers je me ſens intéreſſé & attendri; ma curioſité eſt excitée par les ſeuls vers que prononce un ſimple officier d'*Agamemnon*, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en feſait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide.
Vos yeux ſeuls; & les miens ſont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Agamemnon plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point; il ſe dit à lui-même en ſoupirant,

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché!

Quels sentimens ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature !

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'Écosse qui a bien vu donner des règles de poésie & de goût à son pays, déclare dans son chapitre vingt-un, *des narrations & des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grace : mais il aime mieux la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet*,

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

Voilà qui est naturel, dit-il ; *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre.* Oui, monsieur le juge, dans un corps-de-garde, mais non pas dans une tragédie : fâchez que les Français, contre lesquels vous vous déchaînez, admettent le simple, & non le bas & le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi ; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vite son audiance pour revenir à *Iphigénie*.

Est-il un homme de bon sens & d'un cœur sensible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un transport mêlé de pitié & de crainte, & qui ne sente les vers de *Ra-*

cine pénétrer jusqu'au fond de son ame? l'intérêt, l'inquiétude, l'embarras augmentent dès la troisiéme scène, quand *Agamemnon* se trouve entre *Achille* & *Ulysse*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encor à la scène qui suit. C'est *Ulysse* qui veut persuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce personnage d'*Ulysse* est odieux; mais, par un art admirable, *Racine* sait le rendre intéressant.

Je suis père, seigneur, & faible comme un autre;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte, *Iphigénie* est condamnée à la mort. *Iphigénie* qui se flatte avec tant de raison d'épouser *Achille*: elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

Nubendi tempore in ipso,
Tantum religio potuit suadere malorum.

SECOND ACTE D'IPHIGÉNIE.

C'est avec une adresse bien digne de lui que *Racine*, au second acte, fait paraitre *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourait souffrir *Eriphile* sa ri-

vale. Ce perſonnage eſt abſolument néceſſaire à la piéce, puis qu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'eſt elle qui, ſans le ſavoir, inſpire des ſoupçons cruels à *Clitemneſtre*, & une juſte jalouſie à *Iphigénie*; & par un art encor plus admirable, l'auteur fait intéreſſer pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toûjours été malheureuſe, elle ignore ſes parens, elle a été priſe dans ſa patrie miſe en cendre : un oracle funeſte la trouble; & pour comble de maux, elle a une paſſion involontaire pour ce même *Achille* dont elle eſt captive.

Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeurai longtems ſans lumière & ſans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté;
Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté;
Je frémiſſais, Doris, & d'un vainqueur ſauvage
Craignais *e*) de rencontrer l'effroyable viſage.
J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toûjours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche :
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer —
J'oubliai ma colère, & ne fus que pleurer.

e) Des puriſtes ont prétendu qu'il falait *je craignais ;* ils ignorent les heureuſes libertés de la poëſie; ce qui eſt une negligence en proſe, eſt très ſou-

Il le faut avouer, on ne feſait point de tels vers avant *Racine*; non-ſeulement perſonne ne ſavait la route du cœur, mais preſque perſonne ne ſavait les fineſſes de la verſification, cet art de rompre la meſure.

Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche : perſonne ne connaiſſait cet heureux mélange de ſillabes longues & brèves & de conſonnes ſuivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de molleſſe, & qui le font entrer dans une oreille ſenſible & juſte avec tant de plaiſir.

Quel tendre & prodigieux effet cauſe enſuite l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après ſon père aux yeux d'*Eriphile* même, de ſon père qui a pris enfin la réſolution de la ſacrifier; chaque mot de cette ſcène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choſes outrées, comme dans Euripide, *je voudrais être folle* (ou faire la *folle*) *pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout eſt noble dans la piéce françaiſe, mais d'une ſimplicité attendriſſante; & la ſcène finit par ces mots terribles : *Vous y ſerez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant eſt dans

vent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne ſacrifie jamais à la chaleur du ſtile.

Euripide, on le répète ſans ceſſe. Non, il n'y eſt pas. Il faut ſe défaire enfin, dans un ſiècle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toûjours le théâtre ancien des Grecs aux dépends du théâtre français. Voici ce qui eſt dans *Euripide*.

IPHIGÉNIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre ſéjour (ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs?)

AGAMEMNON.

Laiſſez cela; il ne convient pas à une fille de ſavoir ces choſes.

IPHIGÉNIE.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entrepriſe.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je faſſe un ſacrifice.

IPHIGÉNIE.

Mais c'eſt un ſoin dont les prêtres doivent ſe charger.

AGAMEMNON.

Vous le ſaurez, puis que vous ſerez tout auprès, au lavoir.

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuſe que moi ; mais à préſent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiſer triſte & ta main, puis que tu dois être ſi longtems abſente de ton père. O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens, & *Hélène* me cauſent ! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embraſſant. Et vous, fille de *Léda*, excuſez-moi ſi l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Enſuite *Agamemnon* inſtruit *Clitemneſtre* de la généalogie d'Achille, & Clitemneſtre lui demande ſi les noces de *Pelée* & de *Thétis* ſe firent au fond de la mer ?

Brumoy a déguiſé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falſifié preſque toutes les piéces qu'il a traduites ; mais rendons juſtice à la vérité, & jugeons ſi ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez.

AGAMEMNON.

Vous *y ſerez*, *ma fille*.

Comment ſe peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le ſpectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encor des ſcènes touchantes dans le même acte, & même des coups de théâtre frappans ? C'eſt-là, ſelon moi, qu'eſt le comble de la perfection.

ACTE TROISIÉME.

Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la piéce, *Clitemneſtre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage ; *Eriphile* eſt préſente, & le contraſte de ſa douleur, avec l'allégreſſe de la mère & des deux amans, ajoute à la beauté de la ſituation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon*, il vient dire que tout eſt prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup ! quel moment épouvantable !

Il l'attend à l'autel.... pour la ſacrifier....

Achille, Clitemneſtre, Iphigénie, Eriphile, expriment alors en un ſeul vers tous leurs ſentimens différens, & Clitemneſtre tombe aux genoux d'Achille.

Oubliez une gloire importune,
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.

. . . . . .

C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord ;
Et votre nom, ſeigneur, l'a conduit à la mort.
Ira-t-elle des Dieux, implorant la juſtice,
Embraſſer les autels parés pour ſon ſupplice ?
Elle n'a que vous ſeul, vous êtes en ces lieux
Son père, ſon époux, ſon azile, ſes dieux.

O véritable tragédie ! beauté de tous les tems & de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne ſentiraient pas juſqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite !

Je ſais que l'idée de cette ſituation eſt dans *Euripide*, mais elle y eſt comme le marbre dans la carrière, & c'eſt *Racine* qui a conſtruit le palais.

Une choſe aſſez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs toûjours un peu ennemis de leur patrie, c'eſt que le jéſuite *Brumoy*, dans ſon *diſcours ſur le théâtre des Grecs*, fait cette critique ; „ Suppoſons qu'*Euripide* vînt de l'autre monde & qu'il aſſiſtât à la repréſentation de l'*Iphigénie* de Mr. *Racine*.... ne ſerait-il point révolté de voir *Clitemneſtre* aux pieds d'*Achille* qui la relève, & de mille autre choſes, ſoit par-rapport à nos uſages qui nous paraiſſent plus polis que ceux de l'antiquité, ſoit par rapport aux bienſéances ? &c. (Page 11 de l'édition *in* 4°.)

Remarquez, lecteurs, avec attention, que Clitemneſtre ſe jette aux genoux d'Achille dans

Euripide, & que même il n'eſt point dit qu'Achille la relève.

A l'égard de *mille autres choſes par rapport à nos uſages*, Euripide ſe ſerait conformé aux uſages de la France, & Racine à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la juſtice des commentateurs.

ACTE QUATRIÉME.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toûjours de ſcène en ſcène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande ſcène entre *Agamemnon*, *Achille*, *Clitemneſtre*, & *Iphigénie*, eſt encor ſupérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des perſonnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laiſſent enſuite éclater tous les ſentimens qui les déchirent : on eſt partagé entre la pitié & l'horreur : c'eſt d'un côté *Agamemnon* accablé lui-même de triſteſſe, qui vient demander ſa fille pour la mener à l'autel, ſous prétexte de la remettre au héros à qui elle eſt promiſe. C'eſt *Clitemneſtre* qui lui répond d'une voix entrecoupée,

S'il faut partir, ma fille eſt toute prête ;
Mais vous, n'avez vous rien, ſeigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLITEMNESTRE.

Vos ſoins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, madame, & l'autel eſt paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, ſeigneur, de la victime.

Ces mots, *vous ne me parlez point de la victime*, ne ſont pas aſſurément dans *Euripide*. On ſait de quel ſublime eſt le reſte de la ſcène, non pas de ce ſublime de déclamation ; non pas de ce ſublime de penſées recherchées, où d'expreſſions giganteſques, mais de ce qu'une mère au déſeſpoir a de plus pénétrant & de plus terrible, de ce qu'une jeune princeſſe qui ſent tout ſon malheur, a de plus touchant & de plus noble : après quoi, *Achille* déploye la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, ſans qu'*Agamemnon* perde rien de ſa dignité ; & c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils diſent d'Hippolite, de Xiphares, d'Antiochus roi de Comagène, de Bajazet même ; ils les appellent, *monſieur Ba-*

jazet, *monſieur Antiochus*, *monſieur Xipharès*, *monſieur Hippolite*; &, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faibleſſe de *Racine* eſt un tribut qu'il a payé aux mœurs de ſon tems, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation; aux exemples même de *Corneille* qui ne compoſa jamais aucune tragédie ſans y mettre de l'amour, & qui fit de cette paſſion le principal reſſort de la tragédie de *Polyeucte* confeſſeur & martyr, & de celle d'*Attila* roi des Huns, & de *Ste. Théodore* qu'on proſtitue.

Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on a oſé en France produire des tragédies prophanes ſans galanterie. La nation était ſi accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du ſiécle où nous ſommes, on reçut avec applaudiſſement une *Electre* amoureuſe & une partie quarrée de deux amans & de deux maîtreſſes dans le ſujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on ſiflait l'*Electre* de *Longepierre*, non-ſeulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du tems de *Racine*, & juſqu'à nos derniers tems, les perſonnages eſſentiels au théâtre étaient l'*amoureux* & l'*amoureuſe*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie*, & il le doit; il la re-

regarde comme ſa femme, mais il eſt beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'eſt tendre; il aime comme *Achille* doit aimer, & il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été Français.

ACTE CINQUIÉME.

Mr. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la cataſtrophe d'*Iphigénie* fût en action ſur le théâtre. „ Nous n'avons, dit-il, qu'un regret à former, c'eſt „ que *Racine* n'ait point compoſé ſa piéce „ dans un tems où le théâtre fût comme „ aujourd'hui, dégagé de la foule des ſpectateurs, qui inondaient autrefois le lieu de „ la ſcène; ce poëte n'aurait pas manqué de „ mettre en action la cataſtrophe, qu'il n'a „ miſe qu'en récit. On eût vu d'un côté un „ pere conſterné, une mère éperdue, vingt „ rois en ſuſpends, l'autel, le bucher, le „ prêtre, le couteau la victime: eh! quelle „ victime! de l'autre, *Achille* menaçant, „ l'armée *en émeute*, le ſang de toutes parts „ prêt à couler; *Eriphile* alors ſerait ſurvenue; *Calchas* l'aurait déſignée pour l'unique objet de la colère céleſte; & cette princeſſe s'emparant du couteau ſacré, aurait „ expiré bientôt ſous les coups qu'elle ſe „ ſerait *portés*. "

Cette idée paraît plauſible au premier coup

d'œil. C'eſt en effet le ſujet d'un très beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un inſtant ; mais il ſerait bien difficile que ſur le théâtre, cette action qui doit durer quelques momens, ne devint froide & ridicule. Il m'a toûjours paru évident que le violent *Achille* l'épée nue, & ne ſe battant point, vingt héros dans la même attitude comme des perſonnages de tapiſſerie, *Agamemnon* roi des rois n'impoſant à perſonne, immobile dans le tumulte, formeraient un ſpectacle aſſez ſemblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoit.*

Il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les ſpectateurs au-lieu de les émouvoir. S'il eſt permis de répandre du ſang ſur le théâtre, (ce que j'ai quelque peine à croire) il ne faut tuer que les perſonnages auxquels on s'intéreſſe. C'eſt alors que le cœur du ſpectateur eſt véritablement ému, il vole au-devant du coup qu'on va porter, il ſaigne de la bleſſure, on ſe plait avec douleur à voir tomber *Zaïre* ſous le poignard d'*Oroſmane* dont elle eſt idolâtrée. Tuez ſi vous voulez ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une perſonne indifférente ; le public ſera très indifférent à cette mort ; on n'aime point du tout *Eriphile. Racine* l'a rendue ſupportable

juſqu'au quatriéme acte ; mais dès qu'*Iphigénie* eſt en péril de mort, *Eriphile* eſt oubliée & bientôt haïe : elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu, qu'on avait eſſayé à Paris le ſpectacle que Mr. *Luneau de Boisjermain* avait propoſé, & qu'il n'a point réuſſi. Il faut ſavoir qu'un récit écrit par *Racine* eſt ſupérieur à toutes les actions théâtrales.

D'ATHALIE.

Je commencerai par dire d'*Athalie* que c'eſt-là que la cataſtrophe eſt admirablement en action. C'eſt-là que ſe fait la reconnaiſſance la plus intéreſſante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* ſur le théâtre ; le fils des rois eſt ſauvé, & eſt reconnu roi : tout ce ſpectacle tranſporte les ſpectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette piéce, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, ſi tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence ſur preſque toutes les autres piéces. On peut condamner le caractere & l'action du grand-prêtre *Joad* ; ſa conſpiration, ſon fanatiſme peuvent être d'un très mauvaiſe exemple ; aucun ſouverain, depuis le Japon juſqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife ; il eſt factieux, inſolent, entouſiaſte, inflexible, ſanguinaire ; il trompe indignement ſa reine, il fait égorger par

des prêtres, cette femme âgée de quatre-vingt ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune Joad, *qu'elle voulait élever comme son propre fils.*

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détester la personne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente, on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet d'ailleurs respectable ne permet pas les critiques qu'on pourait faire, si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec *Racine*, que *Joad* est en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois posé, on convient que la piéce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple & de plus sublime. Ce qui ajoute encor au mérite de cet ouvrage, c'est que de tous les sujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette piéce plusieurs endroits de la tragédie de la *Ligue*, faite par le conseiller d'état *Mathieu*, historiographe de France sous *Henri IV*, écrivain qui ne fesait pas mal des vers pour son tems. *Constance* dit dans la tragédie de *Mathieu*,

Je redoute mon Dieu; c'est lui seul que je crains.

. . . . . .

On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.

Il ouvre à tous la main, il nourit les corbeaux ;
Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes :
Tout vit de ſa bonté.

Racine dit,

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

. . . . . .

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne ſa pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Le plagiat paraît ſenſible, & cependant ce n'en eſt point un ; rien n'eſt plus naturel que d'avoir les mêmes idées ſur le même ſujet. D'ailleurs, *Racine* & *Mathieu* ne ſont pas les premiers qui ayent exprimé des penſées dont on trouve le fond dans pluſieurs endroits de l'Ecriture.

DES CHEFS-D'OEUVRE TRAGIQUES FRANÇAIS.

Qu'oſerait-on placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France & dans les autres pays, après *Iphigénie* & *Athalie* ? nous mettrions une grande partie de *Cinna*, les ſcènes ſupérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte* ; la fin de *Rodogune* ; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre* qui l'emporte ſur tous les rôles, celui d'*Acomat*

auſſi beau en ſon genre, les quatre premiers actes de *Britannicus*, *Andromaque* toute entière, à une ſcène près de pure coquetterie. Les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout oppoſés, des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres piéces ; mais apres vingt bonnes tragédies, ſur plus de quatre mille, qu'avons-nous ? Rien. Tant mieux. Nous avons dit ailleurs, Il faut que le beau ſoit rare, ſans quoi il ceſſerait d'être beau.

COMÉDIE.

En parlant de la tragédie, je n'ai point oſé donner de règles ; il y a plus de bonnes diſſertations que de bonnes piéces ; & ſi un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui ſuffira de lire ce que *Boileau* en dit dans ſon *art poëtique*, & d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guères au-delà de l'hiſtorique. Je demanderai ſeulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font ſouvent qu'en proſe ? N'eſt-ce point que l'un eſt beaucoup plus aiſé que l'autre, & que les hommes en tout genre veulent réuſſir ſans beaucoup de travail ? *Fenelon* fit ſon *Télémaque*

en proſe, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui comme prédicateur du roi ſe croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui pour avoir lu la poetique d'*Ariſtote*, penſait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en proſe, dont la repréſentation ne put être achevée, & que jamais perſonne n'a lue.

La Mothe s'étant laiſſé perſuader que ſon eſprit était infiniment au-deſſus de ſon talent pour la poeſie, demanda pardon au public de s'être abaiſſé juſqu'à faire des vers. Il donna une ode en proſe, & une tragédie en proſe; & on ſe moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie, *Molière* avait écrit ſon *Avare* en proſe, pour le mettre enſuite en vers; mais il parut ſi bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que perſonne n'oſa depuis y toucher.

Au contraire, le *Convive de Pierre*, qu'on a ſi mal-à-propos appellé le *Feſtin de Pierre*, fut verſifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, & eſt toûjours joué de cette façon.

Je penſe que perſonne ne s'aviſera de verſifier le *George Dandin*. La diction en eſt ſi naïve, ſi plaiſante, tant de traits de cette piéce, ſont devenus proverbes, qu'il ſemble qu'on les gâterait ſi on voulait les mettre en vers.

Ce n'eſt pas peut-être une idée fauſſe de penſer qu'il y a des plaiſanteries de proſe & des plaiſanteries de vers. Tel bon conte, dans la converſation, deviendrait inſipide s'il était rimé ; & tel autre ne réuſſira bien qu'en rimes. Je penſe que monſieur & madame de *Sottenville*, & madame la comteſſe d'*Eſcarbagnas*, ne ſeraient point ſi plaiſans s'ils rimaient. Mais dans les grandes piéces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les perſonnages ont des caractères fortement deſſinés, tel que le *Miſantrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des femmes*, celle *des maris*, les *Femmes ſavantes*, le *Joueur*, les vers me paraiſſent abſolument néceſſaires ; & j'ai toûjours été de l'avis de Michel Montagne, qui dit, *que la ſentence, preſſée aux pieds nombreux de la poëſie, enlève ſon ame d'une plus rapide ſecouſſe.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière* ; on ſait aſſez que dans ſes bonnes piéces, il eſt au-deſſus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Deſpréaux* a dit,

Auſſi-tôt que d'un trait de ſes fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée.
L'aimable comédie, avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

l'ut plus, eſt un peu rude à l'oreille, mais *Boileau* avait raiſon.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une ſeule piéce ſupportable juſqu'au *Joueur* du tréſorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui ſeul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La ſeule piéce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le *Glorieux* de *Deſtouches*, dans laquelle tous les perſonnages ont été généralement applaudis, excepté malheureuſement celui du *glorieux*, qui eſt le ſujet de la piéce.

Rien n'étant ſi difficile que de faire rire les honnêtes gens, on ſe réduiſit enfin à donner des comédies romaneſques, qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des eſſais de tragédie bourgeoiſe; ce fut une eſpèce bâtarde qui n'étant ni comique ni tragique, manifeſtait l'impuiſſance de faire des tragédies & des comédies. Cette eſpèce cependant avait un mérite, celui d'intéreſſer; & dès qu'on intéreſſe on eſt ſûr du ſuccès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de ſemer leurs piéces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduiſit.

Quelques perſonnes s'amuſaient à jouer dans un château de petites comédies, qui tenaient de ces farces qu'on appelle *para-*

des : on en fit une en l'année 1732, dont le principal perſonnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très bon homme & marin fort groſſier, lequel croyant avoir perdu ſa femme & ſon fils, venait ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par ſon mari, & marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, ſe donnait des airs de ſeigneur ; & ſon plus grand air était de mépriſer beaucoup ſa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raiſon. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés ſans ſe plaindre, payait ſes dettes ſecrétement quand il avait joué & perdu ſur ſa parole ; & lui feſait tenir des petits préſens très galans ſous des noms ſuppoſés. Cette conduite rendait notre jeune homme encor plus fat ; le marin revenait à la fin de la piéce, & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'eſprit, nommée Mlle. *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourait faire une comédie très intéreſſante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en expoſant ſur le théâtre le contraſte d'un jeune homme qui croirait en effet que c'eſt un

ridicule d'aimer sa femme ; & une épouse respectable, qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une piéce régulière, noblement écrite ; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à Mr. de *la Chaussée*, jeune homme qui faisait fort bien des vers, & qui avait de la correction dans le stile. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette piéce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard* ; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens ; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre :

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que *Molière* fait parler ses personnages. Dès lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le patétique ; on disait que c'était par bon goût, mais c'était par sterilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes patétiques ne puissent faire un très bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence* ; il y en a dans *Molière* ; mais il faut après cela

revenir à la peinture naïve & plaisante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre est plus aisé, mais cette facilité même le dégrade ; en un mot les Français ne surent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragedie le fut aussi : on donna des piéces barbares, & le théâtre tomba ; mais il peut se relever.

DE L'OPÉRA.

C'est à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établissement en France ; car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage, parmi les cinq auteurs que ce ministre faisait travailler comme des commis aux drames, dont il formait le plan, & où il glissait souvent nombre de très mauvais vers de sa façon : & ce fut lui encor qui ayant persécuté le *Cid*, eut le bonheur d'inspirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuse opiniâtreté qui lui fit composer les admirables scènes des *Horaces* & de *Cinna*.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra, qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de musiciens

Italiens, des décorateurs & un orcheſtre; on repréſenta au Louvre la tragi-comédie d'*Orphée* en vers italiens & en muſique: ce ſpectacle ennuia tout Paris. Très peu de gens entendaient l'italien, preſque perſonne ne ſavait la muſique, & tout le monde haïſſait le cardinal: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut ſifflée: & bientôt après, les plaiſans de ce tems-là, firent *le grand ballet & le branle de la fuite de Mazarin, danſé ſur le théâtre de la France par lui-même & par ſes adhérens.* Voilà toute la récompenſe qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui on avait eu des ballets en France dès le commencement du ſeiziéme ſiécle; & dans ces ballets il y avait toûjours eu quelque muſique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient guères autre choſe qu'un plein chant grégorien. Les filles d'*Acheloïs*, les ſyrènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuſe*; mais c'étaient d'étranges ſyrènes.

Le cardinal *Mazarin* ne ſe rebuta pas du mauvais ſuccès de ſon opéra italien; & lorſqu'il fut tout puiſſant, il fit revenir ſes muſiciens Italiens, qui chantèrent *le Nozze di Peleo & di Thetide* en trois actes en 1654. *Louïs XIV* y danſa; la nation fut charmée de voir ſon roi, jeune, d'une taille majeſtueuſe & d'une figure auſſi aimable que noble, danſer dans ſa capitale après en avoir été chaſſé:

mais l'opéra du cardinal n'ennuia pas moins Paris pour la seconde fois.

Mazarin persista, il fit venir en 1660 le *signor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de *Xerxès* en cinq actes; les Français bâillèrent plus que jamais & se crurent délivrés de l'opéra italien par la mort du *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à presque autant de chansons qu'on en avait fait contre lui pendant sa vie.

Cependant les Français voulaient aussi dès ce tems-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui sût faire un trio, ou jouer passablement du violon; & dès l'année 1659 un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert* intendant de douze violons de la reine-mère, qu'on appellait *la musique de France*, firent chanter dans le village d'Issi une pastorale qui, en fait d'ennui, l'emportait sur les *Hercole amante*, & sur le *Nozze di Peleo*.

En 1669 le même abbé *Perrin*, & le même *Cambert*, s'associèrent avec un marquis de *Sourdiac* grand machiniste, qui n'était pas absolument fou, mais dont la raison était très particulière, & qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux; on joua d'abord *Pomone*, dans la-

quelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichaux.

On repréſenta enſuite *les peines & les plaiſirs de l'amour*, & enfin *Lulli* violon de Mademoiſelle, devenu ſurintendant de la muſique du roi, s'empara du jeu-de-paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable, ſe conſola dans Paris à faire des élégies & des ſonnets, & même à traduire l'*Eneïde* de *Virgile* en vers qu'il diſait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquiéme livre de l'Enéide.

Arduus effractoque illiſit in oſſa cerebro
Sternitur exanimiſque tremens procumbit humi bos.

Dans ſes os fracaſſés enfonce ſon éteuf,
Et tout tremblant & mort, en bas tombe le bœuf.

On trouve ſon nom ſouvent dans les ſatyres de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut ſe moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très mauvais, mais de ceux qui étant médiocres ſe croyent des génies & font les importans.

Pour *Cambert* il quitta la France de dépit, & alla faire exécuter ſa déteſtable muſique chez les Anglais, qui la trouvèrent excellente.

Lulli qu'on appella bientôt *monſieur de Lulli*, s'aſſocia très habilement avec *Quinault* dont il ſentait tout le mérite, & qu'on n'appella ja-

mais *monſieur de Quinault*. Il donna dans ſon jeu-de-paume de Belair en 1672, les *fêtes de l'amour & de Bacchus*, compoſées par ce poëte aimable; mais ni les vers, ni la muſique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis; les connaiſſeurs ſeulement eſtimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace :

Donec gratus eram tibi
Nec quiſquam potior brachia candide
Cervici juvenis dabat,
Perſarum vigui rege beatior.

. . . . . .

Cette ode en effet eſt très gracieuſement rendue en français; mais la muſique en eſt un peu languiſſante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainſi que dans *Cadmus* & dans *Alceſte*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaiſſer juſqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

. . . . . .

Ah! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

. . . . . .

Mes

Mes pauvres compagnons, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

. . . . . .

Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceſte* & de *Cadmus*, Quinault ſut inſérer des morceaux admirables de poéſie. *Lulli* ſut un peu les rendre en accommodant ſon génie à celui de la langue françaiſe; & comme il était d'ailleurs très plaiſant, très débauché, adroit, intéreſſé, bon courtiſan, & par conſéquent aimé des grands, & que *Quinault* n'était que doux & modeſte, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était ſon garçon poéte, qu'il dirigeait, & qui ſans lui ne ſerait connu que par les ſatyres de *Boileau*. *Quinault* avec tout ſon mérite reſta donc en proie aux injures de *Boileau*, & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'eſt plus beau, ni même plus ſublime que ce chœur des ſuivans de *Pluton* dans *Alceſte*.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre,
Cherche à ſouffrir.
Plaintes, cris, larmes,

Tout eſt ſans armes
Contre la mort.

. . . . . .

Eſt-on ſage
De fuir ce paſſage ?
C'eſt un orage
Qui mène au port.

Le diſcours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du ſujet.

Si c'eſt te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves répandues dans les piéces ſuivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli* qui fut regardé comme le Dieu de la muſique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il ſentit de bonne heure que la langue françaiſe étant la ſeule qui eût l'avantage des rimes féminines & maſculines, il falait la déclamer en muſique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le ſeul récitatif qui convînt à la nation ; & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidélement les paroles, il falait encor des acteurs ; il s'en for-

ma ; c'était *Quinault* qui souvent les exerçait & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

Etaient des lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire, *Quinault*, qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le font : cela est si vrai, qu'à peine depuis le tems de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, à peine y eut-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables. *Rameau* même n'en a pas fait trois, tant il est vrai que presque tous les arts sont nés & morts dans le beau siécle de *Louïs XIV*.

Les ariettes de *Lulli* furent très faibles, c'était des *barcaroles* de Venise. Il falait, pour ces petits airs, des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. *Lulli* composait d'abord les airs de tous ces divertissemens. Le poëte y assujettissait les paroles ; *Lulli* forçait *Quinault* d'être insipide. Mais les morceaux vraiment poëtiques de *Quinault*, n'étaient certainement pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare*, plus fières & plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de *Proserpine* ?

Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donne plus d'épouvante ;

Ils ſont enſévelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux :
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante,
Jupiter eſt victorieux ;
Et tout céde à l'effort de ſa main triomphante.
Chantons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Broſſette* a beau dire. L'ode ſur la priſe de Namur, *avec ſes monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, eſt auſſi mauvaiſe que ces vers de *Quinault* ſont bien faits. Le ſévère auteur de l'*art poëtique*, ſi ſupérieur dans ſon ſeul genre, devait être plus juſte envers un homme ſupérieur auſſi dans le ſien ; homme d'ailleurs aimable dans la ſociété, homme qui n'offenſa jamais perſonne, & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin, le quatriéme acte de *Roland*, & toute la tragédie d'*Armide* furent des chefs-d'œuvre de la part du poéte ; & le récitatif du muſicien ſembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioſte* & pour le *Taſſe*, dont ces deux opéra ſont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

DU RÉCITATIF DE LULLI.

Il faut savoir que cette mélodie était alors à-peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encor quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine qui fut, si je ne me trompe, composée par le cardinal *Delphini*.

Sunt breves mundi rosæ
Sunt fugitivæ flores
Frondes veluti annosæ
Sunt labiles honores.

Velocissimo cursu
Fluunt anni
Sicut celeres venti,
Sicut sagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant evanescunt.
Nil durat æternum sub cœlo.
Rapit omnia rigida sors,
Implacabili, funesto telo
Ferit omnia livida mors,
Est sola in cœlo quies.
Jucunditas sincera,
Voluptas pura,
Et sine nube dies &c.

Beaumaviel chantait souvent ce motet, & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard*; rien ne me semblait plus

conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif eſt une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le ſentiment.

Si une actrice en graſſéiant un peu, en adouciſſant ſa voix, en minaudant, chantait :

Ah ! je le tiens, je tiens ſon cœur perfide.
Ah ! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli*; & elle pourait, en feſant rallentir un peu la meſure, chanter ſur les mêmes notes.

Ah ! je les vois, je vois vos yeux aimables.
Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergoleſe a exprimé dans une muſique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaſerſe* de Metaſtaſio :

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
Senza ſarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte.
E il voler della fortuna
Son coſtretto a ſeguitar &c.

Je priai une des plus célèbres virtuoſes de me chanter ce fameux air de *Pergoleſe*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au

freme l'onda, au *creſce il vento*. Je me préparais à toute l'horreur d'une tempête. J'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grace l'haleine imperceptible des doux zéphirs.

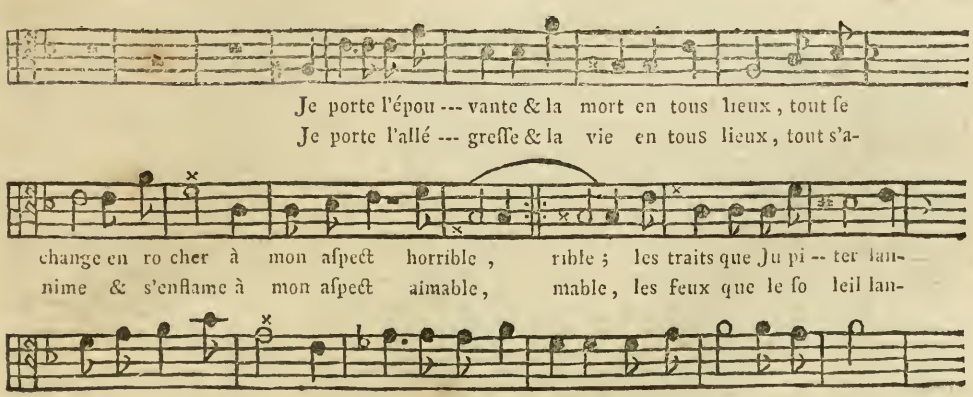
Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expreſſion*, on lit ces paroles d'un amateur de tous les arts, qui en a cultivé pluſieurs avec ſuccès. „ En général la muſique vocale de *Lulli*, „ n'eſt autre, on le repète, que le pur récita- „ tif, & n'a pas elle-même aucune expreſſion „ du ſentiment que les paroles de *Quinault* „ ont peint. Ce fait eſt ſi certain, que ſur „ le même chant qu'on a ſi longtems cru „ plein de la plus forte expreſſion, on n'a „ qu'à mettre des paroles qui forment un „ ſens tout-à-fait contraire; & ce chant pou- „ ra être appliqué à ces nouvelles paroles „ auſſi bien pour le moins qu'aux ancien- „ nes. Sans parler ici du premier chœur „ du prologue d'*Amadis*, où Lulli a exprimé „ *éveillons-nous* comme il aurait falu expri- „ mer *endormons-nous*, on va prendre pour „ exemple, & pour preuve, un de ſes mor- „ ceaux de la plus grande réputation.

„ Qu'on liſe d'abord les vers admirables „ que *Quinault* met dans la bouche de la „ cruelle, de la barbare *Méduſe*.

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Tout ſe change en rocher à mon aſpect horrible;

Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de ſi terrible
Qu'un regard de mes yeux.

„ Il n'eſt perſonne qui ne ſente qu'un
„ chant qui ſerait l'expreſſion véritable de
„ ces paroles, ne ſaurait ſervir pour d'au-
„ tres qui préſenteraient un ſens abſolument
„ contraire ; or le chant que *Lulli* met dans
„ la bouche de l'horrible *Méduſe*, dans ce
„ morceau & dans tout cet acte, eſt ſi agréa-
„ ble, par conſéquent ſi peu convenable au
„ ſujet, ſi fort en contre-ſens, qu'il irait
„ très bien pour exprimer le portrait que
„ l'amour triomphant ferait de lui-même.
„ On ne repréſente ici, pour abréger, que
„ la parodie de ces cinq vers, avec les ac-
„ compagnemens, leur chant & la baſſe. On
„ peut-être ſûr que la parodie très aiſée à
„ faire du reſte de la ſcène, offrirait partout
„ une démonſtration auſſi frappante.


Je porte l'épou --- vante & la mort en tous lieux, tout ſe
Je porte l'allé --- greſſe & la vie en tous lieux, tout s'a-
change en ro cher à mon aſpect horrible , rible ; les traits que Ju pi -- ter lan-
nime & s'enflame à mon aſpect aimable, mable, les feux que le ſo leil lan-
ce du haut des cieux, n'ont rien de ſi ter rible qu'un regard de mes yeux.
ce du haut des cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.

Pour moi, je ſuis ſûr du contraire de ce qu'on avance; j'ai conſulté des oreilles très exercées, & je ne vois point du tout qu'on puiſſe mettre *l'allégreſſe & la vie*, au lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne rallentiſſe la meſure, qu'on n'affaibliſſe & qu'on ne corrompe cette muſique par une expreſſion doucereuſe; & qu'une mauvaiſe actrice ne gate le chant du muſicien.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne ſaurait ſubſtituer *endormons-nous* que par un deſſein formé de tourner tout en ridicule; je ne puis adopter la ſenſation d'un autre contre ma propre ſenſation.

J'ajoute qu'on avait le ſens commun du tems de *Louis XIV* comme aujourd'hui; qu'il aurait été impoſſible que toute la nation n'eût pas ſenti que Lulli avait exprimé, *l'épouvante & la mort*, comme *l'allégreſſe & la vie*, & le réveil comme l'aſſoupiſſement.

On n'a qu'à voir comment Lulli a rendu *dormons*, *dormons tous*, on ſera bientôt convaincu de l'injuſtice qu'on lui fait. C'eſt bien ici qu'on peut dire,

Il meglio e l'inimico del bene.

ART POETIQUE.

LE ſavant preſque univerſel, l'homme même de génie, qui joint la philoſophie à l'imagination, dit, dans ſon excellent article *Encyclopédie*, ces paroles remarquables... „ *Si on en excepte ce* Perrault *& quelques autres, dont le verſificateur* Boileau *n'était pas en état d'apprécier le mérite*, " &c. (feuillet 636.)

Ce philoſophe rend avec raiſon juſtice à *Claude Perrault* ſavant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre, & d'autres grands monumens : mais il faut auſſi rendre juſtice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un verſificateur, il ſerait à peine connu ; il ne ſerait pas de ce petit nombre de grands-hommes qui feront paſſer le ſiécle de *Loüis XIV* à la poſtérité. Ses dernières ſatyres, ſes belles épitres, & ſurtout ſon *Art poëtique*, ſont des chefs-d'œuvre de raiſon autant que de poëſie, *ſapere eſt principium & fons*. L'art du verſificateur eſt, à la vérité, d'une difficulté prodigieuſe, ſurtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux-à-deux, où il eſt rare d'éviter la monotonie, où il faut abſolument rimer, & où les rimes agréa-

bles & nobles ſont en trop petit nombre ; où un mot hors de ſa place, une ſillabe dure gâte une penſée heureuſe. C'eſt danſer ſur la corde avec des entraves : mais le plus grand ſuccès dans cette partie de l'art n'eſt rien, s'il eſt ſeul.

L'*Art poëtique* de *Boileau* eſt admirable, parce qu'il dit toûjours agreablement des choſes vraies & utiles, parce qu'il donne toûjours le précepte & l'exemple, parce qu'il eſt varié, parce que l'auteur en ne manquant jamais à la pureté de la langue..... *ſait d'une voix légère paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.*

Ce qui prouve ſon mérite chez tous les gens de goût, c'eſt qu'on ſait ſes vers par cœur ; & ce qui doit plaire aux philoſophes, c'eſt qu'il a preſque toûjours raiſon.

Puiſque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes ſur les anciens, on oſerait préſumer ici que l'*Art poëtique* de *Boileau* eſt ſupérieur à celui d'*Horace*. La méthode eſt certainement une beauté dans un poëme didactique ; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en feſons pas un reproche ; puiſque ſon poëme eſt une épitre familière aux *Piſons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques :* mais c'eſt un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philoſophes doivent lui tenir compte.

L'*Art poëtique* latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toûjours sur le ton libre & familier de ses autres épitres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux & pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie; ce n'est pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très bon; celui de *Boileau* paraît encor meilleur. Et, si vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite supérieur de traiter les passions, & de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'*Art poëtique* de *Despréaux* est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poësie. Il faut que la littérature soit comme la maison de Mécène, ... *est locus unicuique suus.*

L'auteur des *Lettres Persanes* si aisées à faire, & parmi lesquelles il y en a de très jolies, d'autres très hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; cet auteur, dis-je, très recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination & souvent du stile, s'en dédommage en disant que *l'on verse le mépris sur la poesie à pleines mains, & que la poesie lyrique est une harmonieuse extravagance*, &c. Et c'est ainsi

qu'on cherche ſouvent à rabaiſſer les talens auxquels on ne ſaurait atteindre : nous ne pouvons y parvenir, dit *Montagne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montagne*, le devancier & le maître de *Monteſquieu* en imagination & en philoſophie, penſait ſur la poéſie bien différemment.

Si *Monteſquieu* avait eu autant de juſtice que d'eſprit, il aurait ſenti malgré lui que pluſieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaiſanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du *Siamois* de *Dufréni*, & que les détails de ce qui ſe paſſe dans le ſerrail d'*Usbeck* à Iſpahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injuſtices trop fréquentes, à l'article *Critique*.

ASMODÉE.

AUcun homme verſé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges, que par les Perſes & les Caldéens, pendant la captivité. C'eſt-là qu'ils apprirent, ſelon *Dom Calmet*, qu'il y a ſept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent auſſi les noms des diables. Celui que nous nommons *Aſmodée* s'appellait *Hashmodai*, ou *Chammadaï*. „ On ſait, dit Cal„ met, qu'il y a des diables de pluſieurs

„ fortes ; les uns ſont princes & maîtres „ démons, les autres ſubalternes & ſujets. “ *Dom Calmet* diſſertation ſur Tobie, pag. 205.

Comment cet *Hashmodai* était-il aſſez puiſſant pour tordre le cou à ſept jeunes gens qui épouſerent ſucceſſivement la belle *Sara* native de Rages, à quinze lieues d'Ecbatane ? Il falait que les Mèdes fuſſent ſept fois plus manichéens que les Perſes. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Hashmodai* roi des démons, qui détruit ſept fois de ſuite l'ouvrage du principe bienfaiſant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon Mède avait-il tant de pouvoir ſur des corps juifs ? C'eſt ce qui a fait penſer qu'*Aſmodée*, *Chammadaï*, était juif auſſi ; que c'était l'ancien ſerpent qui avait ſéduit *Eve* ; qu'il aimait paſſionnément les femmes ; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalouſie.

En effet, le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la verſion grecque, qu'Aſmodée était amoureux de Sara : *oti daimonion philei autein.* C'eſt l'opinion de toute la ſavante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Ecriture meme ſe proportionnant à notre fai-

bleſſe, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure *que les enfans de* DIEU, *voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choiſirent.*

Genèſe chap. VI.

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raiſon plus digne de ſon miniſtère, & plus capable d'éclairer celui dont il eſt le guide. Il lui dit que les ſept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Aſmodée* que parce qu'ils l'avaient épouſée uniquement pour leur plaiſir, comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier* DIEU *tous deux enſemble.*

Ch. VI. ℣. 16. 17. & 18.

Il ſemble qu'avec une telle inſtruction on n'ait plus beſoin d'aucun autre ſecours pour chaſſer *Aſmodée*; mais *Raphaël* ajoute, qu'il y faut le cœur d'un poiſſon grillé ſur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce ſecret infaillible pour chaſſer le diable du corps des filles? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chaſſer les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poiſſon ſur le gril? Pourquoi ne ſe ſervit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Broſſier*, des religieuſes de Loudun, des maîtreſſes d'*Urbain Grandier*, de *la Cadière* & du frère *Girard*, & de mille autres poſſedées dans le tems qu'il y avait des poſſedées?

Les

Les Grecs & les Romains, qui connaiſſaient tant de philtres pour ſe faire aimer, en avaient auſſi pour guérir l'amour ; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus-caſtus* a été fort renommé ; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuſes, ſur leſquelles il a eu peu d'effet. Il y a longtems qu'*Apollon* ſe plaignait à *Daphné* que tout médecin qu'il était, il n'avait point encor éprouvé de ſimple qui guérit de l'amour.

Hei mihi ! quod nullis amor eſt medicabilis herbis.
D'un incurable amour remèdes impuiſſans. *Ov. Met.* liv. I.

On ſe ſervait de fumée de ſouphre ; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette eſt inutile.

Nec fugiat vivo ſulphure victus amor.
Le ſouphre, croyez-moi, ne chaſſe point l'amour. *De Rem. Amor.* liv. I.

La fumée du cœur ou du foie d'un poiſſon fut plus efficace contre *Aſmodée*. Le R. P. *Dom Calmet* en eſt fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir ſur un pur eſprit. Mais il pouvait ſe raſſurer, en ſe ſouvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très déliés, des corps auſſi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poiſſon rôti.

Ces corps reſſemblaient à une fumée ; & la fumée d'un poiſſon grillé agiſſait ſur eux par ſympatie.

Non-ſeulement *Aſmodée* s'enfuit ; mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il eſt encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu & lui a parlé. On coupe ce ſerpent par morceaux, & ſur le champ tous les tronçons ſe rejoignent ; il n'y paraît pas. *Dom Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas* ; il faut bien que je le cite auſſi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé *Guion* imprimera.

ASPHALTE,

LAC ASPHALTIDE, SODOME.

MOt caldéen qui ſignifie une eſpèce de *bitume*. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arroſe l'Euphrate ; nos climats en produiſent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suiſſe ; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas

un an ; la mine a été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des baſſins d'eau, en le mêlant avec de la poix réſine : peut-être un jour en fera-t-on un uſage plus utile.

Le véritable aſphalte eſt celui qu'on tirait des environs de Babilone ; & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut compoſé.

Pluſieurs lacs ſont remplis d'aſphalte ou d'un bitume qui lui reſſemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le déſert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris juſqu'à l'entrée du Delta ; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Aſphaltide connu par le nom de *Sodome*, fut longtems renommé pour ſon bitume ; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'uſage ; ſoit que la mine qui eſt ſous les eaux, ait diminué, ſoit que la qualité s'en ſoit altérée, ou bien qu'il ſoit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuſes, & même de groſſes maſſes qui ſurnagent ; on les ramaſſe, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il eſt peut-être auſſi bon ; car tous les baumes qu'on employe pour les coupures ſont auſſi efficaces les uns que les autres, c'eſt-à-dire, ne ſont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend

pas l'application d'un baume pour fournir du sang & de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une playe. Les baumes de la Mecque, de Judée & du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure & non pas à la guérir ; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Joseph qui était du pays, dit que de son tems le lac de Sodome n'avait aucun poisson, & que l'eau en était si légère, que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* au-lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut après tout, qu'une eau dormante imprégnée de sels & de matières compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de surnager. L'erreur de *Joseph* consiste à donner une cause très fausse d'un phénomène qui peut être très vrai.

Liv. IV. c. XXVII.

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir ; cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, & qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette rivière : mais peut-être aussi

le Jourdain n'en fournit pas ; & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac ſupérieur de Tibériade.

Joſeph ajoute que les arbres qui croiſſent ſur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence ; mais qui s'en vont en pouſſière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'eſt pas ſi probable, & pourait faire croire que *Joſeph* n'a pas été ſur le lieu même, ou qu'il a exagéré ſuivant ſa coutume & celle de ſes compatriotes. Rien ne ſemble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain ſulphureux & ſalé, tel que celui de Naples, de Catane, & de Sodome.

La ſainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La phyſique en cette occaſion rend témoignage à l'ancien Teſtament, quoiqu'il n'ait pas beſoin d'elle, & qu'ils ne ſoient pas toûjours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus conſidérables que Sodome & Gomore.

Mais la rivière du Jourdain ayant néceſſairement ſon embouchure dans ce lac ſans iſſue, cette mer Morte ſemblable à la mer Caſpienne, doit avoir exiſté tant qu'il y a eu un Jourdain ; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où eſt ce

lac de Sodome. Auſſi l'Ecriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac ; elle dit tout le contraire : DIEU *fit pleuvoir du ſoufre & du feu venant du ciel ; Et Abraham ſe levant matin regarda Sodome & Gomore & toute la terre d'alentour ; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaiſe.*

Genèſe ch. XIX.

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomore, Zéboin, Adama, & Segor fuſſent ſituées ſur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un déſert auſſi inhabitable qu'il l'eſt aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs Arabes, il pouvait y avoir cinq villes aſſez opulentes pour être plongées dans les délices, & même dans des plaiſirs infames qui ſont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richeſſe ; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles ſubſiſter à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine ? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrain était aſphalte avant l'embraſement de Sodome. *Il y avait*, dit-elle, *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois ; & les rois de Sodome & de Gomore prirent la fuite & tombèrent en cet endroit-là.*

Genèſe ch. XIV. ℣. 10.

On fait encor une autre objection. *Isaïe* & *Jérémie* disent que Sodome & Gomore ne seront jamais rebaties. Mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomore sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor. Isaïe ch. XIII. Jérémie ch. II.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans? tous les puits sont saumâtres; on trouve l'asphalte & un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques Arabes y habitent encor, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très mauvaise eau; qu'ils peuvent en corriger l'acreté en la filtrant; que Sodome & Gomore dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce tems-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encor que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, & en fesaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume & des aromates par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif & du souphre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle fut changée en statue de sel*; ce n'est donc pas une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel; c'est un miracle évident. *Flavien Joseph* dit qu'il a vu cette statue. *St. Justin* & *St. Irénée* en parlent comme d'un prodige qui subsistait encor de leur tems.

Antiq. liv. I. ch. II.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très naturel que quelques Juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière; & on aura dit; c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très bien faites qui pouront longtems subsister. Mais il faut avouer que *St. Irénée* va un peu loin quand il dit: La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires: *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

Liv. IV ch. II.

St. Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en di-

ſant : La femme de *Loth* n'eſt plus de la chair corruptible, mais elle a ſes règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encor plus énergiquement :

Dicitur & vivens alio ſub corpore ſexus,
Mirifice ſolito diſpungere ſanguine menſes.

C'eſt ce qu'un poëte du tems de *Henri II* a traduit ainſi dans ſon ſtile gaulois.

La femme à Loth, quoique ſel devenue,
Eſt femme encor ; car elle a ſa menſtrue.

Les pays des aromates furent auſſi le pays des fables. C'eſt vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'eſt dans ces déſerts que les anciens mythologiſtes prétendent que *Myrrha*, petite-fille d'une ſtatue, s'enfuit après avoir couché avec ſon père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphoſée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologiſtes aſſurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuſe ; & cette opinion eſt auſſi ſoutenable que l'autre.

Quoi qu'il en ſoit, aucun de nos voyageurs ne s'eſt encor aviſé d'examiner le terrain de Sodome, ſon aſphalte, ſon ſel, ſes arbres & leurs fruits, de peſer l'eau du lac, de l'analyſer, de voir ſi les matières ſpécifiquement

plus pesantes que l'eau ordinaire y surnagent ; & de nous rendre un compte fidele de l'histoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches : ce désert est devenu infesté par des Arabes vagabonds, qui courent jusqu'à Damas, qui se retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du pacha de Damas n'a pu encor réprimer. Ainsi les curieux sont fort peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

ASSASSIN.

NOm corrompu du mot *Ehissessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain, que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue absolument étrangère, & de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche & de plume en plume : il faut des siécles pour la détruire.

Il y avait du tems des croisades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils

nommaient *Chik Elchaſſiſſin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*, ſignifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *ſeigneur* vient de *ſenior*, *vieillard*, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toûjours déféré aux vieillards chez preſque tous les peuples. Enſuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *ſeigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans; & nous appellons un bambin de quatre ans, *Monſieur le comte*, c'eſt-à-dire, *Monſieur le vieux*.

Les croiſés nommèrent le vieux des montagnards Arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginèrent que c'était un très grand prince, parce qu'il avait fait tuer & voler ſur le grand chemin un comte de Montferrat, & quelques autres ſeigneurs croiſés. On nomma ces peuples *les aſſaſſins*, & leur chik, *le roi du vaſte pays des aſſaſſins*. Ce vaſte pays contient cinq à ſix lieues de long ſur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible ſemé de rochers, comme l'eſt preſque toute la Paleſtine, mais entrecoupé de prairies aſſez agréables, & qui nourriſſent de nombreux troupeaux, comme l'atteſtent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces aſſaſſins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puiſqu'il y avait alors un ſoudan de Damas qui était très puiſſant.

Nos romanciers de ces tems-là, auſſi chimériques que les croiſés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des aſſaſſins en 1236 craignant que le roi de France *Louis IX* dont il n'avait jamais entendu parler, ne ſe mit à la tête d'une croiſade & ne vint lui ravir ſes états, envoya deux grands ſeigneurs de ſa cour des cavernes de l'anti-Liban à Paris pour aſſaſſiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres ſeigneurs pour contremander l'aſſaſſinat : je dis en pleine mer; car ces deux émirs envoyés pour tuer *Louïs*, & les deux autres pour lui ſauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croiſés, ce qui redouble encor le merveilleux de l'entrepriſe. Il falait que les deux premiers euſſent trouvé un vaiſſeau de croiſés tout prêt pour les tranſporter amicalement, & les deux autres encor un autre vaiſſeau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette avanture, les uns après les autres, quoique *Joinville* contemporain, qui alla ſur les lieux, n'en diſe mot.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Le jéſuite *Maimbourg*, le jéſuite *Daniel*, vingt autres jéſuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne ſoit pas jéſuite, répètent cette abſurdité. L'abbé *Velly*, dans ſon *Hiſtoire de France*, la redit avec complaiſance, le tout ſans aucune diſcuſſion, ſans aucun examen, & ſur la foi d'un *Guillaume de Nangis* qui écrivait environ ſoixante ans après cette belle avanture, dans un tems où l'on ne compilait l'hiſtoire que ſur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choſes vraies & utiles, l'immenſité de nos livres d'hiſtoire ſe réduirait à bien peu de choſe ; mais on ſaurait plus & mieux.

On a pendant ſix cent ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enyvrait de voluptés ſes jeunes élus dans ſes jardins délicieux, leur feſait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait enſuite aſſaſſiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne,
Se rendit craint par un moyen nouveau,
Craint n'était-il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſédât, ni pour aucun monceau
D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimait des choſes,

Qui de maints faits courageux étaient cauſes.
Il choiſiſſait entre eux les plus hardis,
Et leur feſait donner du paradis,
Un avant goût à leurs ſens perceptible.
(Du paradis de ſon légiſlateur)
Rien n'en a dit ce prophête menteur,
Qui ne devînt très croyable & ſenſible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on?
On les feſait boire tous de façon
Qu'ils s'enyvraient, perdaient ſens & raiſon.
En cet état privés de connaiſſance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là ſe trouvaient tendrons en abondance,
Plus que maillés & beaux par excellence,
Chaque réduit en avait à couper.
Si ſe venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui leur boiſſon cuvée,
Et ſe croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'aſſigne à ſes élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danſe;
Au gazouillis des ruiſſeaux de ces bois,
Au ſon des luths accompagnant les voix
Des roſſignols: il n'eſt plaiſir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis:
Les gens trouvaient en ſon charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,

Dont ne manquaient encor de s'enyvrer,
Et de leurs ſens perdre l'entier uſage.
On les feſait auſſi-tôt reporter
Au premier lieu de tout ce tripotage.
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelques jours de ſemblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les ſuplices,
Ils fiſſent choſe agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occaſion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à ſa dévotion,
Déterminés ; & qu'il n'était empire
Plus redouté que le ſien ici-bas.

Tout cela eſt fort bon dans un conte de *La Fontaine*, aux vers faibles près ; & il y a cent anecdotes hiſtoriques qui n'auraient été bonnes que là.

ASSASSINAT.

SECTION SECONDE.

L'Aſſaſſinat étant, après l'empoiſonnement, le crime le plus lâche & le plus puniſſable, il n'eſt pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme,

dont la raiſon ſingulière n'a pas toûjours été d'accord avec la raiſon des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il ſe donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'hiſtoire de ſon pays; il eſt bien éloigné de lui inſpirer l'amour de ſon roi & de ſa patrie, il ſe borne à en faire un garçon menuiſier. Il veut que ce gentilhomme menuiſier, quand il a reçu un démenti ou un ſoufflet, au-lieu de les rendre & de ſe battre, *aſſaſſine prudemment ſon homme.* Il eſt vrai que Moliere en plaiſantant dans l'*Amour peintre*, dit, qu'*aſſaſſiner eſt le plus ſûr*; mais l'auteur du roman prétend, que c'eſt le plus raiſonnable & le plus honnête. Il le dit très ſérieuſement; & dans l'immenſité de ſes paradoxes, c'eſt une des trois ou quatre choſes qu'il ait dites le premier. Le même eſprit de ſageſſe & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit ſouvent accompagner ſon diſciple dans un lieu de proſtitution, le fait décider que ce diſciple doit être un aſſaſſin. Ainſi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, conſiſte à manier le rabot, & à mériter le grand remède & la corde.

Emile tom. III. pag. 261.

Nous doutons que les pères de famille s'empreſſent à donner de tels précepteurs à leurs

leurs enfans. Il nous ſemble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans *Télémaque :* mais auſſi il faut avouer que notre ſiécle s'eſt fort écarté en tout du grand ſiécle de *Louïs XIV.*

Heureuſement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs inſenſées. On y voit ſouvent une philoſophie qui ſemble hardie ; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appellé *philoſophie*, & que deux ou trois dames appellaient *éloquence.*

ASSEMBLÉE.

TErme général qui convient également au prophane, au ſacré, à la politique, à la guerre, à la ſociété, au jeu, à des hommes unis par les loix ; enfin à toutes les occaſions où il ſe trouve pluſieurs perſonnes enſemble.

Cette expreſſion prévient toutes les diſputes de mots, & toutes les ſignifications injurieuſes par leſquelles les hommes ſont dans l'habitude de déſigner les ſociétés dont ils ne ſont pas.

L'aſſemblée légale des Athéniens s'appellait *Eglige.* (Voyez *Egliſe.*)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans ; on disait *une troupe de huguenots* ; mais la politesse bannissant tout terme odieux, on se servit du mot *assemblée* qui ne choque personne.

En Angleterre l'église dominante donne le nom d'assemblée, *Meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

Le mot d'*assemblée* est celui qui convient le mieux, quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur tems dans une maison dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cause, on soupe, on danse, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée* ; c'est un rendez-vous d'amis, & les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversatione*, *ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit* ; mais réduit étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazettiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghese*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute*

le mardi ſuivant chez ſon excellence la marquiſe de *Santa-fior*.

Mais on s'apperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes, qui ſignifient en effet *redoutables*, & dont on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici*; on eſt revenu au mot *aſſemblée* qui eſt le ſeul convenable.

On s'eſt quelquefois ſervi de celui de *rendez-vous* : mais il eſt plus fait pour une petite compagnie, & ſurtout pour deux perſonnes.

ASTRONOMIE,

ET QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ASTROLOGIE.

MR. *Du Val* qui a été, ſi je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur inſtinct dans ſon enfance lui donna les premières idées d'aſtronomie. Il contemplait la lune qui en s'abaiſſant vers le couchant ſemblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres; il y courut,

& fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours ſuivans la curioſité le força de ſuivre le cours de cet aſtre, & il fut encor plus ſurpris de le voir ſe lever & ſe coucher à des heures différentes.

Les formes diverſes qu'il prenait de ſemaine en ſemaine, ſa diſparution totale durant quelques nuits, augmentèrent ſon attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'obſerver & d'admirer ; c'était beaucoup ; il n'y en a pas un ſur dix mille qui ait cette curioſité & cette perſévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, ſans autre livre que le ciel & ſans autre maître que ſes yeux. Il s'apperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de poſition. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ſes regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu-près comme la lune ; il l'obſerva toutes les nuits, elle diſparut longtems à ſes yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au-lieu de l'étoile du ſoir.

La route du ſoleil qui de mois en mois ſe levait & ſe couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échapa pas ; il marqua les ſolſtices avec deux piquets, ſans ſavoir ce que c'était que les ſolſtices.

Il me ſemble qu'on pourait profiter de cet exemple pour enſeigner l'aſtronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cét enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'eſt d'abord un ſpectacle très attachant pour un eſprit bien diſpoſé par la nature, de voir que les différentes phaſes de la lune ne ſont autre choſe que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laiſſe voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laiſſe inviſible quand on met un corps opaque entre elle & le flambeau. C'eſt ainſi qu'en uſa *Galilée* lorſqu'il expliqua les véritables principes de l'aſtronomie devant le doge & les ſénateurs de Veniſe ſur la tour de St. Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-ſeulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les conſtellations que ſur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très bien en peu de tems les routes de la courſe apparente du ſoleil & de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra ſurtout les conſtellations à l'aide de ces quatre vers latins faits par un aſtronome il y a environ cinquante ans, & qui ne ſont pas aſſez connus.

Delta aries, perſeum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plauſtrum leo, virgo comam, atque bootem
Libra anguem, anguiferum ſert ſcorpius, Antinoum arcus,
Delphinum Caper, amphora equos, Cepheida piſces.

Les ſyſtèmes de *Ptolomée* & de *Tycho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puiſqu'ils ſont faux; ils ne peuvent jamais ſervir qu'à expliquer quelques paſſages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le ſecond livre des *Métamorphoſes* d'*Ovide*, le ſoleil dit à Phaëton:

Adde quod aſſidua rapitur vertigine cœlum,
Nitor in adverſum nec me qui cœtera, vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empirée,
Je réſiſte moi ſeul; moi ſeul je ſuis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma courſe aſſurée.

Cette idée d'un premier mobile qui faiſait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures, d'un mouvement impoſſible, & du ſoleil qui entrainé par ce premier mobile s'avançait pourtant inſenſiblement d'occident en orient par un mouvement propre qui n'a aucune cauſe, ne ferait qu'embarraſſer un jeune commençant.

Il ſuffit qu'il ſache que ſoit que la terre tourne ſur elle-même & autour du ſoleil, ſoit que le ſoleil achève ſa révolution en une

année, les apparences ſont à-peu-près les mêmes, & qu'en aſtronomie on eſt obligé de juger par ſes yeux avant que d'examiner les choſes en phyſicien.

Il connaîtra bien vite la cauſe des éclipſes de lune & de ſoleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui ſemblera d'abord que le ſoleil ſe trouvant chaque mois en oppoſition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipſe de lune & une de ſoleil. Mais dès qu'il ſaura que ces deux aſtres ſont rarement ſur la même ligne avec la terre, il ne ſera plus ſurpris.

On lui fera aiſément comprendre comment on a pu prédire les éclipſes en connaiſſant la ligne circulaire, dans laquelle s'accompliſſent le mouvement apparent du ſoleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les obſervateurs ont ſu, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux aſtres ſe ſont rencontrés préciſément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures. Après quoi ces aſtres paraiſſent recommencer le même cours; de ſorte qu'en feſant les corrections néceſſaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédiſait au juſte quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipſe de lune ou de ſoleil. Ces premiers élémens entrent aiſément

dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La préceſſion des équinoxes même ne l'effrayera pas. On ſe contentera de lui dire que le ſoleil a paru avancer continuellement dans ſa courſe annuelle d'un degré en ſoixante & douze ans vers l'orient, & que c'eſt ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cités.

Contrarius evehor orbi.

Ma carrière eſt contraire au mouvement des cieux.

Ainſi le ſoleil qui entrait autrefois dans le bèlier au commencement du printems, eſt actuellement dans le taureau; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un reſpect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du ſoleil dans le bèlier au premier jour du printems.

Quand on commence à poſſéder quelques principes d'aſtronomie, on ne peut mieux faire que de lire les inſtitutions de Mr. *le Monnier* & tous les articles de Mr. *d'Alembert* dans l'Encyclopédie concernant cette ſcience. Si on les raſſemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, & de l'entrée du ſoleil dans les autres conſtellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus

fort argument contre les prétendues règles de l'aſtrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre ſiécle pour détruire cette extravagance univerſelle, qui a ſi longtems infecté le genre-humain, & qui eſt encor fort en vogue dans la Perſe.

Un homme né, ſelon l'almanach, quand le ſoleil était dans le ſigne du lion, devait être néceſſairement courageux; mais malheureuſement il était né en effet ſous le ſigne de la vierge; ainſi il aurait falu que *Gauric* & *Michel Morin* euſſent changé toutes les règles de leur art.

Une choſe aſſez plaiſante, c'eſt que toutes les loix de l'aſtrologie étaient contraires à celles de l'aſtronomie. Les miſérables charlatans de l'antiquité & leurs ſots diſciples, qui ont été ſi bien reçus & ſi bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* ſtationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* ſtationnaire, devaient être toûjours vainqueurs. *Vénus* ſtationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait eſt que les aſtres n'ont jamais été ni rétrogrades, ni ſtationnaires: & il ſuffirait d'une légère connaiſſance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'eſt-il pu faire que malgré la phyſique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'aſtrologie ait dominé juſqu'à nos jours au point que nous avons vu des hommes diſtingués par leurs connaiſſances, & ſurtout très profonds dans l'hiſtoire, entêtés toute leur vie d'une erreur ſi mépriſable? Mais cette erreur était ancienne, & cela ſuffit.

Les Egyptiens, les Caldéens, les Juifs avaient prédit l'avenir; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les ſerpens, on évoquait des ombres; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des ſerpens. Il n'y a qu'à ſavoir bien préciſément la formule dont on ſe ſervait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'eſt pas la faute de l'art, c'eſt la faute des artiſtes. *Michel Morin* eſt mort avec ſon ſecret. C'eſt ainſi que les alchimiſtes parlent de la pierre philoſophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, diſent-ils, c'eſt que nous ne ſommes pas encor aſſez au fait; mais il eſt certain qu'elle eſt dans la clavicule de *Salomon*; & avec cette belle certitude, plus de deux cent familles ſe ſont ruinées en Allemagne & en France.

ATHÉISME.

SECTION PREMIÈRE.

De la comparaiſon ſi ſouvent faite entre l'athéïſme & l'idolâtrie.

IL me ſemble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas auſſi fortement qu'on l'aurait pu le ſentiment du jéſuite *Richeome*, ſur les athées & ſur les idolâtres ; ſentiment ſoutenu autrefois par *St. Thomas*, *St. Grégoire* de Nazianze, *St. Cyprien* & *Tertullien* ; ſentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il diſait aux payens, *ne rougiſſez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos Dieux, & n'eſt-il pas beaucoup plus juſte de ne croire aucun Dieu, que de leur imputer des actions infames ?* ſentiment établi longtems auparavant par Plutarque qui dit, *qu'il aime beaucoup mieux qu'on diſe qu'il n'y a point de* Plutarque *que ſi on diſait, il y a un* Plutarque *inconſtant, colère & vindicatif* ; ſentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle.*

Voici le fond de la diſpute, mis dans un jour aſſez éblouïſſant par le jéſuite *Richeome* ;

& rendu encor plus ſpécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

„ Il y a deux portiers à la porte d'une „ maiſon ; on leur demande, peut-on parler „ à votre maître ? il n'y eſt pas, répond l'un ; „ il y eſt, répond l'autre ; mais il eſt occupé „ à faire de la fauſſe monnoie, de faux „ contracts, des poignards & des poiſons, „ pour perdre ceux qui n'ont fait qu'accom- „ plir ſes deſſeins. L'athée reſſemble au pre- „ mier de ces portiers, le payen à l'autre. „ Il eſt donc viſible que le payen offenſe „ plus griévement la Divinité que ne fait „ l'athée.

Avec la permiſſion du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Pour que le premier portier reſſemble aux athées, il ne faut pas qu'il diſe, mon maître n'eſt point ici ; il faudrait qu'il dît, Je n'ai point de maître ; celui que vous prétendez mon maître n'exiſte point ; mon camarade eſt un ſot, qui vous dit que monſieur eſt occupé à compoſer des poiſons & à éguiſer des poignards pour aſſaſſiner ceux qui ont exécuté ſes volontés. Un tel être n'exiſte point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raiſonné, & *Bayle* dans ſes diſcours un peu diffus, s'eſt oublié juſqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque ſemble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui aſſurent qu'il n'y a point de *Plutarque* à ceux qui prétendent que *Plutarque* eſt un homme inſociable. Que lui importe en effet qu'on diſe qu'il n'eſt pas au monde ? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétriſſe pas ſa réputation. Il n'en eſt pas ainſi de l'Etre-ſuprême.

Plutarque n'entame pas encor le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de ſavoir qui offenſe le plus l'Etre-ſuprême de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il eſt impoſſible de ſavoir autrement que par la revélation, ſi DIEU eſt offenſé des vains diſcours que les hommes tiennent de lui.

Les philoſophes, ſans y penſer, tombent preſque toûjours dans les idées du vulgaire, en ſuppoſant que DIEU eſt jaloux de ſa gloire, qu'il eſt colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéreſſant pour l'univers entier, eſt de ſavoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un DIEU rémunérateur & vengeur, qui récompenſe les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes ſecrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuiſe à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux Dieux de l'antiquité. Ses adverſaires lui répondent par des

lieux communs qui ne signifient rien. Les partisans de *Bayle* & ses ennemis, ont presque toûjours combattu sans se rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère ; *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'est pas, à ce qu'il me semble, ce qu'il falait considérer. On devait distinguer les métamorphoses d'Ovide de la religion des anciens Romains. Il est très certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le Dieu que les Romains appellaient, *Deus optimus maximus*, très bon, très grand, n'était pas censé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *César* ; ni *César* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verres* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que Jupiter *très bon & très juste*, & les Dieux secondaires, punissaient le parjure dans les enfers. Aussi les Romains furent très longtems les plus religieux observateurs des sermens. La religion fut donc très utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinte*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* deshonorait la Divinité. On a donc longtems disputé sur une chimère ; & c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut subsister ; il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit, & une société de philosophes au dessus du peuple. Il est très vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein ; & que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cent paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un DIEU rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales & surtout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me parait qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entiérement sauvages, on a déja dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaissent rien, ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister, on peut dire, ils vivent en société, & ils sont sans DIEU ;

donc on peut vivre en ſociété ſans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainſi, & que ce n'eſt pas une ſociété qu'un aſſemblage de barbares antropophages tels que vous les ſuppoſez. Et je vous demanderai toûjours ſi, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre ſociété, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge ne cruſſent pas en DIEU.

SECTION SECONDE.

Des athées modernes. Raiſons des adorateurs de DIEU.

Nous ſommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle ſoit. Cet argument eſt vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous

Tous les corps vivans ſont compoſés de leviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler; & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaiſſait pas une de ces loix, l'éloquent, mais le chimérique *Platon* qui diſait que la terre était fondée ſur un triangle équilatère, & l'eau ſur un triangle rectangle, l'étrange *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, *Platon* qui ne ſavait pas ſeulement la trigonométrie ſphérique, a-t-il eu cependant un génie aſſez beau, un inſtinct aſſez heureux pour appeller DIEU l'*éternel géomètre*; pour ſentir qu'il exiſte une intelligence formatrice? *Spinoſa* lui-même l'avoue. Il eſt impoſſible de ſe débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous preſſe de tous côtés.

RAISONS DES ATHÉES.

J'ai cependant connu des mutins qui diſent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement ſeul a formé par

lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & *la terre*, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison ; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de *Jupiter* ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que *Jupiter*, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & notre globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin *Saturne*, il n'y aura que sept cent vingt hazards contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles, selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vi-

vent, qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, juſqu'au nombre que notre faibleſſe appelle *infini*, il y aura toûjours une unité en faveur de la formation du monde, (tel qu'il eſt) par le ſeul mouvement; donc, il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Il eſt même néceſſaire que dans l'éternité cette combinaiſon arrive. Ainſi, diſent-ils, non-ſeulement il eſt poſſible que le monde ſoit tel qu'il eſt par le ſeul mouvement; mais il était impoſſible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaiſons infinies.

Réponſe.

Toute cette ſuppoſition me parait prodigieuſement chimérique pour deux raiſons; la première, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne ſauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cauſe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis l'infini, on eſt bien pauvre.

Encore une fois, *Spinoſa* lui-même, admet cette intelligence; c'eſt la baſe de ſon ſyſtème. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le

lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abîme où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre ? ſentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toûjours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de ſa diſtance eſt au cube des diſtances des autres au centre commun ? Ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les aſtres.

Mais, où eſt l'éternel géomètre ? eſt-il en un lieu ou en tout lieu ſans occuper d'eſpace ? je n'en ſais rien. Eſt-ce de ſa propre ſubſtance qu'il a arrangé toutes choſes ? je n'en ſais rien. Eſt-il immenſe ſans quantité & ſans qualité ? je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut l'adorer & être juſte.

NOUVELLE OBJECTION D'UN ATHÉE MODERNE.

„ Peut-on dire que les parties des ani-
„ maux ſoient conformées ſelon leurs be-
„ ſoins : quels ſont ces beſoins ? la conſer-
„ vation & la propagation. Or faut-il s'é-
„ tonner que des combinaiſons infinies que
„ le hazard a produites, il n'ait pu ſubſiſter
„ que celles qui avaient des organes propres

„ à la nourriture & à la continuation de leur
„ espèce ? toutes les autres n'ont-elles pas
„ dû nécessairement périr ?

Réponse.

Ce discours rebattu d'après *Lucrèce*, est assez réfuté par la sensation donnée aux animaux & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaisons *que le hazard a produites*, produiraient-elles cette sensation & cette intelligence ? (ainsi qu'on vient de le dire au paragraphe précédent.) Oui, sans doute, les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible, & vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aîle de mouche, les organes d'un limaçon suffisent pour vous atterrer.

Objection.

„ Les physiciens modernes n'ont fait qu'é-
„ tendre ces prétendus argumens, ils les ont
„ souvent poussés jusqu'a la minutie & à
„ l'indécence. On a trouvé DIEU dans les
„ plis de la peau du rhinoceros : on pou-
„ vait, avec le même droit, nier son exis-
„ tence à cause de l'écaille de la tortue.

Réponſe.

Quel raiſonnement ! La tortue & le rhinoceros, & toutes les différentes eſpèces, prouvent également dans leurs variétés infinies, la même cauſe, le même deſſein, le même but qui ſont la conſervation, la génération & la mort. L'unité ſe trouve dans cette infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne reſſemble pas à du cuir ! Et des journaliſtes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à des *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaiſſance de cauſe !

Objection.

„ A quoi ſert la beauté & la convenance „ dans la conſtruction du ſerpent ? Il peut, „ dit-on, avoir des uſages que nous igno- „ rons. Taiſons-nous donc au moins ; & „ n'admirons pas un animal que nous ne „ connaiſſons que par le mal qu'il fait.

Réponſe.

Taiſez-vous donc auſſi, puiſque vous ne concevez pas ſon utilité plus que moi ; ou avouez que tout eſt admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a for-

mé les ſerpens, les quadrupèdes, les oiſeaux, les poiſſons & les bipèdes. Cet art eſt aſſez manifeſte. Vous demandez pourquoi le ſerpent nuit? Et vous, pourquoi avez-vous nui tant de fois? Pourquoi avez-vous été perſécuteur, ce qui eſt le plus grand des crimes pour un philoſophe? C'eſt une autre queſtion, c'eſt celle du mal moral & du mal phyſique. Il y a longtems qu'on demande pourquoi il y a tant de ſerpens & tant de méchans hommes pires que les ſerpens? Si les mouches pouvaient raiſonner, elles ſe plaindraient à DIEU de l'exiſtence des araignées; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Aracné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleuſement ſa toile.

Il faut donc abſolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinoſa* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil inſecte comme dans les aſtres. Et à l'égard du mal moral & phyſique, que dire & que faire? Se conſoler par la jouïſſance du bien phyſique & moral, en adorant l'Etre éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encor un mot ſur cet article. L'athéiſme eſt le vice de quelques gens d'eſprit; & la ſuperſtition le vice des ſots. Mais les fripons! que ſont-ils? des fripons.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de tranſcrire ici une piéce de vers chrétiens, faits à l'occaſion d'un livre d'athéiſme ſous le

nom des *trois impoſteurs*, qu'un Mr. de *Trawſmandorf* prétendit avoir retrouvé.

ÉPITRE A L'AUTEUR DU LIVRE DES *TROIS IMPOSTEURS.*

Inſipide écrivain qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois impoſteurs,
D'où vient que ſans eſprit tu fais le quatriéme ?
Pourquoi pauvre ennemi de l'eſſence ſuprême,
Confonds-tu Mahomet avec le créateur ;
Et les œuvres de l'homme avec Dieu ſon auteur ?...
Corrige le valet, mais reſpecte le maître :
Dieu ne doit point pâtir des ſotiſes du prêtre ;
Reconnaiſſons ce Dieu quoique très mal ſervi.
De lézards & de rats mon logis eſt rempli,
Mais l'architecte exiſte, & quiconque le nie,
Sous le manteau du ſage eſt atteint de manie.
Conſulte Zoroaſtre, & Minos, & Solon,
Et le martyr Socrate, & le grand Cicéron ;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce ſyſtême ſublime à l'homme eſt néceſſaire.
C'eſt le ſacré lien de la ſociété,
Le premier fondement de la ſainte équité,
Le frein du ſcelerat, l'eſpérance du juſte.
Si les cieux dépouillés de ſon empreinte auguſte
Pouvaient ceſſer jamais de le manifeſter,
Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.
Que le ſage l'annonce, & que les rois le craignent.

Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel ; apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer ?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis au besoin plus sûrs & plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? & ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer ?...
Ah ! laissons aux humains la crainte & l'espérance.
Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés ;
Des Césars avilis la grandeur usurpée,
Un prêtre au capitole où triompha Pompée,
Des faquins en sandale, excrément des humains,
Trempant dans notre sang leurs détestables mains ;
Cent villes à leur voix couvertes de ruïnes,
Et de Paris sanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monumens.
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu, quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguai toûjours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.
L'Europe m'en fut gré ; vingt têtes couronnées

Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.
J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin.
On les vit opposer par une erreur fatale
Les abus aux abus, le scandale au scandale,
Parmi les factions, ardens à se jetter,
Ils condamnaient le pape, & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtems désolée.
Ils ont troublé la terre & je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputans l'un sur l'autre acharnés,
Cessez impertinens, cessez infortunés;
Très sots enfans de Dieu, chérissez-vous en frères:
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru: les fripons écrasés,
En ont poussé des cris du sage méprisés;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme,
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.
Je vois venir de loin ces tems, ces jours sereins,
Où la philosophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître.
Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître:
On aura moins de dogme avec plus de vertu.
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à sa suite, *a*)
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.

a) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins, qui déposent de la catholicité du récipiendaire.

A l'attrayante ſœur d'un gros bénéficier,
Un amant huguenot poura ſe marier:
Des tréſors de Lorette amaſſés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourie:
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc ſans s'informer ſi l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne.
Entre les beaux eſprits on verra l'union;
Mais qui poura jamais ſouper avec Fréron?

SECTION TROISIÉME.

Des injuſtes accuſations, & de la juſtification de Vanini.

Autrefois quiconque avait un ſecret dans un art, courait riſque de paſſer pour un ſorcier; toute nouvelle ſecte était accuſée d'égorger des enfans dans ſes myſtères; & tout philoſophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accuſé d'athéïſme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les ſots.

Anaxagore oſe-t-il prétendre que le ſoleil n'eſt point conduit par *Apollon*, monté ſur un quadrige? on l'appelle *athée*, & il eſt contraint de fuir.

Ariſtote eſt accuſé d'athéïſme par un prêtre; & ne pouvant faire punir ſon accuſateur, il ſe retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate*

eſt ce que l'hiſtoire de la Grèce a de plus odieux.

Ariſtophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne ſongeant pas que *Socrate* était Grec auſſi) *Ariſtophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas était admis parmi nous à donner ſes farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur: „Le langage „ d'*Ariſtophane* ſent ſon miſérable charlatan; „ ce ſont les pointes les plus baſſes & les plus „ dégoûtantes; il n'eſt pas même plaiſant „ pour le peuple, & il eſt inſupportable aux „ gens de jugement & d'honneur; on ne „ peut ſouffrir ſon arrogance, & les gens de „ bien déteſtent ſa malignité. "

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le *Tabarin* que madame *Dacier* admiratrice de *Socrate*, oſe admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de DIEU, & ſe vantant d'avoir

volé un manteau en enſeignant la philoſophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autoriſait de ſi infames licences, méritait bien ce qui lui eſt arrivé, de devenir l'eſclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Ruſſes que la Grèce aurait autrefois appellés *barbares*, & qui la protegent aujourd'hui, n'auraient ni empoiſonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchiſſons tout l'eſpace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus ſages que les Grecs, n'ont jamais perſécuté aucun philoſophe pour ſes opinions. Il n'en eſt pas ainſi chez les peuples barbares qui ont ſuccédé à l'empire Romain. Dès que l'empereur *Fréderic II* a des querelles avec les papes, on l'accuſe d'être athée, & d'être l'auteur du livre des *trois impoſteurs*, conjointement avec ſon chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de *l'Hôpital* ſe déclare-t-il contre les perſécutions; on l'accuſe auſſi-tôt d'athéiſme. *b*) *Homo doctus, ſed verus atheos.* Un jéſuite, autant au-deſſous d'*Ariſtophane*, qu'*Ariſtophane* eſt au-deſſous d'*Homere*; un malheureux dont le nom eſt devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jéſuite *Garaſſe*, en un mot, trouve partout des *athéiſtes*; c'eſt ainſi qu'il nomme

b) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate* ; parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite ; mais enfin, *Vanini* n'était point athée, comme on l'a prétendu ; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de son métier ; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les universaux ; *& utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéïsme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée ; „ DIEU est son principe & sa fin, père „ de l'une & de l'autre, & n'ayant besoin ni „ de l'une, ni de l'autre; Eternel sans être dans „ le tems ; présent partout sans être en au- „ cun lieu. Il n'y a pour lui ni passé, ni „ futur ; il est partout, & hors de tout ; „ gouvernant tout, & ayant tout créé ; im- „ muable, infini sans parties ; son pouvoir „ est sa volonté, &c. "

Vanini se piquait de renouveller ce beau sentiment de *Platon*, embrassé par *Averroès*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont

le dernier chaînon eſt attaché à ſon trône éternel ; idée, à la vérité, plus ſublime que vraie, mais qui eſt auſſi éloignée de l'athéiſme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer ; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune ; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſavans ou de pédans, contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de *Vanini* ; ſa chaleur & ſa groſſiéreté dans la diſpute lui valut la haine de quelques théologiens ; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon* ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être athée enſeignant l'athéïſme.

Ce *Francon*, ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini*, ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'égliſe un DIEU en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille, Il ſuffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur la néceſſité d'un Etre ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le préſident *Grammont* qui était alors à Toulouſe, rapporte ce diſcours dans ſon *Hiſtoire de France*, aujourd'hui ſi oubliée ;

& ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président *Grammont?* Il est évident que sur la réponse de *Vanini*, on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres, ce qui est très aisé & très commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux a la mort.

Pour justifier cette mort, il falait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très minime *Mersenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer, que Vanini *était parti de Naples avec douze de ses apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéïsme.* Quelle pitié! Comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages? comment

ment aurait-il pu perſuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie ? Un roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'athéiſme ? Perſonne, avant le pere *Merſenne*, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques ; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru ſans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ſes *Penſées diverſes*, parle de *Vanini* comme d'un athée : il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'athées peut ſubſiſter* ; il aſſure que *Vanini* était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ſes dialogues faits à l'imitation d'*Eraſme*, qu'il avait eu une maîtreſſe nommée *Iſabelle*. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite ; mais il n'était point athée.

Un ſiécle après ſa mort, le ſavant *La Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le juſtifier ; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais auteur, preſque perſonne ne lit ces apologies.

Le jéſuite *Hardouin*, plus ſavant que *Ga-*

raſſe, & non moins téméraire, accuſe d'athéïſme, dans ſon livre *Athei detecti*, les *Deſcartes*, les *Arnaulds*, les *Paſcals*, les *Malebranches*; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de *Vanini*.

SECTION QUATRIÉME.

De Bonaventure Des-Périers, *accuſé d'athéïſme.*

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance françaiſe ſuppoſa toûjours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'eſt pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai* ſans qu'on lui ait donné le boucon. Le jéſuite *Garaſſe*, & le jéſuite *Hardouin* trouvent partout des athéïſtes. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des ſentinelles, criant toûjours qui vive, l'ennemi eſt aux portes, graces ſoient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins de gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

Un des premiers exemples en France de la perſécution fondée ſur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura ſi longtems au ſujet du *cimbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Des-Périers*, vivait au commencement du ſeiziéme ſiécle. Ce *Des-Périers* était domeſtique de *Marguerite de Valois* ſœur

de *François I.* Les lettres commençaient alors à renaître. *Des-Périers* voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien :* il composa quatre dialogues très insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'*Actéon.* Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révérer.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent ; aussi-tôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire & imprimé : & chaque fainéant d'y trouver des allusions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire *Morin* mis en prison, & l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il se tua de son épée dans le palais de *Marguerite.* Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en DIEU, donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées ; chacun le dit,

chacun le crut : *credidi propter quod locutus sum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, eſt la deviſe des hommes. On répète une ſotiſe, & à force de la redire on en eſt perſuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême ; nouvelle raiſon pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires, & des dictionnaires, n'ont pas manqué d'affirmer que le *cimbalum mundi* eſt le précurſeur de *Spinoſa*.

Nous avons encor un ouvrage d'un conſeiller de Bourges, nommé *Catherinot*, très digne des armes de Bourges : ce grand juge dit, nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impoſtoribus*, l'autre le *cimbalum mundi*. Eh ! mon ami, ſi tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu ?

Le minime *Merſenne*, ce facteur de *Deſcartes*, le même qui donne douze apôtres à *Vanini*, dit de Bonaventure Des-Périers, *c'eſt un monſtre & un fripon, d'une impiété achevée.* Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu ſon livre. Il n'en reſtait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Proſper Marchand* le réimprima à Amſterdam en 1711. Alors le voile fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéïſme : on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

DE THÉOPHILE.

Il en a été de même de *Théophile*, très célèbre dans ſon tems ; c'était un jeune homme de bonne compagnie, feſant très facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation ; très inſtruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin ; homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes ſeigneurs qui ſe piquaient d'eſprit, & ſurtout chez cet illuſtre & malheureux duc de *Montmorenci* qui, après avoir gagné des batailles, mourut ſur un échaffaut.

S'étant trouvé un jour avec deux jéſuites, & la converſation étant tombée ſur quelques points de la malheureuſe philoſophie de ſon tems, la diſpute s'aigrit. Les jéſuites ſubſtituèrent les injures aux raiſons. Théophile était poëte & Gaſcon, *genus irritabile vatum & Vaſconum.* Il fit une petite piéce de vers où les jéſuites n'étaient pas trop bien traités ; en voici trois qui coururent toute la France :

Cette grande & noire machine,
Dont le ſouple & le vaſte corps
Etend ſes bras juſqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de ſa priſon au roi *Louis XIII.* Tous les jéſuites ſe déchainèrent con-

tre lui. Les deux plus furieux, *Garaſſe* & *Guerin*, deshonorèrent la chaire & violèrent les loix en le nommant dans leurs ſermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jéſuite plus dangereux, nommé *Voiſin*, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefoucault*, intenta un procès criminel à *Théophile*, & ſuborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été ſon écolier, & qui paſſait pour avoir ſervi à ſes plaiſirs infames, ce que l'accuſé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jéſuite *Voiſin* obtint par la faveur du jéſuite *Cauſſin* confeſſeur du roi, un décret de priſe de corps contre *Théophile* ſur l'accuſation d'impiété & d'athéiſme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit ſon procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jéſuites ne fut pas encor aſſouvie! *Voiſin* paya un lieutenant de la connétablie nommé *le Blanc* pour l'arrêter dans le lieu de ſa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui *le Blanc* criait, C'eſt un athée que nous allons brûler. De-là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y reſta une année entière, pendant laquelle les jéſuites prolongè-

rent ſon procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, *Garaſſe* publiait ſa doctrine curieuſe, dans laquelle il dit que *Paſquier*, le cardinal *Volſey*, *Scaliger*, *Luther*, *Calvin*, *Bèze*, le roi d'Angleterre, le landgrave de Heſſe & Théophile ſont des *beliſtres d'atheiſtes & de carpocratiens.* Ce *Garaſſe* écrivait dans ſon tems comme le miſérable ex-jéſuite *Nonotte* a écrit dans le ſien : la différence eſt que l'inſolence de *Garaſſe* était fondée ſur le crédit qu'avaient alors les jéſuites, & que la fureur de l'abſurde *Nonotte* eſt le fruit de l'horreur & du mépris où les jéſuites ſont tombés dans l'Europe ; c'eſt le ſerpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut ſurtout interrogé ſur le *Parnaſſe ſatyrique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone*, de *Martial*, de *Catulle*, d'*Auſone*, de l'archevêque de Bénévent *la Caza*, de l'évêque d'Angoulême *Octavien de St. Gelais* & de *Mélin de St. Gelais* ſon fils, de l'*Aretin*, de *Chorier*, de *Marot*, de *Verville*, des épigrammes de *Rouſſeau*, & de cent autres ſotiſes licentieuſes. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile.* Le libraire avait raſſemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*, de *Colletet*, d'un nommé *Frenide'*, & de quelques ſeigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à

cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de *Montmorenci*, qui le logea dans son hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

DE DES-BARREAUX.

Le conseiller au parlement *Des Barreaux* qui dans sa jeunesse avait été ami de *Théophile*, & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrace, passa constamment pour un athée: & sur quoi? sur un conte qu'on fait de lui sur l'avanture de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très bien dans un cabaret manger gras un samedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres jetter le plat par la fenêtre, en disant, *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très grande irrévérence, c'est insulter l'église dans laquelle il était né; c'est se moquer de l'institution des jours maigres, mais ce n'est pas nier l'existence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscrète témérité de *Boileau*, qui dans sa *Satyre des femmes*, laquelle

n'eſt pas ſa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une capanée.

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magiſtrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'eſt pas permis de flétrir du nom d'athée un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve; cela eſt indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le fameux ſonnet qui finit ainſi.

Tonne frape, il eſt tems, ren-moi guerre pour guerre;
J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit:
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jéſus-Chriſt?

Ce ſonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'eſt pas tolérable; *ren-moi guerre*, n'eſt pas français; *guerre pour guerre* eſt très plat; & *deſſus quel endroit*, eſt déteſtable. Ces vers ſont de l'abbé de *Lavau*; & *Des-Barreaux* fut toûjours très fâché qu'on les lui attribuât. C'eſt ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme ſur le mauſolée elevé dans St. Euſtache à l'honneur de *Lulli*.

. . . . . .

Laiſſez tomber ſans plus attendre
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

DE LA MOTTE LE VAYER.

Le sage *La Motte le Vayer*, conseiller d'état, précepteur de *Monsieur* frère de *Louïs XIV*, & qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'essuia pas moins de soupçons que le voluptueux *Des-Barreaux*. Il y avait encor peu de philosophie en France. Le traité de *la vertu des payens*, & les dialogues d'*Orazius Tubero*, lui firent des ennemis. Les jansénistes surtout qui ne regardaient après *St. Augustin* les vertus des grands-hommes de l'antiquité, que comme des *péchés splendides*, se déchaînèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire, *nul n'aura de vertu que nous & nos amis ; Socrate, Confucius, Marc-Aurèle, Epictète, ont été des scélerats, puisqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On est revenu aujourd'hui de cette extravagance ; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant passer *La Motte le Vayer* dans la galerie du Louvre, dit tout haut, Voilà un homme sans religion. *Le Vayer*, au-lieu de le faire punir, se retourna vers cet homme, & lui dit, *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion.*

DE ST. EVREMONT.

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de *St. Evremont*,

mais aucun n'eſt de lui. On crut après ſa mort faire paſſer ces dangereux livres à l'abri de ſa réputation ; parce qu'en effet on trouve dans ſes véritables ouvrages pluſieurs traits qui annoncent un eſprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs ſa vie épicurienne, & ſa mort toute philoſophique, ſervirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de ſon nom leurs ſentimens particuliers.

Nous avons ſurtout une *analyſe de la religion chrétienne* qui lui eſt attribuée. C'eſt un ouvrage qui tend à renverſer toute la chronologie & preſque tous les faits de la ſainte Ecriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où ſont quelques théologiens, que l'aſtronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raiſon contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet aſtronome ; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le ſyſtème chrétien ſous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reſte, *St. Evremont* était incapable de ces recherches ſavantes. C'était un eſprit agréable & aſſez juſte ; mais il avait peu de ſcience, nul génie, & ſon goût était peu ſûr : ſes diſcours ſur les Romains lui firent une réputation dont il abuſa pour faire les

plus plates comédies, & les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en ſont plus fatigués aujourd'hui puiſqu'ils ne les liſent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'eſprit qui ont fleuri dans les tems brillans de *Louis XIV*; mais non pas au rang des hommes ſupérieurs. Au reſte ceux qui l'ont appellé *athéiſte*, ſont d'infames calomniateurs.

DE FONTENELLE.

Bernard de Fonteneile, depuis ſecrétaire de l'académie de ſciences, eut une ſecouſſe plus vive à ſoutenir. Il fit inſérer en 1686, dans la *République des Lettres de Bayle*, une rélation de l'iſle de Borneo fort ingénieuſe; c'était une allégorie ſur Rome & Genève; elles étaient déſignées ſous le nom de deux ſœurs, *Mero* & *Enegu*. Mero était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ſes ſujets vinſſent lui déclarer leurs plus ſecrettes penſées, & qu'enſuite ils lui apportaſſent tout leur argent. Il falait avant de venir lui baiſer les pieds, adorer des os de morts; & ſouvent, quand on voulait déjeûner, elle feſait diſparaître le pain. Enfin ſes ſortilèges & ſes fureurs ſoulevèrent un grand parti contre elle; & ſa ſœur Enegu lui enleva la moitié de ſon royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie ; mais l'abbé *Tersan* l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, & à celui des jésuites ; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louïs le grand*, imprimé à Paris chez l'*Anglois* en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles* de Vandale, les jésuites le persécutèrent. *Le Tellier* confesseur de *Louïs XIV*, rappellant l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jésuite *Voisin* avait traité *Théophile*. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'*Argenson*, alors lieutenant de police, sauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait falu choisir un *athéïste* entre *Fontenelle* & *le Tellier*, c'était sur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est

un danger auquel bien des gens de mérite ont été exposés.

De l'Abbé de St. Pierre.

L'*Allégorie du mahométisme* par l'abbé de St. Pierre, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé; mais tout s'y ressent d'un pur théïsme. Cependant, il ne fut point persécuté, c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux: son stile n'a aucun agrément; il était peu lu, il ne prétendait à rien: ceux qui le lisaient se moquaient de lui, & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle*, il était perdu, surtout quand les jésuites régnaient encore.

De Barbeirac.

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit & commenta le satras de *Puffendorf*; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux sources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'église n'ont pas toûjours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils

disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretière *Raab*, est visiblement le sang de JESUS-CHRIST; que *Moïse* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, est la croix sur laquelle JESUS expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de JESUS-CHRIST avec son église; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le corps humain, & la petite porte désigne l'anus. &c. &c.

Barbeirac ne peut souffrir, en fait de morale, qu'*Augustin* devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que *Jérôme* vomit contre ses adversaires, & surtout contre *Rufin* & contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, & il s'indigne qu'ils ayent quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme *Tertullien* qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit : mais il laissa paraître dans sa défense un si profond mépris pour les pères de l'église; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence & pour leur dialectique; il leur préfere si hautement

Confucius, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epictète*, qu'on voit bien que *Barbeirac* eſt plutôt le zélé partiſan de la juſtice éternelle & de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des ſaints myſtères du chriſtianiſme. S'il s'eſt trompé en penſant que DIEU eſt le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les chrétiens ſoumis de cœur & d'eſprit, ſon erreur eſt du moins d'une belle ame; & puiſqu'il aimait les hommes, ce n'eſt pas aux hommes à l'inſulter; c'eſt à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des *athéiſtes*.

DE FRÉRET.

L'illuſtre & profond *Fréret* était ſecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant juſtice à ſon immenſe érudition, & à ſa probité, je ne prétends point excuſer ſon hétérodoxie. Non-ſeulement il était perſuadé avec *St. Irénée* que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il ſouffrit le dernier ſupplice; mais il croyait avec le *Targum* que JESUS n'était point né du tems d'*Hérode*, & qu'il faut rapporter ſa naiſſance

ſance au tems du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs ſont les ſeuls qui ayent eu cette opinion ſingulière ; Mr. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très éloignées de Jéruſalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèſe, Antioche, Ancire, Theſſalonique, toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de diſciples de *Jean*, de judaïtes, de Galiléens diviſés en pluſieurs ſectes. De-là vient, dit-il, qu'il y eut un très grand nombre d'évangiles tout différens les uns des autres, chaque ſociété particulière & cachée voulant avoir le ſien. *Fréret* prétend que les quatre qui ſont reſtés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en apporter des preuves inconteſtables ; c'eſt que les premiers pères de l'égliſe citent très ſouvent des paroles qui ne ſe trouvent que dans l'évangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de *St. Jacques*, & que *Juſtin* eſt le premier qui cite expreſſément les évangiles reçus.

Si ce dangereux ſyſtème était accrédité, il s'enſuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, & de *Luc*, n'ont été écrits que vers le tems de l'enfance de *Juſtin*, environ cent ans

après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son Koran, & qui les virent après sa mort rédigées solemnellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient : *Nous n'avons qu'un Alcoran, & vous avez eu cinquante évangiles : nous avons précieusement conservé l'original, & vous avez choisi au bout de quelques siécles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion piéce-à-piéce, la nôtre a été faite d'un seul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons changé jamais.*

Graces au ciel, nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que *Fréret* avance était vrai? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre évangiles : *St. Irénée* dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables raisonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnait que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, selon *Abadie* même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux

choſes eſſentielles ; premiérement qu'il n'eſt écrit nulle part que les premiers martyrs ayent été interrogés par les magiſtrats ſur les évangiles ; ſecondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais ſi *Fréret* terraſſe *Abadie*, il eſt renverſé lui-même par les miracles que nos quatre ſaints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppoſe une nuée de témoins ; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'eſt ſervi trop ſouvent de fraudes pieuſes ; je conviens qu'il eſt dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour diſtinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle ſur une grande table, qu'on pria le St. Eſprit de faire tomber à bas tous les apocryphes ; auſſi-tôt ils tombèrent, & il ne reſta que les véritables. J'avoue enfin que l'égliſe a été inondée de fauſſes légendes. Mais de ce qu'il y a eu des menſonges & de la mauvaiſe foi, s'enſuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur ? Certainement *Fréret* va trop loin ; il renverſe tout l'édifice au-lieu de le réparer ; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un ſeul DIEU, ſans la médiation du CHRIST. Mais du moins ſon livre reſpire une modération qui lui ferait preſque pardonner ſes erreurs ; il ne prêche que l'indulgence & la tolérance ; il ne

dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme mylord *Bolingbroke*; il ne ſe moque point d'eux comme le curé *Rabelais*, & le curé *Swift*. C'eſt un philoſophe d'autant plus dangereux qu'il eſt très inſtruit, très conſéquent, & très modeſte. Il faut eſpérer qu'il ſe trouvera des ſavans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait juſqu'à préſent.

Son plus terrible argument eſt que ſi DIEU avait daigné ſe faire homme & juif, & mourir en Paleſtine par un ſupplice infame, pour expier les crimes du genre-humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monſtres cent fois plus abominables que tous les ſectateurs des autres religions enſemble. Il en apporte pour preuve évidente les maſſacres, les roues, les gibets, & les buchers des Cevennes, & près de cent mille ames péries dans cette province ſous nos yeux ; les maſſacres des Vallées de Piémont, les maſſacres de la Valteline du tems de *Charles Borromée*, les maſſacres des anabatiſtes maſſacreurs & maſſacrés en Allemagne, les maſſacres des luthériens & des papiſtes depuis le Rhin juſqu'au fond du Nord, les maſſacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecoſſe du tems de *Charles I* maſſacré lui-même ; les maſſacres ordonnés par *Marie* & par *Henri*

VIII ſon père, les maſſacres de la St. Barthelemi en France, & quarante ans d'autres maſſacres depuis *François II* juſqu'à l'entrée de *Henri IV* dans Paris; les maſſacres de l'inquiſition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils ſe font juridiquement; enfin les maſſacres de douze millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main: ſans compter tous les maſſacres faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST depuis *Conſtantin*, & ſans compter encore plus de vingt ſchiſmes, & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, & de quelques autres papes qui paſſerent de ſi loin en ſcélerateſſe les *Néron*, & les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne preſque perpétuelle de guerres de religion pendant quatorze cent années, n'a jamais ſubſiſté que chez les chrétiens, & qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de ſang pour des argumens de théologie. On eſt forcé d'accorder à Mr. *Fréret* que tout cela eſt vrai. Mais en feſant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui ſe ſont cachées; il oublie ſurtout que les horreurs infernales dont il fait un ſi prodigieux étalage, ſont l'abus de la religion chrétienne, & n'en

ſont pas l'eſprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché ſur la terre, qu'eſt-ce que cela prouve ? On en pourait inférer tout au plus, avec les janſéniſtes, que JESUS-CHRIST n'eſt pas venu pour tous, mais pour pluſieurs, *pro vobis & pro multis.* Mais ſans comprendre les hauts myſtères, contentons-nous de les adorer, & ſurtout n'accuſons pas cet homme illuſtre d'avoir été athéiſte.

DE BOULANGER.

Nous aurions plus de peine à juſtifier le Sr. *Boulanger*, directeur des ponts & chauſſées. Son *Chriſtianiſme dévoilé* n'eſt pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractériſent le ſavant *Fréret*. *Boulanger* eſt un philoſophe audacieux qui remonte aux ſources ſans daigner ſonder les ruiſſeaux. Ce philoſophe eſt auſſi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'égliſes chrétiennes ſe ſont ſouillées depuis leur naiſſance ; les lâches barbaries des magiſtrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres ; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames perſécuteurs ; tant de folies dans les querelles eccléſiaſtiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres compoſés des dépouilles & cimentés du ſang des hommes ; ces guerres affreuſes de reli-

gion dont le chriſtianiſme ſeul a inondé la terre ; ce chaos énorme d'abſurdités & de crimes, remue l'imagination du Sr. *Boulanger* avec une telle puiſſance qu'il va, dans quelques endroits de ſon livre, juſqu'à douter de la providence divine. Fatale erreur que les buchers de l'inquiſition, & nos guerres religieuſes excuſeraient peut-être ſi elle pouvait être excuſable. Mais nul prétexte ne peut juſtifier l'athéiſme. Quand tous les chrétiens ſe ſeraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères aſſaſſinés pour des argumens, quand il ne reſterait qu'un ſeul chrétien ſur la terre, il faudrait qu'en regardant le ſoleil il reconnût & il adorât l'Être éternel ; il pourait dire dans ſa douleur, Mes pères & mes frères ont été des monſtres, mais DIEU eſt DIEU.

ATOMES.

Epicure auſſi grand génie qu'homme reſpectable par ſes mœurs, qui a mérité que *Gaſſendi* prît ſa défenſe ; après Epicure *Lucrèce*, qui força la langue latine à exprimer les idées philoſophiques, & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les expri-

mer en vers ; *Epicure* & *Lucrèce*, dis-je, admirent les atômes & le vide : *Gaſſendi* ſoutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reſte de cartéſianiſme combattait pour le plein, en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le ſyſtème raiſonnable d'*Epicure*, de *Lucrèce*, de *Gaſſendi* & de *Newton*, changea d'avis ſur le vide quand il ſe fut brouillé avec *Newton* ſon maître. Le plein eſt aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau* qui était un homme de très grand ſens, a dit avec beaucoup de raiſon,

Que Rohaut vainement ſéche pour concevoir,
Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir.

Le vide eſt reconnu, on regarde les corps les plus durs comme des cribles ; & ils ſont tels en effet. On admet des atômes, des principes inſécables, inaltérables, qui conſtituent l'immutabilité des élémens & des eſpèces ; qui font que le feu eſt toûjours feu ſoit qu'on l'apperçoive, ſoit qu'on ne l'apperçoive pas ; que l'eau eſt toûjours eau, la terre toûjours terre, & que les parties qui forment l'homme ne forment point un oiſeau.

Epicure & *Lucrèce* avaient déja établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atômes :

Sunt igitur ſolida pollentia ſimplicitate,

Le ſoutient de leur être eſt la ſimplicité,

Sans ces élémens d'une nature immuable, il eſt à croire que l'univers ne ſerait qu'un chaos; & en cela *Epicure* & *Lucrèce* paraiſſent de vrais philoſophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule, ne ſont autre choſe que l'eſpace non réſiſtant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des tems proportionnels à leurs aires; ainſi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverſaires.

Mais lors qu'enſuite *Epicure* nous dit que ſes atômes ont décliné par hazard dans le vide, que cette déclinaiſon a formé par hazard les hommes & les animaux, que les yeux par hazard ſe trouvèrent au haut de la tète, & les pieds au bout des jambes, que les oreilles n'ont point été données pour entendre; mais que la déclinaiſon des atômes ayant fortuitement compoſé des oreilles, alors les hommes s'en ſont ſervis fortuitement pour écouter. Cette démence qu'on appellait *phyſique*, a été traitée de ridicule à très juſte titre.

Les vrais philoſophes ont donc diſtingué depuis longtems ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont

de bon d'avec leurs chimères fondées ſur l'imagination & l'ignorance. Les eſprits plus ſoumis ont adopté la création dans le tems, & les plus hardis ont admis la création de tout tems, les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant ; les autres, ne pouvant comprendre cette phyſique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Etre, de l'Etre ſuprême & univerſel ; mais tous ont rejetté le concours fortuit des atômes, tous ont reconnu que le hazard eſt un mot vide de ſens. Ce que nous appellons *hazard* n'eſt, & ne peut être que la cauſe ignorée d'un effet connu. Comment donc ſe peut-il faire qu'on accuſe encor les philoſophes de penſer, que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers ſoit une production du concours fortuit des atômes, un effet du hazard ? ni *Spinoſa*, ni perſonne n'a dit cette abſurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans ſon *poëme de la religion*,

O toi qui follement fais ton Dieu du hazard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de ſon bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi ſon ciment ?

Ces vers ſont aſſurément en pure perte ; perſonne ne fait ſon Dieu du hazard, per-

ſonne n'a dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondiſſant ſon ciment ait élevé ſon hardi bâtiment par hazard.* On dit au contraire, qu'*elle fait ſon nid par les loix de la néceſſité*, qui eſt l'oppoſé du hazard. Le poëte *Rouſſeau* tombe dans le même défaut dans une épître à ce même *Racine.*

De là ſont nés Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux,
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers
De corps muets, d'inſenſibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce verſificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent ſur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie ?* Où a-t-il vu que *ce grand univers eſt compoſé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentiſſent & qui ont de la voix ? Où a-t-il vu *ces inſenſibles atômes qui forment des fantômes, & des fantômes conduits par le hazard ?* C'eſt ne connaître ni ſon ſiécle, ni la philoſophie, ni la poëſie, ni ſa langue, que de s'exprimer ainſi. Voilà un plaiſant

philoſophe ! l'auteur des *Epigrammes ſur la ſodomie & la beſtialité* devait-il écrire ſi magiſtralement & ſi mal ſur des matières qu'il n'entendait point du tout, & accuſer des philoſophes d'un libertinage d'eſprit qu'ils n'avaient point ?

Je reviens aux atômes : la ſeule queſtion qu'on agite aujourd'hui conſiſte à ſavoir ſi l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être diviſées pour ſervir d'élémens inaltérables ; ou ſi tout ſe diviſe continuellement & ſe change en d'autres élémens. Le premier ſyſtème ſemble rendre raiſon de tout ; & le ſecond de rien ; du moins juſqu'à préſent.

Si les premiers élémens des choſes n'étaient pas indeſtructibles, il pourait ſe trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en ſa propre ſubſtance. C'eſt probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout ſerait détruit par le feu.

On ſait que *Robert Boyle* à qui la phyſique eut tant d'obligations dans le ſiécle paſſé, fut trompé par la fauſſe expérience d'un chimiſte qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton* abuſé par *Boyle* comme *Boyle*

l'avait été par ſon chimiſte, avait déja penſé que les élémens pouvaient ſe changer les uns dans les autres : & c'eſt ce qui lui fit croire que le globe perdait toûjours un peu de ſon humidité, & feſait des progrès en féchereſſe ; qu'ainſi DIEU ſerait un jour obligé de remettre la main à ſon ouvrage, *manum emendatricem deſideraret.*

Leibnitz ſe récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raiſon cette fois contre Newton. *Mundum tradidit diſputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atômes inſécables, indeſtructibles, ainſi que *Gaſſendi* & *Boerhave*, ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car ſi l'eau s'était changée en terre, ſes élémens ſe feraient diviſés & perdus.

Cette queſtion rentre dans cette autre queſtion fameuſe de la matière diviſible à l'infini. Le mot d'*atôme* ſignifie *non partagé*, ſans parties. Vous le diviſez par la penſée ; car ſi vous le diviſiez réellement, il ne ſerait plus atôme.

Vous pouvez diviſer un grain d'or en dix-huit millions de parties viſibles ; un grain de cuivre diſſous dans l'eſprit de ſel ammoniac, a montré aux yeux plus de vingt-deux milliards de parties ; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atôme écha-

pe au microſcope, vous ne diviſez plus que par imagination.

Il en eſt de l'atôme diviſible à l'infini comme de quelques propoſitions de géométrie. Vous pouvez faire paſſer une infinité de courbes entre le cercle & ſa tangente; oui, dans la ſuppoſition que ce cercle & cette tangente ſont des lignes ſans largeur: mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établiſſez de même que des aſymptotes s'approcheront ſans jamais ſe toucher; mais c'eſt dans la ſuppoſition que ces lignes ſont des longueurs ſans largeur, des êtres de raiſon.

Ainſi vous repréſentez l'unité par une ligne, enſuite vous diviſez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plait; mais cette infinité de fractions ne ſera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'eſt pas démontré en rigueur que l'atôme ſoit indiviſible; mais il parait prouvé qu'il eſt indiviſé par les loix de la nature.

AVARICE.

Avarities, *amor habendi*, deſir d'avoir, avidité, convoitiſe.

A proprement parler, l'*avarice* eſt d'accumuler ſoit en grains, ſoit en meubles, ou

en fonds, ou en curiosités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnoie.

Nous n'appellons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carrosse, & qui n'en prêtera pas deux à son ami; ou bien qui ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne destinées pour sa table, ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il saura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous aviſez pas d'exiger qu'il vous en présente un de cinquante louis; vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point du tout comme un avare.

Celui qui dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entrepriſes gagne deux millions chaque année, & qui se trouvant enfin riche de quarante-trois millions sans compter ses maisons de Paris & son mobilier; dépensa pour sa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des seigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne passa point dans l'esprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir. Le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté. Il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toûjours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la vingtiéme partie de son revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père de famille qui ayant vingt mille livres de rente n'en dépenſera que cinq ou ſix, & qui accumulera ſes épargnes pour établir ſes enfans, eſt réputé par ſes voiſins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre verd*, *vilain*, *feſſe-Mathieu*, *gagne-denier*, *grippe-ſou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviſer.

Cependant, ce bon bourgeois eſt beaucoup plus honorable que le Créſus dont je viens de parler; il dépenſe cinq fois plus à proportion. Mais voici la raiſon qui établit entre leurs réputations une ſi grande différence.

Les hommes ne haïſſent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apoticaire, le marchand de vin, l'épicier, le ſellier, & quelques demoiſelles gagnent beaucoup avec notre Créſus, qui eſt le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ſerré, ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui ſe privent du néceſſaire, ſont abandonnés à *Plaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voiſin, diſait il n'y a pas longtems, On en veut toûjours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*.

AUGU-

AUGURE.

NE faut-il pas être bien poſſedé du démon de l'étymologie pour dire avec *Pezron*, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur* ? *Au*, ſelon ces ſavans, devait ſignifier *le foie* chez les Baſques & les Bas-Bretons ; parce que *aſu*, qui (diſent-ils) ſignifiait *gauche*, devait auſſi déſigner le foie qui eſt à droite ; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge* dans cette langue celtique, dont il ne nous reſte aucun monument. C'eſt puiſſamment raiſonner.

On a pouſſé ſa curioſité abſurde (car il faut appeller les choſes par leur nom) juſqu'à faire venir du caldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochard* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que ſur les bords du Tibre on emprunta des expreſſions du patois des ſauvages de la Biſcaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reſte plus qu'à dire que les différens ramages des oiſeaux viennent du cri

des deux premiers perroquets, dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très naturelles & très sages. Les oiseaux de passage ont toûjours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printems, & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours : il semble qu'il les appelle ; les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluye ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, & que leur vol présageait nos destinées, qui étaient écrites sous les aîles d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique & intéressante de *Joseph* vendu par ses frères, & devenu premier ministre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ses rêves, inférent que *Joseph* était savant dans la science des augures, de ce que l'intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères : *Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les*

Gen. ch. XLIV. v. 5 & suivans.

augures ? Joſeph ayant fait venir ſes frères devant lui, leur dit : *Comment avez-vous pu agir ainſi ? ignorez-vous que perſonne n'eſt ſemblable à moi dans la ſcience des augures ?*

Juda convient au nom de ſes frères, que *Joſeph eſt un grand devin ; que c'eſt* DIEU *qui l'a inſpiré ;* DIEU *a trouvé l'iniquité de vos ſerviteurs.* Ils prenaient alors Joſeph pour un ſeigneur Egyptien. Il eſt évident, par le texte, qu'ils croyaient que le DIEU des Egyptiens & des Juifs avait découvert à ce miniſtre le vol de ſa taſſe. Ch. XLIV. ℣. 16.

Voilà donc les augures, la divination très nettement établie dans le livre de la Genèſe, & ſi bien établie qu'elle eſt défendue enſuite dans le Lévitique, où il eſt dit : *Vous ne mangerez rien où il y ait du ſang ; vous n'obſerverez ni les augures, ni les ſonges ; vous ne couperez point votre chevelure en rond ; vous ne vous raſerez point la barbe.* Ch. XIX. ℣. 26 & 27.

A l'égard de la ſuperſtition de voir l'avenir dans une taſſe, elle dure encore : cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, ſe tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum noſtrum ;* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choſes qu'on veut. On choiſit d'ordinaire des enfans pour cette opération ; il faut qu'ils ayent leurs cheveux ; une tête raſée ou une tête en perruque ne

peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'*Orléans*, & encor plus dans les tems précédens.

Pour les augures ils ont péri avec l'empire Romain ; les évêques ont seulement conservé le bâton augural qu'on appelle *crosse*, & qui était une marque distinctive de la dignité des augures ; & le simbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables ; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers tems. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir : car les ames faibles qui pratiquent encor tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui se donnent au diable, font tous servir la religion à ces prophanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages, que *Cicéron*, qui était du collège des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures. Mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron* à la fin de son livre dit, qu'il faut *détruire la superstition & non pas la religion. Car*, ajoute-t-il, *la beauté de l'univers & l'ordre des choses celestes nous force de reconnaitre une nature éternelle & puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature, en extirpant tou-*

tes les racines de la ſuperſtition ; car c'eſt un monſtre qui vous pourſuit, qui vous preſſe de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un préſage, une victime immolée, un oiſeau, un caldéen, un aruſpice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par hazard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiète. Le ſommeil même qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne ſert qu'à les redoubler par des images funeſtes.

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques Romains ; il parlait à tous les hommes & à tous les ſiécles.

La plûpart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II* & *Léon X* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au ſang de *St. Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* ſurnommé *Auguſte* eut la faibleſſe de croire qu'un poiſſon, qui ſortait hors de la mer ſur le rivage d'Actium, lui préſageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant enſuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de ſon âne, & que l'ânier lui ayant répondu que ſon âne s'appellait *Nicolas*, qui ſignifie *vainqueur des peuples*, Octave ne douta plus de la victoire ; & qu'enſuite il fit ériger des ſtatues d'airain à l'ânier, à l'âne & au poiſſon ſautant. Il aſſure même que

ces ſtatues furent placées dans le Capitole.

Il eſt fort vraiſemblable que ce tyran habile ſe moquait des ſuperſtitions des Romains, & que ſon âne, ſon ânier, & ſon poiſſon n'étaient qu'une plaiſanterie. Cependant il ſe peut très bien qu'en mépriſant toutes les ſotiſes du vulgaire, il en eût conſervé quelques-unes pour lui. Le barbare & diſſimulé *Louïs XI* avait une foi vive à la croix de St. Lo. Preſque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le tems de lire & de bien lire, ont un petit coin de ſuperſtition.

AUGUSTE OCTAVE.

ON a demandé ſouvent ſous quelle dénomination, & à quel titre *Octave* citoyen de la petite ville de Veletri, ſurnommé *Auguſte*, fut le maître d'un empire qui s'étendait du mont Taurus au mont Atlas, & de l'Euphrate à la Seine. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeſte à *Jules Céſar*. *Auguſte* ne le porta que onze jours; la crainte de périr comme ſon prédéceſſeur, & les conſeils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres meſures. Il accumula inſenſiblement ſur ſa tête toutes les dignités de la république. Treize conſulats, le

tribunat renouvellé en ſa faveur de dix ans en dix ans, le nom de *prince du ſénat*, celui d'*empereur* qui d'abord ne ſignifiait que général d'armée, mais auquel il ſut donner une dénomination plus étendue ; ce ſont là les titres qui ſemblèrent légitimer ſa puiſſance. Le ſénat ne perdit rien de ſes honneurs, & conſerva même toûjours de très grands droits. *Auguſte* partagea avec lui toutes les provinces de l'empire ; mais il retint pour lui les principales : enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet ſouverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que *Jules Céſar* ayant été mis au rang des Dieux après ſa mort, *Auguſte*, fut Dieu de ſon vivant. Il eſt vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome ; mais il l'était dans les provinces, il y avait des temples & des prêtres : l'abbaye d'Enay à Lyon était un beau temple d'*Auguſte*. *Horace* lui dit :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains mêmes, d'aſſez bons courtiſans pour avoir dans leurs maiſons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguſte*. Il fut donc en effet canoniſé de ſon vivant ; & le nom de *Dieu* devint le titre ou le ſobriquet de tous les empereurs ſuivans.

Caligula se fit Dieu sans difficulté ; il se fit adorer dans le temple de *Castor* & de *Pollux*, sa statue était posée entre ces deux gemeaux ; on lui immolait des paons, des faisans, des poules de Numidie ; jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui même. *Néron* eut le nom de *Dieu* avant qu'il fût condamné par le sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de *Dieu* signifiât chez ces monstres ce qu'il signifie parmi nous. Le blasphème ne pouvait être porté jusques-là : *divus* voulait dire précisément *sanctus*.

De la liste des proscriptions, & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie*, il y a loin jusqu'à la Divinité. Il y eut onze conspirations contre ce Dieu, si l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réussit ; & de tous ces misérables qui usurpèrent les honneurs divins, *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la république Romaine périt ; car *César* n'avait été dictateur que dix mois, & *Auguste* régna plus de quarante années.

DES MOEURS D'AUGUSTE.

On ne peut connaître les mœurs que par les faits, & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur

des mœurs & des loix, fut longtems un des plus infames débauchés de la république Romaine. Son épigramme sur *Fulvie* faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite.

Quod futuit glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Aut futue aut pugnemus, ait: quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sextes Pompée* lui reprocha des faiblesses infames. *Effeminatum infectatus est.* Antoine avant le triumvirat déclara que *César*, grand oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

Lucius César lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusques à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper; il passa quelque tems avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à table, sans que lui, ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine*

à *Auguſte* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc Epiſtolam cum leges non inieris Teſtullam, aut Terentillam, aut Ruffilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi, & in quam arrigas.* On n'oſe traduire cette lettre licentieuſe.

Rien n'eſt plus connu que ce ſcandaleux feſtin de cinq compagnons de ſes plaiſirs, avec ſix principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déeſſes, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le déſigna publiquement ſur le théâtre par ce fameux vers.

Vides ne ut cinœdus orbem digito temperet ?

Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Preſque tous les auteurs Latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Auguſte* n'eut l'inſolence d'exiler ce chevalier Romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été ſurpris par lui dans un inceſte avec ſa propre fille *Julia*, & qu'il ne relégua même ſa fille que par jalouſie. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que *Caligula* publiait hautement que ſa mère était née de l'inceſte d'*Auguſte* & de *Julie* ; c'eſt ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle : & il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*, autre monstre qui lui succéda : voilà l'homme à qui *Horace* disait,

Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguste* est un des plus grands Dieux, & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquiéme chant :

» *Non fu si santo ne benigno Augusto,*
» *Come la tromba di Virgilio suona ;*
» *L'aver avuto in poësia buon gusto,*
» *La proscriptione iniqua gli perdona &c.*

Tyran de son pays, & scélerat habile,
Il mit Pérouse en cendre & Rome dans les fers ;
Mais il avait du goût, il se connut en vers.
Auguste au rang des Dieux est placé par Virgile.

DES CRUAUTÉS D'AUGUSTE.

Autant qu'*Auguſte* ſe livra longtems à la diſſolution la plus effrenée, autant ſon énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des feſtins & des fêtes qu'il ordonna les proſcriptions ; il y eut près de trois cent ſénateurs de proſcrits, deux mille chevaliers & plus de cent pères de famille obſcurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin qu'on fait expirer ſur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouſe, donna à ſes ſoldats véterans, toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainſi il récompenſait le meurtre par la déprédation.

Il n'eſt que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate juſqu'au fond de l'Eſpagne, par un homme ſans pudeur, ſans loi, ſans honneur, ſans probité, fourbe, ingrat, avare, ſanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier ſupplice au premier de ſes crimes.

Cependant on admire encor le gouvernement d'*Auguſte*, parce que Rome goûta ſous

lui la paix, les plaiſirs & l'abondance : *Sénèque* dit de lui, *clementiam non voco laſſam crudelitatem.* Je n'appelle point clémence la laſſitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguſte* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus néceſſaire, & qu'il vit qu'étant maître abſolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juſte. Mais il me ſemble qu'il fut toûjours plus impitoyable que clément ; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la ſtatue de *Céſar*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Céſarion*, fils de *Céſar* & de *Cléopatre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour ſoupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard ſous ſa robe, il le fit appliquer en ſa préſence à la torture ; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeller *tyran* par ce ſénateur, il lui arracha lui-même les yeux ; ſi on en croit *Suétone.*

On ſait que *Céſar*, ſon père adoptif, fut aſſez grand pour pardonner à preſque tous ſes ennemis ; mais je ne vois pas qu'*Auguſte* ait pardonné à un ſeul. Je doute fort de ſa prétendue clémence envers *Cinna. Tacite*, ni *Suétone* ne diſent rien de cette avanture. *Suétone* qui parle de toutes les conſpirations

faites contre *Auguſte*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La ſingularité d'un conſulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échapé à tous les hiſtoriens contemporains. *Dion Caſſius* n'en parle qu'après *Sénèque*; & ce morceau de *Sénèque* reſſemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiſtorique. De plus, *Sénèque* met la ſcène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraiſemblance à cette avanture. Aucune de nos hiſtoires romaines compilées à la hâte & ſans choix, n'a diſcuté ce fait intéreſſant. L'hiſtoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés auſſi fautive que tronquée: l'eſprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il ſe peut que *Cinna* ait été ſoupçonné ou convaincu par *Auguſte* de quelque infidélité, & qu'après l'éclairciſſement, *Auguſte* lui eût accordé le vain honneur du conſulat: mais il n'eſt nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conſpiration s'emparer de la puiſſance ſuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme conſidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un ſimple courtiſan ſubalterne ait eu la folie de vouloir ſuccéder à un ſouverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers; & il n'eſt nullement pro-

bable qu'*Auguſte* l'eût fait conſul immédiatement après la conſpiration.

Si l'avanture de *Cinna* eſt vraie, *Auguſte* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raiſons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris ſur lui un grand aſcendant, & qui lui perſuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui ſerait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par généroſité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi de jouïr en paix du fruit de ſes rapines, & de ne pas aſſaſſiner tous les jours les fils & les petits-fils des proſcrits quand ils ſont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent? il fut un politique prudent après avoir été un barbare; mais il eſt à remarquer que la poſtérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduiſit même une coutume dans les complimens qu'on feſaient aux empereurs à leur avénement, c'était de leur ſouhaiter d'être plus heureux qu'*Auguſte*, & meilleurs que *Trajan*.

Il eſt donc permis aujourd'hui de regarder *Auguſte* comme un monſtre adroit & heureux.

Louïs Racine, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ſes talens, ſemble s'oublier un peu quand il dit dans ſes reflexions

ſur la poëſie, qu'*Horace & Virgile gâtèrent Auguſte, qu'ils épuiſerent leur art pour empoiſonner Auguſte par leurs louanges.* Ces expreſſions pouraient faire croire que les éloges ſi baſſement prodigués par ces deux grands poëtes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louïs Racine* ſavait très bien qu'*Auguſte* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, ſe ſervant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à ſon ſeul intérêt, n'enſanglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les loix, la religion & les plaiſirs que pour être le maître, & ſacrifiant tout à lui-même. *Louïs Racine* fait voir ſeulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames ſerviles.

Il a malheureuſement trop raiſon quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montauron*, & d'avoir dit à ce receveur; *ce que vous avez de commun avec Auguſte, c'eſt ſurtout cette généroſité avec laquelle...* car enfin, quoi qu'*Auguſte* ait été le plus méchant des citoyens Romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le légiſlateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis abſolument de niveau avec un financier commis d'un controlleur-général en Gaule.

Le même *Louïs Racine* en condamnant juſtement l'abaiſſement de *Corneille* & la lâcheté du

du siécle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleusement un passage du petit carême de Massillon. *On est aussi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Père *Massillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père Massillon, *est modus in rebus*, & c'est ce qui manque net à tous les faiseurs de sermons.

AUGUSTIN.

CE n'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'église que je considere ici *St. Augustin*, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que *St. Augustin* avait environ quatorze ans lorsque son père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage & la bienséance qu'un père se baignât avec son

fils ; & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers Romains ne ſe baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût ſcrupuleux obſervateur des bienſéances des riches ?

L'homme opulent couchait dans un lit d'yvoire & d'argent ſur des tapis de pourpre, ſans draps, avec ſa concubine ; ſa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec ſon amant. Les enfans, les précepteurs, les domeſtiques avaient leurs chambres ſéparées ; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne feſait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaſte en Afrique. Le père d'*Auguſtin* menait ſon fils au bain des pauvres.

Ce ſaint raconte que ſon père le vit dans un état de virilité qui lui cauſa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit eſpérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empreſſa même d'aller conter cette nouvelle à ſainte *Monique* ſa femme.

St. Auguſtin qui était un enfant très libertin, avait l'eſprit auſſi prompt que la chair. Il dit, qu'ayant à peine vingt ans il apprit ſans maître la géométrie, l'arithmétique & la muſique.

Confeſſion liv. IV. ch. XVI.

Cela ne prouve-t-il pas deux choſes, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les eſprits ſont plus avancés que chez nous ?

Où ſont à Paris, à Strasbourg, à Ratiſbonne, à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la muſique, ſans aucun ſecours, & qui ſoient pères à quatorze ans ?

Ce n'eſt point ſans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appellé *fils du ciel* par les Grecs, ait été un célèbre aſtronome, qu'il ait fait conſtruire une ſphère céleſte comme il en eſt à la Chine depuis tant de ſiécles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte ſon nom, parce qu'elle élève ſon ſommet dans les nues, & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choſes que ſur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les ſciences avec ſuccès, & enſeignèrent l'Eſpagne & l'Italie pendant plus de cinq ſiécles. Les choſes ſont bien changées. Le pays de *St. Auguſtin* n'eſt plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde eſt un tableau changeant. *Auguſtin* débauché devient orateur & philoſophe. Il ſe pouſſe dans le monde, il eſt profeſſeur de rhétorique; il ſe fait manichéen; du manichéïſme il paſſe au chriſtianiſme. Il ſe fait batiſer avec un de ſes bâtards nommé *Deodatus*: il devient évêque; il devient père de l'égliſe. Son *ſyſtême ſur la grace* eſt reſpecté onze cent ans comme un article de foi. Au bout d'onze cent ans, des jéſuites trouvent moyen de faire anathématiſer le ſyſtème de *St. Auguſtin* mot pour mot, ſous le nom de *Janſénius*, de *St. Ciran*, d'*Arnaud*, de *Queſnel.* (Voyez *Grace.*) Nous demandons ſi cette révolution dans ſon genre n'eſt pas auſſi grande que celle de l'Afrique, & s'il y a rien de permanent ſur la terre?

AVIGNON.

AVignon & ſon comtat ſont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie & le fanatiſme. Ce petit pays, après mille viciſſitudes, avait paſſé au douziéme ſiécle dans la maiſon des comtes de Toulouſe, deſcendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouſe, dont les ayeux avaient été les principaux héros des croiſades, fut dépouillé de ſes états par une croiſade que les papes ſuſcitèrent contre lui. La cauſe de la croiſade était l'envie d'avoir ſes dépouilles : le prétexte était, que dans pluſieurs de ſes villes, les citoyens penſaient à-peu-près comme on penſe depuis plus de deux cent ans en Angleterre, en Suède, en Dannemarck, dans les trois quarts de la Suiſſe, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raiſon pour donner au nom de DIEU les états du comte de Toulouſe au premier occupant, & pour aller égorger & brûler ſes ſujets un crucifix à la main, & une croix blanche ſur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus ſauvages n'approche pas des barbaries commiſes dans cette guerre, appellée *ſainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuſes accompagna toûjours les excès de ces horreurs. On ſait que *Raimond VI* fut traîné à une égliſe de St. Giles devant un légat nommé *Milon*, nud juſqu'à la ceinture, ſans bas & ſans ſandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un ſecond diacre le fouettait, qu'un troiſiéme diacre chantait un *miſerere* avec des moines, & que le légat était à dîner.

Telle eſt la première origine du droit des papes ſur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était ſoumis à être fouetté pour conſerver ſes états, ſubit cette ignominie en pure perte. Il lui falut défendre par les armes ce qu'il avait cru conſerver par une poignée de verges ; il vit ſes villes en cendre, & mourut en 1213 dans les viciſſitudes de la plus ſanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas ſoupçonné d'héréſie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique il devait être dépouillé de tous ſes biens en vertu des décretales, c'était la loi. La croiſade ſubſiſta donc contre lui. On l'excommuniait dans les égliſes les dimanches & les jours de fêtes au ſon des cloches, & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *St. Louïs*, y levait des décimes pour ſoutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* ſe défendait avec courage, mais les têtes de l'hydre du fanatiſme renaiſſaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix, parce que tout ſon argent ſe dépenſait à la guerre.

Raimond VII vint ſigner le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Citeaux, cinq cent à

l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cent à celle de Belleperche, le tout pour le ſalut de ſon ame, comme il eſt ſpécifié dans le traité. C'était ainſi que l'égliſe négociait toûjours.

Il eſt très remarquable que dans l'inſtrument de cette paix, le comte de Toulouſe met toûjours le légat avant le roi. „ Je jure & „ promets au légat & au roi d'obſerver de „ bonne foi toutes ces choſes, & de les faire „ obſerver par mes vaſſaux & ſujets, &c.

Ce n'était pas tout, il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaiſſin au-delà du Rhône, & la ſuzeraineté de ſoixante & treize châteaux en deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que dans un inſtrument public l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner ſans le conſentement de l'empereur *Frédéric II.* Les terres du comte à la gauche du Rhône étaient un fief impérial. *Frédéric II* ne ratifia jamais cette extorſion.

Alphonſe, frère de *St. Louïs*, ayant épouſé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainſi qu'il avait été ſtipulé par le contract de mariage.

Le comtat Venaiſſin, qui eſt dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Fréderic II* au comte de Toulouſe. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait diſpoſé par ſon teſtament en faveur de *Charles d'Anjou* comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *St. Louïs*, preſſé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaiſſin à l'égliſe romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette ceſſion était abſolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les loix.

Il en eſt de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France* reine de Naples, deſcendante du frère de *St. Louïs*, accuſée avec trop de vraiſemblance d'avoir empoiſonné ſon mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui ſiégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comteſſe de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, ſur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ſes ſouverainetés. A peine eut-elle fait ſon ſerment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte autentique ne fut ſigné que le 12 Juin 1348; on y ſtipula pour prix de la vente la ſomme de quatre-vingt mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de ſon mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quit-

tance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illuſoire.

Ainſi donc, Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeſte, qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorſque *Louïs XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous ſes droits, & voulut les faire valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toûjours tant de pouvoir, que les rois de France condeſcendirent à la laiſſer jouïr de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une poſſeſſion légitime, mais une ſimple jouïſſance.

Dans le traité de Piſe, fait par *Louïs XIV* en 1664 avec *Alexandre VII*, il eſt dit, *qu'on lévera tous les obſtacles, afin que le pape puiſſe joüir d'Avignon comme auparavant.* Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des penſions du roi, & ces penſions ſont amovibles.

Avignon & le comtat furent toûjours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le réfuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il cauſait de grandes pertes; & le pape n'en profitait guères.

Louïs XIV rentra deux fois dans ſes droits; mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à ſa couronne.

Enfin *Louïs XV* a fait juſtice à ſa dignité & à ſes ſujets. La conduite indécente & groſſière du pape *Rezzonico*, *Clément XIII*, l'a forcé de faire revivre les droits de ſa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorziéme ſiécle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitiéme, avec l'applaudiſſement de l'Europe entière.

Lorſque l'officier-général, chargé des ordres du roi entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat ſans ſe faire annoncer, & lui dit, *Monſieur l'abbé, le roi prend poſſeſſion de ſa ville, & vous donne deux jours pour vous retirer.*

Il y a loin de là à un comte de Toulouſe fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choſes, comme on voit, changent avec le tems.

AUSTÉRITÉS,

MORTIFICATIONS, FLAGELLATIONS.

QUe des hommes choiſis, amateurs de l'étude, ſe ſoient unis après mille cataſtrophes arrivées au monde; qu'ils ſe ſoient oc-

cupés d'adorer DIEU, & de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens bracmanes, des mages, il n'eſt rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reſte de la terre par une vie frugale ; ils ont pu s'abſtenir de toute liqueur enyvrante, & du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modeſtie & décence. S'ils furent ſavans, les autres hommes les conſultèrent : S'ils furent juſtes, on les reſpecta & on les aima. Mais la ſuperſtition, la gueuſerie, la vanité ne ſe mirent-elles pas bientôt à la place des vertus ?

Le premier fou qui ſe fouetta publiquement pour appaiſer les Dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déeſſe de Syrie qui ſe fouettaient en ſon honneur, des prêtres d'*Iſis* qui en feſaient autant à certains jours ; des prêtres de Dodone nommés *Seliens* qui ſe feſaient des bleſſures, des prêtres de *Bellone* qui ſe donnaient des coups de ſabre ? des prêtres de *Diane* qui s'enſanglantaient à coups de verges, des prêtres de *Cybèle* qui ſe feſaient eunuques, des faquirs des Indes qui ſe chargèrent de chaînes ? L'eſpérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs auſtérités ?

Les gueux qui ſe font enfler les jambes avec de la titimale, & qui ſe couvrent d'ul-

cères pour arracher quelques deniers aux paſſans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des cloux dans les feſſes, & qui vendaient ces ſaints cloux aux dévots du pays ?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette ; mais c'eſt pour expier vos fautes. Je marche tout nud ; mais c'eſt pour vous reprocher le faſte de vos vètemens. Je me nourris d'herbe & de colimaçons ; mais c'eſt pour corriger en vous le vice de la gourmandiſe. Je m'attache un anneau de fer à la verge ; pour vous faire rougir de votre laſciveté. Reſpectez-moi comme un homme cher aux Dieux, qui attirera leurs faveurs ſur vous. Quand vous ſerez accoutumés à me reſpecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir. Je ſerai votre maître au nom des Dieux. Et ſi quelqu'un de vous alors trangreſſe la moindre de mes volontés, je le ferai empâler pour appaiſer la colère céleſte.

Si les premiers faquirs ne prononcèrent pas ces paroles, il eſt bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces auſtérités affreuſes furent peut-être les origines des ſacrifices de ſang humain. Des gens qui répandaient leur ſang en pu-

blic à coups de verges, & qui se tailladaient les bras & les cuisses pour se donner de la considération, firent aisément croire à des sauvages imbécilles qu'on devait sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher; qu'il fallait immoler sa fille pour avoir un bon vent; précipiter son fils du haut d'un rocher pour n'être point attaqué de la peste; jetter une fille dans le Nil pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. Leurs dévots se fouettaient & se fouettent encor les uns les autres, comme fesaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. Voyez *Confession.* Voyez *Apulée.*

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. *St. Augustin* écrit à Marcellin le tribun, *qu'il faut fouetter les donatistes comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'est qu'au dixiéme siécle que les moines & les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence, s'établit si bien, que le confesseur de *St. Louis* lui donnait très souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorberi, *Raimond* en 1209.

comte de Toulouſe fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'égliſe de St. Giles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

en 1223. Les chapelains du roi de France *Loüis VIII*, furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir aux quatre grandes fêtes aux portes de la cathédrale de Paris, préſenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre, que le pape lui avait ôtée après la lui avoir donnée en vertu de ſa pleine puiſſance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne feſant pas fouetter le roi lui-même, & en ſe contentant de lui ordonner, ſous peine de damnation, de payer à la chambre apoſtolique deux années de ſon revenu.

C'eſt de cet ancien uſage que vient la coutume d'armer encor dans St. Pierre de Rome les grands pénitenciers, de longues baguettes au-lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens proſternés de leur long. C'eſt ainſi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet ſur les feſſes des cardinaux d'*Oſſat* & *Duperron*. Tant il eſt vrai que nous ſortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encor une jambe enfoncée juſqu'au genou.

Au commencement du treiziéme ſiécle il ſe forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouſe & à Bologne. Les jeunes gens preſque nuds, une poignée de verge dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, ſe fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jalouſies des fenêtres, & ſe fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe; on en voit encor beaucoup en Italie, en Eſpagne & en France même, à Perpignan. Il était aſſez commun au commencement du ſeiziéme ſiécle, que les confeſſeurs fouettaſſent leurs pénitentes ſur les feſſes. Une hiſtoire des Pays-bas, compoſée par *Meteren*, rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ſes pénitentes toutes nues.

Meteren, *Hiſtoria belgica anno* 1570. *Hiſtoire des Flagellans.* pag. 198.

Le jéſuite *Edmond Auger* confeſſeur de *Henri III*, engagea ce malheureux prince à ſe mettre à la tête des flagellans.

De Thou livre 28.

Dans pluſieurs couvens de moines & de religieuſes, on ſe fouette ſur les feſſes. Il en a réſulté quelquefois d'étranges impudicités, ſur leſquelles il faut jetter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile ſacré, & dont le ſexe & la profeſſion méritent les plus grands égards. (Voyez *Expiation.*)

AUTELS,

TEMPLES, RITES, SACRIFICES, &c.

IL eſt univerſellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des paſteurs inſtitua depuis, ſelon les tems & les lieux, & ſurtout ſelon les beſoins des fidèles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athenagore*, de *Théophile*, de *Juſtin*, de *Tertullien*, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permiſſion de bâtir des temples, mais c'eſt qu'ils avaient une averſion réelle pour tout ce qui ſemblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur ſubſiſta chez eux pendant deux cent cinquante ans. Cela ſe démontre par *Minutius Felix*, qui vivait au troiſiéme ſiécle. *Vous penſez*, dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel ſimulacre érigerons-nous à* DIEU *puiſque l'homme eſt lui-même le ſimulacre de* DIEU?

DIEU ? *Quel temple lui bâtirons-nous quand le monde, qui eſt ſon ouvrage, ne peut le contenir ? Comment enfermerai-je la puiſſance d'une telle majeſté dans une ſeule maiſon ? ne vaut-il pas bien mieux lui conſacrer un temple dans notre eſprit & dans notre cœur ?* .

„ Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi delubra & aras non habemus ? „ Quod enim ſimulacrum DEO fingam, cum „ ſi recte exiſtimes ſit DEI homo ipſe ſimulacrum ? templum quod ei extruam, cum „ totus hic mundus ejus opere fabricatus „ eum capere non poſſit, & cum homo „ latius maneam, intra unam ædiculam vim „ tantæ majeſtatis includam ? Nonne melius „ in noſtra dedicandus eſt mente ? In noſtro „ imo conſecrandus eſt pectore ?

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'égliſe était alors très nombreuſe. On avait beſoin de décorations & de rites qui auraient été juſques-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible longtems méconnu, & pris ſeulement pour une petite ſecte de Juifs diſſidens.

Il eſt manifeſte que dans le tems où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permiſſion d'avoir des temples. Les Juifs qui payaient très chérement leurs ſynagogues s'y ſeraient oppoſés ; ils

étaient mortels ennemis des chrétiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrétiens ne feſaient ſemblant de mépriſer les temples & les autels, que comme le renard diſait, que les raiſins étaient trop verds.

Cette comparaiſon ſemble auſſi injuſte qu'impie, puiſque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à ſoutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai DIEU.

La providence, en feſant agir les cauſes ſecondes, voulut qu'ils bâtiſſent un temple ſuperbe dans Nicomédie réſidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en conſtruiſirent dans d'autres villes, mais ils avaient encor en horreur les cierges, l'encens, l'eau luſtrale, les habits pontificaux; tout cet appareil impoſant n'était alors à leurs yeux que marque diſtinctive du paganiſme. Ils n'adoptèrent ces uſages que peu-à-peu ſous *Conſtantin* & ſous ſes ſucceſſeurs; & ces uſages ont ſouvent changé.

Aujourd'hui, dans notre Occident, les bonnes femmes qui entendent le dimanche une meſſe baſſe en latin, ſervie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été obſervé de tout tems, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'aſſembler dans d'autres

pays pour prier DIEU en commun, eſt diabolique & toute récente. Une meſſe baſſe eſt ſans contredit quelque choſe de très reſpectable, puiſqu'elle a été autoriſée par l'égliſe. Elle n'eſt point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être aujourd'hui pas une ſeule cérémonie qui ait été en uſage du tems des apôtres. Le St. Eſprit s'eſt toûjours conformé aux tems. Il inſpirait les premiers diſciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ſes inſpirations dans St. Pierre de Rome qui a coûté deux cent millions; également divin dans le galetas & dans le ſuperbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III*, & de *Sixte V*. Voyez *Egliſe primitive*.

AUTEURS.

Auteur eſt un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres profeſſions, ſignifier du bon & du mauvais, du reſpectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom eſt tellement commun à des choſes différentes, qu'on dit également l'*auteur de*

la nature & l'*auteur des chanſons du pont-neuf*, ou l'*auteur de l'Année littéraire.*

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit ſe garder de trois choſes, du tître, de l'épître dédicatoire & de la préface. Les autres doivent ſe garder d'une quatriéme, c'eſt d'écrire.

Quant au tître, s'il a la rage d'y mettre ſon nom, ce qui eſt ſouvent très dangereux, il faut du moins que ce ſoit ſous une forme modeſte; on n'aime point à voir un ouvrage pieux qui doit renfermer des leçons d'humilité par, *Meſſire ou Monſeigneur un tel, conſeiller du roi en ſes conſeils, évêque & comte d'une telle ville.* Le lecteur qui eſt toûjours malin, & qui ſouvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faſte. On ſe ſouvient alors que l'auteur de l'*imitation de* JESUS-CHRIST n'y a pas mis ſon nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'eſt pas vrai, ils étaient trop modeſtes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula ſon livre *Evangile de St. Matthieu*, c'eſt un hommage qu'on lui rendit depuis. *St. Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie ſon livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc.* Il n'y a que *St. Jean* qui ſe nomme dans l'Apocalypſe; & c'eſt ce qui fit ſoup-

çonner que ce livre était de *Cérinthe* qui prit le nom de *Jean* pour autoriſer cette production.

Quoi qu'il en puiſſe être des ſiécles paſſés, il me parait bien hardi dans ce ſiécle de mettre ſon nom & ſes titres à la tête de ſes œuvres. Les évêques n'y manquent pas; & dans les gros *in*-4° qu'ils nous donnent ſous le titre de *Mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes; enſuite il eſt dit un mot de l'humilité chrétienne, & ce mot eſt ſuivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui ſont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs prophanes. Le duc de *la Rochefoucault* n'intitula point ſes *penſées* par *Monſeigneur le duc de la Rochefoucault pair de France*, &c.

Pluſieurs perſonnes trouvent mauvais qu'une compilation dans laquelle il y a de très beaux morceaux, ſoit annoncée par *Monſieur*, &c. ci-devant profeſſeur de l'univerſité, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de Mr. le duc de.... membre d'une académie & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On ſouhaiterait qu'il fût plus court, plus philoſophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, perſonne ne s'en ſoucie.

L'épitre dédicatoire n'a été ſouvent préſentée que par la baſſeſſe intéreſſée à la vanité dédaigneuſe :

De là vient cet amas d'ouvrages mercénaires,
Stances, odes, ſonnets, épitres luminaires.
Où toûjours le héros paſſe pour ſans pareil,
Et fût-il louche & borgne, eſt réputé ſoleil.

Qui croirait que *Rohaut* ſoi-diſant phyſicien, dans ſa dédicace au duc de *Guiſe*, lui dit, *que ſes ancêtres ont maintenu aux dépends de leur ſang les vérités politiques, les loix fondamentales de l'état, & les droits des ſouverains.* Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* ſeraient un peu ſurpris ſi on leur liſait cette épitre. Et que dirait *Henri IV ?*

On ne ſait pas que la plûpart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent préſenter des ſalades à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux aviliſſement ; & jamais ils n'ont eu tant de nobleſſe dans l'eſprit, excepté quelques malheureux qui ſe diſent *gens des lettres* dans le même ſens que des barbouilleurs ſe vantent d'être de la profeſſion de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces ſont un autre écueil ; Le *Moi* eſt haïſſable, diſait *Paſcal*. Parlez de vous le moins que vous pourez ; car vous devez ſavoir que l'amour-propre du lecteur eſt auſſi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous eſtimer. C'eſt à votre livre à parler pour lui ; s'il parvient a être lu dans la foule.

Les illuſtres ſuffrages dont ma piéce a été honorée, devraient me diſpenſer de répondre à mes adverſaires. Les applaudiſſemens du public..... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de ſuffrages illuſtres, votre piéce eſt oubliée pour jamais.

Quelques cenſeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troiſiéme acte, & que la princeſſe découvre trop tard dans le quatriéme les tendres ſentimens de ſon cœur pour ſon amant ; à cela je réponds que..... Ne réponds point, mon ami, car perſonne n'a parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta piéce eſt tombée parce qu'elle eſt ennuieuſe & écrite en vers plats & barbares ; ta préface eſt une prière pour les morts ; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres atteſtent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur ſyſtême ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires ; ſur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques Macédoniens, & les hérétiques Valentiniens.

Mais vraiment je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des inſipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux ſyſtèmes fondés ſur d'anciennes rêveries, & de petites hiſtoriettes priſes dans des hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre? ſongez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un *in*-4° pour m'apprendre qu'un roi doit être juſte, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula*? vous ferez imprimer vos ſermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos hiſtoires pour en extraire la vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une hiſtoire de votre tems, ne doutez pas qu'il ne ſe trouve quelque épluchеur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relévera ſur une date, ſur un nom de batême, ſur un eſcadron mal placé par vous à trois cent pas de l'endroit où il fut en effet poſté. Alors, corrigez-vous vite.

Si un ignorant, un folliculaire ſe mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez

les confondre, mais nommez-le rarement, de peur de souiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le stile, ne répondez jamais ; c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé. Et surtout, souvenez-vous que le public s'embarrasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la satyre de ces compilations, dans l'idée d'avoir aussi du pain ; parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont les vendredis demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audiance immédiatement après les filles de joie, qui ne les regardent pas, parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques.

Ils s'en retournent avec une permission tacite de faire vendre & débiter partout le royaume, leurs *historiettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes sur les anguilles* ; un *nouveaux choix de vers*, un *système sur l'origine des cloches* ; les *amours du crapaud*. Un

libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit, de leurs *opuſcules*, tout le mal qu'il peut. Les lézés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on ſe bat à coups de poing chez l'apoticaire *Le Lièvre*; la ſcène finit par mener le folliculaire au Four-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Ces pauvres gens ſe partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur ſociété ne dure que peu de jours; ils ſe trahiſſent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoi qu'ils n'ayent nul bénéfice à eſpérer. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profeſſion. C'eſt un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever ſon fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur en œuvre ſe fait jéſuite à dix-ſept ans. Il eſt chaſſé de la ſociété à vingt-quatre, parce que le déſordre de ſes mœurs a trop éclaté. Le voilà ſans pain; il devient folliculaire; il infecte la baſſe littérature & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Les auteurs véritables ſont ceux qui ont

réuſſi dans un art véritable, ſoit dans l'épopée, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie, ſoit dans l'hiſtoire ou dans la philoſophie, qui ont enſeigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé ſont, parmi les gens de lettres, ce que les frelons ſont parmi les oiſeaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, & ſurtout on mépriſe communément un auteur qui n'eſt qu'auteur.

A-propos de citer un auteur, il faut que je m'amuſe à raconter une ſingulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, profeſſeur en théologie. Il lit dans la *philoſophie de l'hiſtoire* de ce bon abbé Bazin, *que jamais aucun auteur n'a cité un paſſage de Moïſe avant Longin, qui vécut & mourut du tems de l'empereur Aurélien.* Auſſi-tôt le zèle de *St. François* s'allume : *Viret* crie que cela n'eſt pas vrai, que pluſieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïſe* ; que *Joſeph* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* eſt un impie qui veut détruire les ſept ſacremens. Mais, cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'eſt dire il a vécu, il a écrit en tel tems. Le citer c'eſt rapporter un de ſes paſſages, *comme Moïſe le*

dit dans ſon Exode, comme Moïſe a écrit dans ſa Geneſe. Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes Juifs n'a jamais cité un ſeul paſſage de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité vous êtes un auteur bien malin, mais on ſaura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les controlleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louïs XIV* ſeulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages; on y a trouvé des propoſitions erronées, des contradictions. Mais où ſont les bons auteurs qui n'ayent pas été cenſurés!

AUTORITÉ.

MIſérables humains, ſoit en robe verte, ſoit en turban, ſoit en robe noire, ou en ſurplis, ſoit en manteau & en rabat; ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raiſon, ou conſentez à être bafoués dans tous les ſiécles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à ſubir la haine publique comme les plus injuſtes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnates *Galilée*, & moi je vous en parle pour la cent & uniéme ; & je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire, je veux qu'on grave à la porte de votre St. Office ;

Ici sept cardinaux assistés de frères mineurs, firent jetter en prison le maître à penser de l'Italie, âgé de soixante & dix ans ; le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il instruisait le genre-humain & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Aristote*, & on statua savamment & équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le stagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit ensuite un décret pour les idées innées, sans que la dite faculté fût seulement informée par ses bedauts de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été assignées par exploit.

On a saisi à la douane des pensées vingt & un volumes *in-folio*, dans lesquels

il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toûjours trois angles ; qu'un père eſt plus âgé que ſon fils, que *Rhea Silvia* perdit ſon pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'eſt pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrum chimæra bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones*, & on décida pour l'affirmative.

En conſéquence on ſe crut très ſupérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Ciceron*, à *Pline*, & on ſe pavana dans le quartier de l'univerſité.

AXE.

D'Où vient que l'axe de la terre n'eſt pas perpendiculaire à l'équateur ? Pourquoi ſe relève-t-il vers le nord, & s'abaiſſe-t-il vers le pole auſtral dans une poſition qui ne paraît pas naturelle, & qui ſemble la ſuite de quelque dérangement, ou d'un période d'un nombre prodigieux d'années ?

Eſt-il bien vrai que l'écliptique ſe relève continuellement par un mouvement inſenſible vers l'équateur ; & que l'angle que forment ces deux lignes ſoit un peu diminué depuis deux mille années ?

Eſt-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur ; que les Egyptiens l'ayent dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté ? Ce mouvement de l'écliptique formerait un période d'environ deux millions d'années ; ce n'eſt point cela qui effraye ; car la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-neuf mille ans, qui fait la préceſſion des équinoxes ; & il eſt auſſi aiſé à la nature de produire une rotation de vingt mille ſiécles, qu'une rotation de deux cent quatre-vingt dix ſiécles.

On s'eſt trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, ſelon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition, dont parle *Hérodote*, n'a point de rapport à la coincidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique ; c'eſt toute autre choſe.

Les prétendus ſavans d'Egypte diſaient que le ſoleil, dans l'eſpace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient co-incidé enſemble, quand toute la terre aurait eu la ſphère droite, & que partout les jours euſſent été égaux aux nuits, le ſoleil ne changerait pas pour cela ſon coucher & ſon lever. La terre aurait toûjours tourné ſur ſon axe d'occident en orient, comme elle y tourne au-

jourd'hui. Cette idée de faire coucher le ſoleil à l'orient n'eſt qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Égypte, & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les ſatyres qui chantaient & danſaient à la ſuite d'*Oſiris*, avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'apres avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain, & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes euſſent parlé ; avec le roi *Pſaméticus* qui donna ſa fille à un voleur pour le récompenſer de lui avoir pris ſon argent très adroitement, &c. &c. &c. &c. &c.

Ancienne hiſtoire, ancienne aſtronomie, ancienne phyſique, ancienne médecine, (à *Hippocrate* près) ancienne géographie, ancienne métaphyſique, tout cela n'eſt qu'ancienne abſurdité, qui doit faire ſentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a, ſans doute, plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie concernant la phyſique, que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.

Fin de la ſeconde partie.

TABLE

TABLE DES ARTICLES

contenus dans cette seconde partie.

APOCRYPHE, *du mot grec qui signifie* caché. . . . . pag. 1.
De la vie de Moïse, *livre apocryphe de la plus haute antiquité.* . . . . 5.
Fragment de la vie de Moïse. . 6.
De la mort de Moïse. . . 12.
Livres apocryphes de la nouvelle loi. . 15.
Des autres livres apocryphes du premier & du second siécles. . . . 17.
Suite des livres apocryphes. . . 28.
A Marie *qui a porté* CHRIST, *son dévot* Ignace. . . . . 33.
Réponse de la Ste. Vierge, à Ignace *son disciple chéri, l'humble servante de* JESUS-CHRIST. . . . 34.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ. . pag. 39.
APOINTER, APOINTEMENT, *termes de palais.* . . . 40.
APOSTAT. . . . . 41.
APOTRES. . . . . 53.
APPARENCE. . . . 70.
APPARITION. . . . 74.
APROPOS, L'APROPOS. . 81.
ARABES, & *par occasion* du livre de Job. 83.
ARANDA. *Droits royaux, jurisprudence, inquisition.* . . . . 92.
Etablissement curieux de l'inquisition en Portugal. . . . . 97.
ARARAT. . . . . 101.
ARBRE A PAIN. . . 104.
ARBRE A SUIF. . . 107.
ARC. *Jeanne d'Arc dite* la Pucelle d'Orléans. . . . . 109.
ARDEUR. . . . . 116.
ARGENT. . . . . 118.
ARIANISME. . . . 129.
ARISTÉE. . . . . 143.
ARISTOTE. . . . 147.
De sa logique. . . . ibid.

De ſa phyſique. . . . . pag. 150.
*Traité d'*Ariſtote *ſur les animaux.* . 152.
Du monde éternel. . . . . ibid.
De ſa métaphyſique. . . . 153.
De ſa morale. . . . ibid.
De ſa rhétorique. . . . . 155.
Poëtique. . . . . . 158.
ARMES, ARMÉES. . . . . 162.
AROT ET MAROT. . . . . 172.
ARRÊTS NOTABLES, *ſur la liberté naturelle.* . . . . . 184.
ART DRAMATIQUE, OUVRAGES DRAMATIQUES, TRAGÉDIE, COMÉDIE, OPÉRA. . . 189.
Du théâtre eſpagnol. . . . 193.
Du théâtre anglais. . . . 198.
Scène traduite de la Cléopatre *de Shakeſpear.* . . . . . 200.
Du mérite de Shakeſpear. . 206.
*D'*Adiſſon. . . . . 208.
De la bonne tragédie françaiſe. . 211.
*Second acte d'*Iphigénie. . . 215.
Troiſiéme acte. . . . . 220.
Quatriéme acte. . . . . . 222.

Cinquiéme acte. . . . pag. 225.
*D'*Athalie. . . . . 227.
Des chefs-d'œuvre tragiques français. 229.
Comédie. . . . . . 230.
De l'opéra. . . . . . 236.
Du récitatif de Lulli. . . . 245.
ART POÉTIQUE. . . . . 251.
ASMODÉE. . . . . 254.
ASPHALTE, *Lac Aſphaltide, Sodome.* . . . . . 258.
ASSASSIN. . . . . 266.
ASSASSINAT. (Section ſeconde.) 271.
ASSEMBLÉE. . . . . 273.
ASTRONOMIE, *& quelques réflexions ſur l'aſtrologie.* . . 275.
ATHÉISME. (Section première.)
De la comparaiſon ſi ſouvent faite entre l'athéïſme & l'idolâtrie. . . . 283.
Section ſeconde. *Des athées modernes.*
Raiſons des adorateurs de DIEU.
. . . . . 288.
Raiſons des athées. . . . . 289.
Nouvelle objection d'un athée moderne.
. . . . . 292.

Epître à l'auteur du livre des trois imposteurs. . . . pag. 296.
Section troisiéme. *Des injustes accusations, & de la justification de* Vanini. . . . . 299.
Section quatriéme. *De* Bonaventure Des-Périers *accusé d'athéïsme.* . 306.
De Théophile. . . . 309.
De Des-Barreaux. . . 312.
De La Motte le Vayer. . 314.
De Fontenelle. . . . 316.
De l'abbé de St. Pierre. . 318.
De Barbeirac. . . . ibid.
De Fréret. . . . . 320.
De Boulanger. . . . . 326.
ATOMES. . . . 327.
AVARICE. . . . 334.
AUGURE. . . . 337.
AUGUSTE OCTAVE. . . 342.
*Des mœurs d'*Auguste. . . 344.
*Des cruautés d'*Auguste. . 348.
AUGUSTIN. . . . 353.
AVIGNON. . . . . 356.

AUSTÉRITÉS, MORTIFICATIONS, FLAGELLATIONS. . pag. 362.
AUTELS, TEMPLES, RITES, SACRIFICES, &c. . 368.
AUTEURS. . . . . 371.
AUTORITÉ. . . . . 380.
AXE. . . . . 382.

ERRATA

du second volume.

Page 72. *ligne* 6. & que la nature, *corrigez*, & la nature.

page 83. *lig.* 19. sherif, *corr.* cherif.

page 85. *lig.* 16. la langue, *corr.* comme la langue.

page 89. *lig. antepénult. Shadaïd*, corr. *Shadaï.*

page 144. *lig.* 19. en agir, *ôtez* en.

page 163. *lig.* 1. Kerchonèse, *corr.* Kersonèse.

page 172. *lig.* 1. *stranding*, corr. *standing.*

page 214. *lig.* 5. qui a bien vu, *corr.* qui a bien voulu.

page 229. *lig.* 7. sa pâture, *corr.* leur pâture.

page 244. *lig.* 8. triomphante, *corr.* foudroiante.

page 245. *lig.* 8. *fugitivæ*, corr. *fugitivive.*

page 273. *lig. dernière.* Eglige, *corr.* Eglise.

page 288. *lig.* 10. crussent pas en DIEU, *corr.* crussent en DIEU.

page 334. *lig. pénult.* est d'accumuler, *corr.* est le desir d'accumuler.

page 363. *lig.* 2. commes, *corr.* comme.

72-B2087 v.2